



CONTES
MORAUX.

[Louis Sébastien Mercier] CSP

LES HOMMES

COMME IL Y EN A PEU,

ET

LES GÉNIES

COMME IL N'Y EN A POINT.

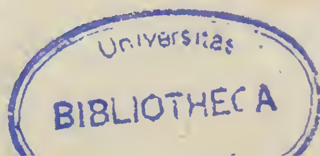
Contes Moraux, les uns pour rire, les autres à dormir debout, Orientaux, Persans, Arabes, Turcs, François, &c.

SECONDE PARTIE.



A BOUILLON,
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXX.





CONTES MORAUX.



RENSI,

ANECDOTE JAPONOISE.

LE Royaume du Japon, comme la plupart des états de l'Aſie, eſt d'une antiquité auſſi prodigieuſe que ſon étendue eſt immenſe, ſes habitans ſont gouvernés par la crainte, comme le ſont tous ceux de ſes contrées; ils ſont retenus dans le devoir par les ſupplices les plus affreux; & comme il n'y a point de petites peines, toutes les fautes y ſont conſidérables : la terreur marche toujours devant le Prince, le Magiſtrat n'y eſt point le protecteur du peuple,

mais son bourreau; & les loix offrent le détail de tout ce qu'un esprit naturellement féroce & cruel peut imaginer de plus barbare pour punir ceux qui y manquent: on diroit qu'elles sont écrites avec le sang des malheureux qu'elles font ruisseler. On se persuaderoit aisément qu'un pays gouverné de cette façon doit être un pays sans vertu, puisqu'elle paroît ne pouvoir être autre chose que la crainte de la douleur & de l'ignominie. On se tromperoit cependant, la voix de la nature, que rien ne peut étouffer, y parle toujours avec son énergie, & les attachemens tendres y ont eu des héros. (1)

Gensoo commandoit à ce riche pays qui est le seul peut-être où les Européens ne peuvent plus apporter leurs défauts

(1) Le sujet de ce Conte est vrai; je n'ai pu le lire sans attendrissement dans quelques Journaux qui l'ont rapporté; ils devroient tous être ainsi remplis de traits de cette trempe, ils apprendroient alors aux hommes à estimer l'homme, & ils les engageroient peut-être par-là à se rendre plus estimables.

Pour lire avec plus d'intérêt cette petite histoire, il faut se rappeller que le suicide n'est point défendu au Japon, mais qu'il y est très-fréquent, & qu'il y donne une réputation de courage; que l'exercice des arts mécaniques, exclut des honneurs civils & militaires; que les supplices y sont affreux, & les crimes encore plus atroces que les châtimens; que le Prince y est un Despote tyranique, dont la volonté décide souverainement du bonheur ou du malheur des sujets qu'il gouverne, à proportion du desir qu'il peut avoir de les tourmenter ou de les rendre heureux,

avec leur argent, ni ſcandaliſer par leur avarice, en étonnant par l'audace qu'elle leur donne; lorſque dans une Province de cet Empire, vivoit Sinmu, Mandarin diſtingué par ſa vertu & ſon déſintéreſſement. Chargé du poids du Gouvernement, il l'adouciſſoit en faiſant des heureux, & trouvoit ſa gloire dans l'amour & la reconnoiſſance de ceux qui lui étoient ſubordonnés; auſſi-bien, loin de profiter de ſa place pour augmenter ſa fortune, il n'y trouva que les moyens de perdre celle qu'il poſſédoit. Sa réputation s'étendit au loin, il s'attira les éloges de tous ceux qui entendirent parler de lui, il gagna l'eſtime de la cour, la confiance de ſon maître, l'amitié de ſes égaux, l'amour & le reſpect de ſes inférieurs.

Korei ſa femme partageoit ſa gloire & ſes vertus. Trois fils élevés dans leurs principes completoient leur bonheur; on eût dit qu'une ſeule ame animoit toute cette famille, qu'un ſeul cœur dirigeoit tous leurs ſentimens; ils ne goûtoient tout le bonheur que lorſqu'ils pouvoient tous ſe voir parfaitement heureux; une larme ne mouilloit jamais les yeux de l'un, ſans que les yeux de tous n'en fuſſent humectés;

ſi un ſourire gracieux faiſoit mouvoir agréablement les levres de quelques-uns, le cœur de tous s'ouvroit à la joie. Tous leurs mouvemens étoient analogues, & on ſavoit la façon d'exiſter de tous les membres de cette famille, quand on pouvoit ſavoir celle d'un ſeul.

La vertu de ces perſonnes reſpectables ſembloit devoir les garantir des revers de la fortune, elles n'avoient rien à redouter du dehors, puiſque le bonheur de ceux qui les environnoient dépendoit de leur conſervation; ils n'avoient rien à craindre d'eux-mêmes, puiſqu'ils n'étoient heureux que par leur félicité réciproque; le rang de Sinmu le plaçoit à la tête de leur Province, ſa gloire les rendoit l'objet des vœux de tous, & les revenus de ſon état leur faiſoient goûter les charmes de la proſpérité. Ils vivoient ainſi dans la plus grande joie, parce qu'ils eſpéroient de jouir long-tems des mêmes avantages, lorſque Sinmu tomba dangéreuſement malade, les prieres de tout le peuple, les ſupplications de ſes enfans, les gémiſſemens des malheureux, rien ne put ſuſpendre le trait de la mort lancé contre lui : il expira regretté de tout le monde, & chacun crut que

le dernier souffle de sa vie devoit être le dernier moment du bonheur qu'on pouvoit espérer ; les gens de son mérite sont rares, mais la bonté du cœur dans un homme en place, est une chose bien plus rare encore.

Il est impossible de peindre la douleur de Korei, il n'y a point de couleur assez noire pour exprimer le chagrin de ses fils ; rassemblez tous les traits de l'affliction la plus juste & la plus forte, concentrez-les dans le même cœur, & vous pourrez à peine vous représenter l'angoise qu'ils éprouverent, les déchiremens de leurs cœurs, l'amertume de leurs larmes. C'étoit le premier chagrin qu'ils ressentoient, & il étoit causé par l'objet le plus intéressant. Korei perdoit un époux dont elle étoit fiere, & un ami qui faisoit le bonheur de ses jours ; ses fils n'avoient plus de ressources pour leur instruction & leur avancement. Ils perdoient tous celui qui méritoit la plus grande partie de leur amour, & qui répandoit seul les plaisirs sur toutes les portions de leur existence.

Les grands chagrins occupent trop l'ame pour lui laisser voir tous les détails de la situation où ils placent. Ce ne fut

aussi qu'au bout de quelque tems, que Korei put appercevoir l'état affreux où elle étoit reduite. Son mari soutenoit sa famille par les revenus attachés à ses emplois, & il y avoit déja long-tems qu'il étoit mort; elle n'avoit cependant point d'autres ressources contre la misere la plus complette. Son cœur étoit trop élevé pour devoir la subsistance à ses amis, elle sentoit trop la hauteur de son rang pour se résoudre à s'avilir par des démarches humiliantes, & elle s'intéressoit trop à ses enfans pour les exposer à manquer leur fortune par le reproche qu'on auroit pu leur faire de n'avoir pas pris soin de celle qui leur avoit donné le jour. Elle prit donc son parti, il étoit conforme aux usages du pays où elle vivoit. Elle rassembla ses enfans désolés, pour le leur communiquer. Mes fils, vous savez combien est grand l'amour que je vous porte, depuis que vous êtes nés vous avez toujours été présens à mon esprit, & depuis ce tems-là, vous avez toujours fait mes plus cheres délices; l'affliction m'environne à présent de toutes parts, & ce qui l'augmente le plus, c'est mon attachement, & vos vertus. Votre pere nous a enlevé par sa mort nos plaisirs....

il ne ſait pas, il eſt bienheureux. . il ne ſait pas qu'il nous donne la mort... Helas! le dîner que nous allons faire ſera le dernier que je pourrai vous donner.... Seriez-vous nés pour mourir ſi-tôt, & aurois-je la douleur de vous voir périr de faim?...Vous allez voir le dernier morceau de pain que je peux vous offrir, & vous ne le mangerez que ramolli par mes larmes....Oh mes enfans! je mourrai de douleur, ſi je ne préviens pas cette mort qui eſt affreuſe, en me la donnant moi-même....Le poiſon qui doit finir mes jours eſt prêt, je le prendrai cette nuit; aimez-vous comme vous l'avez fait, & ſoyez heureux.

Toba, Jembo & Renſi, ſes trois fils, fondoient en larmes avec elle, lorſque Toba qui étoit l'ainé lui dit: Abandonneriez-vous vos enfans au déſeſpoir, & pourrez-vous mourir ſans remords, quand vous laiſſerez vos fils déſolés? Croyez-vous qu'ils puiſſent ſurvivre à la perte de leur mere qu'ils adorent? Penſez-vous qu'ils réſiſtent à la violence de la douleur qu'ils en reſſentiront?... Vous ſerez le meurtrier de ceux à qui vous avez donné la vie, après l'avoir été de vous même... Mere barbare!.. qu'ai-je dit!.. avez vous pu l'entendre ſans

juger mes ſentimens, & ſans reſſentir la vivacité des vôtres ?... Pardonnez à mon chagrin, mais craignez mon déſeſpoir.---- Non, mon fils, je n'ai point voulu aggraver les peines que vous éprouvez, mon deſſein eſt de les diminuer, en vous ôtant le ſpectacle de votre mere condamnée à ſouffrir. Pourras-tu voir, fils trop tendre, ma bouche deſſéchée par le jeûne, ne plus prononcer que des plaintes auſſi foibles qu'inutiles ? Tes yeux auront-ils la force de regarder les miens, quand, enfoncé dans leur orbites, & manquant de vivacité, ils ne pourront plus recevoir la lumiere du jour & les images de mes enfans. Te ſens-tu aſſez de courage pour lire ſur les traits de mon viſage défiguré par les convulſions de la douleur, ce que ſouffrira mon ame, & les tourmens de mon corps, lorſqu'il ſe détruira ? Pourras-tu penſer que ces bras qui t'ont ſoutenus pendant tes premieres années, ſeront ſans force, & enchaînés par le défaut de nourriture ? Plus barbare que moi, ſi tu peux voir ce ſpectacle... mais non... c'eſt un uſage autoriſé par nos loix...---Oui, mais inventé par la cruauté, & ſoutenu par la foibleſſe... Moi & mes freres, nous chercherons les

moyens d'éviter tout cela, & vous vivrez heureuſe pour vos fils dont vous ferez le bonheur--- Quoi donc ! J'ai élevé des enfans pour ſe diſtinguer dans l'État, pour être utile à leur Prince, pour faire le bonheur de leurs Concitoyens, je ſens qu'ils peuvent remplir mes vues, & je permettrai qu'en oubliant leur vocation, ils détruiſent mes eſpérances... Mais douteriez-vous de mon amour ? C'eſt mon amour qui me fait tout entreprendre, qui me fait vaincre mon amour lui-même, en exigeant ma ſéparation d'avec vous... vos préſens me ſeroient pires mille fois que la mort, s'ils pouvoient jamais vous nuire ; je veux qu'on ſache comment Korei vous aime, on ſaura par-là tout ce que vous valez.--- Vous nous ferez donc abhorrer notre vertu, vous nous ferez repentir de vous avoir aimé... Mais les ſupplications de vos fils n'iroient-elles plus juſques à vos oreilles ? Nos larmes, qui ont ſi ſouvent ému votre cœur, ne le toucheroient-elles plus ? Oh ma mere ! voyez donc votre fils, voyez-le accablé de douleur, ſa reſpiration trop preſſée par ſes ſanglots, l'empêche de vous peindre les horreurs qui noirciſſent ſon ame... Voyez Jembo le ſecond de vos fils que vous ché-

riſſez davantage, parce qu'il porte ſur ſa phyſionomie les traits de votre époux, il eſt comme nous, abymé dans ſon chagrin.. Voyez Renſi qui eſt le cadet, qui commence à entrer dans le monde, & qui y feroit ſans conſeil, ſi vous veniez à nous manquer... Voyez-les tous deux à vos genoux avec moi, leurs larmes, les miennes, en tombant ſur vos mains, ne rechauffent-elles pas votre ſenſibilité ? Ne vous rappellent elles point l'amour que vous eûtes une fois pour nous ? N'augmentent-elles pas le deſir que vous devez avoir de vivre avec vos enfans, d'être témoin de leurs ſuccès ou du moins de leurs efforts, de nous voir imiter votre époux & notre pere, de mériter ſa réputation, & de jouir de la gloire qu'il s'eſt acquiſe ?.... Mais c'eſt au nom de ce pere que vous avez chéri, à qui nous devons la vie, qui vous choiſit pour faire le bonheur de ſa poſtérité ; c'eſt en ſon nom que je vous prie de penſer à la conſervation de vos jours... Sinmu, tu n'aurois jamais pu croire que ta tendre Korei déteſtât les fruits de ton amour & du ſien ! Je ne vous prie plus pour nous... c'eſt pour lui, il vous demande de ne pas donner la mort aux plus

tendres des fils.---- Mes enfans. . . mais le feriez-vous encore, puifque vous doutez de mon amour. . . levez-vous. . . ma force m'abandonne. Eh bien, mon chagrin me fervira de poifon.

Jembo fe leva ayant ce regard tendre que donne l'affliction, & après avoir pris la main de fa mere, il l'approche de fa bouche, il la baife long-tems, enfuite ayant apperçu que le vifage de Korei fe couvroit de larmes, il lui dit à fon tour avec l'émotion la plus vive. Ce fera donc la derniere fois que vous aurez le plaifir de recevoir les careffes tendres & affectueufes de vos fils. Ce fera auffi la derniere fois, fils malheureux, que nous aurons celui de pouvoir efpérer quelques preuves de votre tendreffe. . . Pourquoi nous avez-vous donné la vie? Eft-ce pour nous la rendre infupportable? Pourquoi nous avez-vous forcé, par vos vertus & votre attachement, à vous aimer & à vous adorer? Pourquoi la nature nous en a-t-elle fait un devoir? Pourquoi vous-même nous y avez-vous engagé en nous montrant de la joie, lorfque nous vous témoignons notre zele? . . . Notre pere en mourant, nous a recommandé de vous chérir, de rendre vos jours

gracieux, & vous ne voulez nous laiſſer qu'un cadavre pour remplir ſa volonté... n'empêchez point nos larmes de couler, elles ſont trop juſtes, & votre cœur eſt trop dur pour qu'il puiſſe en être touché; une étrangere en auroit ſouffert... perſiſterez-vous encore dans vos horribles deſſeins?---- Mes fils! que j'aime à voir votre ſenſibilité & que vous interpretez mal la mienne. Ecoutez... Renſi ſe leva dans ce moment avec toute la vivacité de la jeuneſſe & toute l'impatience de la douleur, il jetta un regard ſec ſur ſa mere, il tourna les yeux ſur ſes freres, il porta la main à ſon poignard, il le tira hors du fourreau, & fixant ſa mere avec aſſurance, il lui dit: Vous voulez mourir? vous mourrez, mais votre mort aura une cauſe auſſi juſte que grande, vos fils mourront avant vous, leur ſang au moins pourra ſe mêler au vôtre, vous le verrez expirer devant vos yeux, vous verrez les derniers mouvemens de leurs corps enſanglantés, les derniers regards de leurs yeux mourans, vous recevrez les derniers adieux de leur amour qu'ils auroient voulu prolonger; je n'attends plus que vos dernieres réſolutions, ou des promeſſes bien poſi-

tives de renoncer pour toujours à vos cruels projets. Il resta devant sa mere le bras levé pour se frapper, ses freres suivirent son exemple, & s'armerent de son courage. Korei ne put résister à ce spectacle, vous m'avez vaincue, cachez ses instrumens de mort, mon sein où vous avez reçu la vie palpite, lorsque je pense à votre destruction. Je vous assure que ma conservation me devient précieuse, puisque la vôtre en dépend ; mais souvenez-vous toujours que vous êtes fils de Sinmu & de Korei ; que votre conduite ne doit pas être indigne de votre naissance, & vous priver des emplois que vous méritez. Ils embrasserent leur mere, & remercierent Rensi qui avoit trouvé le moyen de fléchir Korei.

Ils trouverent d'abord dans l'endroit où ils habitoient les moyens de prolonger encore pendant quelque tems leur vie ; ils emprunterent, & on s'empressa de leur prêter ; la vertu rassure tout le monde, l'avare la choisit pour la faire la dépositaire de ses biens. D'ailleurs, le fils de Korei étoient bien sûrs de rendre ce qu'ils recevoient, parce qu'ils avoient tous trois formé des projets qui leur en assurerent

la facilité; mais ils vouloient quelque chose de plus, ils vouloient rendre à leur mere l'éclat dont elle avoit joui, & se promettre qu'elle seroit pour toujours à l'abri de l'indigence; il leur falloit des secours, des protecteurs; mais cela n'est pas aisé à trouver, & les gens vertueux qui sont modestes, sont pour l'ordinaire les moins connus; outre cela, ils vouloient se conserver les moyens de voir fréquemment leur mere, ils craignoient toujours qu'abandonnée à ses réflexions, elle ne se livrât de nouveau aux accès de son désespoir : cela resserroit beaucoup le cercle de leurs ressources; cependant, avec ce qu'ils faisoient déja, ils espéroient tout de leur amour & de leurs efforts.

Il y avoit quelque tems qu'Ankam, favori de l'Empereur, voyageant pour exécuter des ordres dont il avoit été chargé, fut assasiné dans sa route; ceux qui commirent ce meurtre, y employerent une si grande vigilance, qu'ils ne purent être découverts, malgré l'exactitude qu'on apporta à leur recherche; l'Empereur affligé de la perte d'un flatteur, l'étoit encore plus de ne pouvoir pas tirer vengeance de ceux qui avoient ainsi diminué ses plaisirs;

il prit donc la résolution de faire publier par-tout l'Empire, qu'il accorderoit une somme considérable à celui qui découvriroit l'auteur du crime, & pourroit le livrer entre les mains de la justice; il ajouta de plus, que quoique, par les loix de l'état, les parens de ceux qui avoient commis des crimes de Lese-Majesté, fussent enveloppés dans la peine du coupable, il vouloit qu'ils en fussent exempts, pourvu qu'ils déclarassent celui d'entr'eux qui en seroit l'auteur.

Dès qu'on eut publié cet arrêt dans le lieu où habitoit Korei, Rensi en fut le premier informé, il l'entendit avec plaisir; déja il forme son projet, & il se réjouit en pensant aux heureux effets qui doivent en résulter pour Korei & ses deux freres. Oui, ma mere & ses deux fils vont être rendus au bonheur, & ils le seront par le plus tendre des fils & le plus aimé des freres. Qu'il est doux pour moi d'avoir cet avantage! j'en ai sûrement eu la premiere idée, ils ne pourront me le disputer... Pauvre Senei! tu m'aimes comme je t'aime, tu seras glorieuse de m'avoir aimé, tu diras, Rensi fut de tous les hommes le seul que

mon cœur choisit, mais il fut aussi le plus digne de ce choix; ton cœur vertueux applaudira à ma vertu, tu m'exciteras à remplir ce desir sublime. O Senei!... nous allions être unis, mais je suis fils avant d'être amant.

Rensi chercha ses freres pour leur communiquer cette proclamation de l'Empereur, & les idées qu'elle lui avoit fait naître. Ecoutez-moi, leur dit-il, Korei est dans un état qu'il n'est pas sûr que nous puissions prolonger, nous pouvons être malades, nous pouvons mourir, & Korei seroit sans secours; voici un moyen de lui assurer un sort gracieux, & de faire estimer notre courage & notre vertu; je vous ait fait connoître le dernier arrêt de l'Empereur, vous aurez pu le voir, accusez-moi donc comme coupable de cet assassinat, livrez-moi entre les bras de la justice, oubliez que je suis votre frere, vous recevrez la récompense que l'Empereur a promis, ma mere sera heureuse, & vous le serez avec elle; l'idée flatteuse d'avoir aimé mes parens plus que moi-même, sera pour moi la récompense la plus considérable à laquelle je puisse prétendre. Les freres de Rensi ne purent en-

tendr

tendre ce discours prononcé avec vivacité & pensé avec chaleur, sans admirer l'héroïsme de leur frere, & sans être étonné de la vigueur de son ame, de l'étendue de ses sentimens, & de l'empire que la vertu avoit sur ses actions; mais ils ne purent l'entendre sans frémissement, parce qu'ils l'aimoient avec tendresse. O mon frere! lui dit Toba, que votre procédé est généreux! que vos projets sont nobles, & que votre ame est élevée: quand vous n'auriez que le mérite d'avoir imaginé cette action, votre nom devroit être pour jamais consacré dans les fastes de la vertu, mais ce que vous proposez avec tant de sublimité, vous l'exécuteriez avec courage.... O Rensi! ton ame n'a-t-elle pas vu les angoisses de tes freres? Korei survivroit-elle à son cher Rensi? & crois-tu que tes freres pussent être tes accusateurs?--- Toba, vos louanges m'honorent, parce que vous estimez la vérité, mais vos plaintes m'étonnent, parce que je connois la grandeur de votre ame; les peines de la tendresse ne sont rien quand il s'agit du devoir, & quel devoir peut être plus pressant, si celui de rendre sa mere heureuse ne l'est pas?.... Vous ne voulez pas être mes accusateurs,

vous ne voulez donc pas partager la gloire d'une belle action?... Sans doute il vous sera plus pénible de me livrer à la justice, qu'il ne me sera difficile de souffrir le châtiment qu'on m'infligera; mais c'est pour cela que j'ai voulu que vous m'accusassiez, si j'avois cru pouvoir vous accuser moi-même, & si j'avois douté de votre force d'esprit, je ne me serois pas proposé pour subir le supplice; il ne me faudra que la patience pour supporter la douleur, il vous faudra tout le nerf de votre ame, pour maîtriser votre tendresse, pour m'accuser avec confiance, pour soutenir votre déclaration, & pour me voir condamner--- Vous joignez la plus grande modestie à la plus grande vertu, mais si je vois toute la nécessité de l'action que vous proposez, croyez-vous qu'étant l'aîné, je vous en laisse la gloire? croyez-vous qu'il me soit moins doux d'être utile à ma famille, & que je ne préfere pas la mort à la douleur que m'occasionnera la vôtre? --- Toba, je vous reconnois à ces traits, mais c'est justement parce que vous êtes l'aîné, que cette action ne vous regarde pas; vous l'auriez imaginée, & vous auriez voulu la réaliser, si vous aviez

été à ma place; mais vous devez seulement l'autoriser comme chef de notre famille, & me mettre à même de ne pas perdre le fruit de notre vertu. Vous avez plus d'expérience, vous serez ainsi plus utile à Korei; vous posséderez plus vîte des emplois qui fourniront à son entretien, vos conseils seront plus utiles à vos amis, la patrie peut-à présent tirer de vous les plus grands services. D'ailleurs, comme je suis l'inventeur de cette action, ne puis-je pas être le maître de choisir le rôle que je veux y jouer? Mes bons freres, vous savez sans doute comme je vous aime, laissez-moi donner à ma mere cette preuve de notre amour; mais pourrions-nous jamais vous regarder avec plaisir, si voyant souffrir Korei, nous pouvions nous dire, il n'a tenu qu'à nous de la rendre heureuse, nous pouvions l'arracher pour toujours à la misere, en nous comblant de gloire, & nous n'avons osé le faire par lâcheté. Toba, souviens-toi que je te reprocherai pendant toute ta vie, oui, je te dirai, c'est toi qui, par tes contradictions déplacées, m'as fait végéter sans réputation sur la terre, c'est toi qui n'as pas voulu contribuer à honorer les hommes par un

nouveau trait de vertu, parce que tu n'as pu être capable d'un effort généreux; c'eſt toi qui, ne voulant pas ſecourir ta mere, es la cauſe de tous ſes maux; tu la feras mourir pour vouloir me conſerver ſans néceſſité, tu arracheras au monde une perſonne utile à ſa famille, pour ménager un ſang qui n'a encore circulé pour le bonheur de perſonne, & qui brûle de s'illuſtrer... Mais l'état de Korei n'eſt pas déſeſpéré, & nous pouvons encore...--- Nous ne pouvons rien, ſi nous manquons de vertu--- Korei ne pourra jamais apprendre ce que vous voulez faire pour elle----- Qu'elle l'ignore---Et l'amour qu'elle a pour toi--- Mais celui que nous lui devons pour le mériter.--- Tu la ferois mourir de chagrin--- Vous la ferez mourir de pauvreté--- Nous mourrons nous-mêmes de douleur---- Vous aurez fait votre devoir--- Tu ſouffriras une mort auſſi cruelle qu'infame--- Je mourrai pour la vertu, je ſerai mort glorieuſement--- Encore une fois, cher Renſi, écoute ton cœur, conſulte ta ſenſibilité, penſe à la nôtre, peins-toi nos regrets, retrace-toi nos tourmens, vois tous nos jours rendus affreux par ton image ſanglante qui nous pourſuivra, tous les morceaux de pain que

nous mangerons, nous paroîtront ta chair palpitante; nos larmes couleront ſans ceſſe pour effacer, s'il eſt poſſible, les traces de ton ſang dont ils ſeront couverts pour nous; il eſt vrai, cette reſſource eſt à préſent unique, mais cette reſſource eſt impoſſible pour nous, ſi elle ne l'eſt pas pour toi; tu as détruit toutes mes raiſons, mais tu ne peux éteindre mon ſentiment, le tien.... O mon cher frere!... je crains de te parler---- Ames foibles, vous ne méritez pas de porter le beau titre d'homme, vous avez encore à maîtriſer tous ces mouvemens qui n'ont jamais produit une action héroïque, qui ne font pas l'ame de l'homme, & qu'on ne doit écouter que quand on veut ſe livrer au plaiſir. Le héros de la vertu ne voit que lui-même, l'utilité dont il peut être aux autres, l'Univers qui ſe le propoſera pour modele & le Ciel qui l'admire.---Ton héroïſme eſt affreux, il te rend inhumain---- Ménage ton cœur, Toba, & ſache que le ſentiment eſt le principe de ma vertu. Toba ne répliqua plus, il prit la main de Renſi qu'il ſerroit & pleuroit en le regardant. Jembo ſe tournant alors vers lui, ajouta, as-tu penſé à Senci, à qui tu as donné ton

cœur, & dont tu as reçu le ſien--- Cruel Jembo... Senci écoutera mieux que vous les raiſons de Renſi, elle fortifiera mon courage ſi vous pouviez l'affoiblir.... Senci a l'âme grande, elle ne m'aimeroit plus, ſi je pouvois me déshonorer.... Mais vous acceptez tous deux ma propoſition, embraſſez-moi : oh ! que je ſuis content, je retrouve mes freres vertueux, je les aime bien davantage. Ils ſe livrerent aux douces larmes de l'amitié, & ils concerterent entre-eux la maniere dont ils apprendroient à leur mere leur départ. Cependant ils redouterent tous trois cette entrevue. Renſi les exhorta à la fermeté, il les pria de contenir leurs ſentiments, d'éviter un adieu, & de ne rien dire, ni rien faire qui pût un tant ſoit peu éventer leurs deſſeins, ils ſe ſéparerent tous les trois pour ſe préparer à leur voyage, car ils devoient partir le lendemain. Renſi qui jugeoit tout le monde par lui-même craignoit d'être prévenu.

Toba & Jembo ne pouvoient comprendre comment Renſi qui avoit paru juſqu'alors ſi tranquille & ſi doux, avoit pu tout-à-coup s'élever à un degré de vertu auſſi éminent, & pouſſer le courage juſqu'à

braver l'amour le plus vif, & jusqu'à mépriser les douleurs & l'infamie. Tout cela sembloit faire croître l'amour de ses freres pour lui, mettre de nouveaux obstacles à l'exécution de leurs projets, & mouvoir si fortement leurs cœurs qu'ils ne leur permettoient plus de tenir la parole qu'ils lui avoient donnée. Ils furent aussi mille fois sur le point d'aller tout déclarer à Korei, mais ils redouterent son émotion, & ils craignirent de lui faire penser que cette ressource violente fût la derniere qui leur restât; ils vouloient encore découvrir leur projet à Senci, mais ils craignoient de se déshonorer dans le public; ils s'occuperent enfin des moyens d'exécuter entr'eux deux, ce que Rensi vouloit faire; cette idée leur plut; ils s'y arrêterent long-tems, mais ils étoient sûrs que si Rensi pouvoit le soupçonner, il viendroit dévoiler leur conduite, il leur reprocheroit le vol de sa vertu, l'inutilité de leurs efforts pour faire le bonheur de Korei. Ils estimoient trop Rensi pour lui manquer de parole sans prétexte. Ils ne savent à quoi se résoudre, ils sont combattus entre leur bonne foi & leur attachement pour leur frere, la vivacité de leur cha-

grin & le bonheur de leur mere qu'ils voyoient dans l'avenir ; ils n'ont pas le tems de prendre de longs conseils, ils devoient annoncer le soir même à leur mere, qu'il falloit qu'ils partissent le lendemain ; ils se décident, mais leur décision rendit leur ame triste, & sembloit ne leur promettre que des jours affreux.

Les cœurs des freres de Rensi ne furent pas les seuls déchirés, Rensi lui-même voyoit l'horreur de sa situation ; les tourmens affreux qu'il se préparoit, n'étoient pas capables de faire frémir son ame ; l'infamie à laquelle il s'exposoit, étoit au dessous de sa magnanimité ; il se représentoit sans émotion le spectacle de son supplice, mais il étoit sensible ; l'idée de quitter une mere chérie, d'abandonner Senci qui méritoit tout son amour, & qui lui promettoit de si grands plaisirs, de renoncer à la compagnie de ses freres qu'il avoit toujours tendrement aimés ; tout cela étonnoit son courage, & faisoit couler ses pleurs. Eh bien ! disoit-il, ma vertu sera plus grande, mais elle fatigue violemment l'ame. Quoi je ne verrai plus Korei, elle ne pourra me donner sa bénédiction, elle ne soupçonnera pas que le baiser que

je lui donnerai ce ſoir, ſera le dernier qu'elle recevra de moi; elle ſera déſolée quand elle ſaura mon ſort, & je ne pourrai pas lui adreſſer mes conſolations. Etat affreux! Pourquoi n'eſt-ce pas demain que tous mes projets ſeront exécutés, ma mort me rendra heureux, elle me délivrera de mes ſoupirs. Il reſta long-tems ſans rien dire, il étoit accablé par ſes réflexions, ſes ſanglots étouffoient ſa voix, il répétoit confuſément le mot de vertu, & s'excitoit ainſi à bannir ces inſtans de foibleſſe qui le rendoient malheureux, parce qu'ils bleſſoient ſon courage. Il ſe tira cependant de cet état d'angoiſſe pour s'occuper de Senci. Senci que j'aime ſi tendrement! il me faudra oublier ton amour & le mien; mon cœur qui a ſi ſouvent palpité en te voyant ou lorſque tu parlois, ne ſera plus agité par les doux mouvemens de la tendreſſe; je vais mourir .... je ne pourrai plus te ſerrer dans mes bras, lire ton amour dans tes yeux, le plaiſir en t'abordant, entendre la vérité qui parloit par tes levres, ſentir mon exiſtence ſe changer délicieuſement en penſant à toi, perdre le ſentiment de mon être lorſque tes levres prononçoient avec tant de graces

ces mots qui raiſonnent toujours pour mes plaiſirs à mes oreilles; lorſque tu me diſois, que tu m'aimes, & que tu trouvois tes délices à me l'entendre répéter après toi... Que de plaiſirs s'envoleront enſemble!... Penſeras-tu toujours à ton tendre Renſi.... Malheureux, je n'aurai pas cette conſolation ... Si on ne penſoit plus ...., mais cette penſée m'eſt ſi familiere que j'y penſerai ſans doute toujours.... Nous allions être unis; ô ma mere! il faut bien vous aimer pour quitter Senci.... non, Senci! ce n'eſt pas de bon gré que je te quitte, c'eſt la vertu, ou plutôt c'eſt toi-même qui me conduit à la mort. On ne peut pas te mériter à moins d'être vertueux comme toi, & le ſeroit-on ſans épreuve; mais je ne te verrai plus, tu ne me verras plus toi-même.. ceſſe donc de m'aimer & ne ſois pas affligée.

Tout l'amour de Renſi pour Senci ſe réveilla, ſa réſolution paroît moins forte, il croyoit craindre la mort dont l'image n'avoit pas encore pu l'épouvanter; cependant il étoit encore courageux, il formoit la réſolution de ne pas revoir Senci; mais il s'y acheminoit dans le tems même qu'il ne vouloit pas s'expoſer à la force de

ſes regards, & il ne fut interrompu dans ſes idées que par la vue de Senci elle-même; jamais ſa beauté ne fut ſi grande, une robe blanche d'un lin extrêmement fin compoſoit ſon habillement, & faiſoit voir au travers de ſes plis le riche deſſin de ſa taille qui étoit fine & bien priſe, ſa phyſionomie étoit belle & touchante, ſes yeux vifs & animés, un ſourire flatteur ſe promenoit ſur ſes levres vermeilles, & annonçoit la joie à tous ceux qui avoient le bonheur de la rencontrer; ſon ame ſenſible ſembloit animer tous ſes traits, & repandoit ſur l'enſemble de ſa perſonne, ce vif intérêt qui la rendoit chere à tout le monde; des cheveux blonds tomboient par longues boucles ſur ſon col, on ne pouvoit la voir ſans retenir ſon image, on ne pouvoit l'entendre ſans craindre qu'elle ne ceſſât de parler. Tout étoit intéreſſant en elle. La nature faiſoit toutes ſes graces, & elle avoit toutes les graces de la belle nature.

Senci fut la premiere à appercevoir Renſi, elle ne put cacher ſa joie, elle ne le vouloit pas, auſſi elle alla au devant de lui avec cet air modeſte & gracieux que la vertu autoriſe & que l'amour aime. Cher

Renſi ! lui dit-elle, je vous ai apperçu la premiere, & il y avoit long-tems que je vous voyois, lorſque vos yeux ſe ſont tournés vers moi ------ Tendre Senci j'étois occupé de vous, & quand on ne peut pas eſpérer de vous voir, on ne peut rien regarder avec plaiſir ... il y a bien long-tems que je ſuis avec vous par mes penſées, & je ſouhaiterois bien que cela fût toujours de même. ----- Mais, Renſi, nous allons être unis dans peu de jours, par des liens qui me feront d'autant plus chers qu'ils feront indiſſolubles ----- Ah ! ſans doute pour jamais ? .... oui, pour jamais ------ Mais vos yeux ſe mouillent de larmes, la triſteſſe couvre votre front, voulez-vous donc m'affliger ? -------- Non, Senci ! je venois ici, pour .... je venois pour goûter du plaiſir, car je ne le trouve qu'auprès de vous, ... j'ai l'ame angoiſſée .... ma mere m'inquiete, je voudrois pouvoir lui faire paſſer des jours heureux .... ſi, vous même, vous n'étiez pas la plus heureuſe des femmes .... Oh Senci ! ces idées ſont affreuſes------Je ſuis ſûre de mon bonheur en les partageant avec vous, non, il ne ſera jamais complet, que lorſque je pourrai le voir dépendre entiérement du vôtre....

Korei ne ſera-t-elle pas contente, quand elle verra nos deux cœurs qui l'aiment, ſe réunir pour augmenter ſon bonheur? ... Mais, Renſi, vous ſavez que je brode; depuis que ma mere m'a permis de m'occuper pour vous, en me permettant de vous donner ma main avec mon cœur; j'ai fini un ouvrage qu'il me tardoit bien de vous donner. Attendez-moi, je vais vous le chercher. Renſi reſte ſeul; mais ſa douleur s'étoit fort accruë; eſt-il poſſible, diſoit-il, qu'elle redouble ainſi les marques de ſon attachement, & qu'elle augmente la rigueur de mon ſacrifice! non, je ne devois point lui parler .... ma fermeté m'abandonne.... jamais je ne l'ai vu ſi belle, jamais je ne l'ai vu ſi tendre, jamais elle ne m'a pénétré d'amour comme aujourd'hui .... Oh! que la mort me devient affreuſe.... les douleurs ne m'étonneront pas, ſi le ſupplice que je m'oſe préparer ne coupoit pas le fil de mes jours .... pourquoi ai-je formé ce déteſtable deſſein! Ah Korei! tu ne ſais pas ce que ton fils ſouffre, je lui dirai ... elle m'écoutera avec plaiſir. Mais que deviendra ma vertu? ce qu'elle deviendra? Eh bien! je mourrai, oui je mourrai, mais je mourrai ſans gloire, ſi on ne ſait pas que Senci m'ai-

moit... Fuyons ces lieux, fuyons Senci; elle ſeule me fait voir la vie comme le plus grand des biens. Il ſe diſpoſoit à partir lorſqu'il vit Senci qui revenoit, il ne pouvoit plus la quitter, il l'attendit. Senci lui préſenta une ceinture brodée en or & en argent où devoit être attaché ſon poignard; que d'images gracieuſes elle avoit ſu y raſſembler! ſon cœur avoit conduit ſa main. Renſi, vous la porterez, parce que je l'ai faite, vous vous direz, celle qui m'aime penſoit à moi en la faiſant-----Je la garderai juſqu'à ma mort, & elle ſera mes plus cheres délices; mes larmes que je ne puis retenir vous montrent toute ma reconnoiſſance------Vos larmes ſont ameres, & celles de la joie ne rendent pas le viſage lugubre. O Renſi! voulez-vous me faire de la peine----Senci vous connoiſſez mon amour, j'oſe ajouter, vous connoiſſez ma vertu, vous devez donc être ſûre de ma conſtance..... elle ſera la même juſqu'au tombeau... au delà du tombeau; cette derniere idée eſt la ſeule qui me plaiſe. Si vous en étiez bien perſuadée je ſerois bien charmé..... mais vous me ſemblez émue.... cachez-moi vos douleurs, ſi j'étois affligé, j'aurois bien aſſez de mes chagrins,

les vôtres me rendroient malheureux.... il faut que je vous quitte, adieu-------- Vous, me quitter !.... non, je ne vous laisserai jamais dans l'état où vous êtes.... j'irai chercher ma mere, la vôtre, vos freres, si je ne puis pas venir à bout de vous tranquilliser; & je passerai des jours horribles, si vous ne me promettez pas que vous en passerez de plus heureux----Oui Senci, dans peu de tems je serai content... je serai ..... Senci, toujours, je serai tout à vous... Adieu encore une fois---- Qu'avez-vous ? qu'est-ce qui vous tourmente ? Qu'est devenu cet air enchanteur qui flattoit tous ceux à qui vous parliez, & qui me rendoit si orgueilleuse puisque vous m'aviez donné votre cœur ? Ah ! parlez Rensi... Cher Rensi. Mais il a disparu. Rensi, tournes ta tête & vois ma douleur, je suis à genoux pour te prier de revenir; mais il hâte sa course, il ne veut plus m'entendre, il m'a caché son ame, il faut qu'il soit bien tourmenté pour paroître aussi troublé; que je suis malheureuse ! il m'aime cependant toujours.... lui auroit-on fait quelque tort ? j'armerai l'univers pour le défendre. Voici le premier secret qu'il me garde, il faut qu'il

ſoit affreux ; ſi ſa vie étoit en danger, mais il eſt libre, & il n'a fait que du bien, ſi.... que m'importe ce qui cauſe ſon malheur, puiſqu'il eſt malheureux. Adieu, cher Renſi, tu n'as pas voulu avoir pitié de moi, mes vœux t'accompagnent, & mon cœur ſera toujours avec le tien.

Renſi quitta Senci avec une ame abattue & flétrie, il fuyoit la compagnie de ſa mere, il craignoit d'aborder ſes freres, il ſe ſentoit trop agité pour pouvoir réſiſter à de nouvelles ſollicitations ; enfin, après avoir reſté ſeul pendant quelque tems, il reprit une apparence de tranquillité, qui lui permit de ſoutenir la vue de ſes parens, les freres annoncerent à Korei leur départ pour le lendemain, & leur abſence pour quelques jours. Renſi vint à bout de cacher à ſa mere ſon trouble & ſon agitation, mais ſes larmes arroſerent ſes joues, il ne pouvoit ſe ſéparer d'elle ; il ne lui dit rien, il ne pouvoit plus parler, il ſe retira promptement pour éviter à ſes freres le ſpectacle de ſa douleur.

Mais après avoir paſſé une nuit cruelle, il ſe leva le premier, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour ſa route qui devoit

voit durer trois jours, il alla chercher ensuite ses freres qui s'affligeoient & qui ne vouloient plus partir; enfin, il les somme par la parole qu'ils lui avoient donnée, & les oblige ainsi à descendre; quand ils se virent hors de la porte de la maison, quand ils apperçurent leurs chevaux prêts, ils se regardent avec le sang froid de la douleur, ils pleurent abondamment sans prononcer une parole, tous trois s'embrassent ensemble en sanglotant & en se tenant ainsi serrés dans leurs bras, ils veulent encore l'entraîner dans la maison. Rensi prononce avec fermeté le nom de sa mere, ils restent encore étroitement serrés ensemble pendant quelques momens. Rensi les quitte alors le premier pour monter son cheval, & les autres l'imiterent. Ils firent presque toute leur route sans rien dire, ils avoient pris leur parti, ils cherchoient des forces pour pouvoir l'exécuter. Quelques heures avant d'arriver à la ville où ils devoient remettre Rensi entre les mains des Juges, & l'accuser du crime dont on cherchoit l'auteur; Rensi dit à ses freres. Nos projets seroient déconcertés si vous présentiez aux Juges un homme libre & sans liens, il paroî-

troit vous avoir ſuivi de bon gré, & cela ne ſeroit pas vraiſemblable ; voilà des cordes & des fers que j'ai eu ſoin d'apporter pour que vous en liez mes mains, & que vous m'attachiez ſur mon cheval. Toba & Jembo furent effrayés par cette nouvelle idée de Renſi ; quoi ! diſoient-ils, veux-tu que nous devenions encore tes bourreaux? renonce à tes deſſeins, il en eſt tems encore, épargne notre ſenſibilité qui eſt plus grande que la tienne & notre courage qui eſt moindre que le tien.----Vous ſerez donc toujours incapables de quelque choſe de grand, & c'eſt en vain que vous pouvez approuver un deſſein généreux, ſi vous n'avez pas la force de l'exécuter, que ne puis-je m'accuſer moi-même, & mériter ſeul une gloire que vous êtes indignes de partager !... Koreï, tu as des fils qui t'aiment bien peu, puiſqu'ils ne peuvent pas s'oublier un moment, quand il s'agit de faire ton bonheur. Ils furent ſenſibles à ces reproches, ils deſcendirent en pleurant de leurs chevaux, & reçurent de Renſi les cordes & les fers qui devoient lui ôter la liberté de ſes mouvements. Il les encouragea à achever cette fonction qui déchiroit leur cœur, il les louoit d'avoir l'ame aſſez

ſorte pour la remplir, jamais il ne parut plus calme & plus ſerein : il ſe tournoit vers eux, & leur diſoit avec ſa douceur ordinaire, je vous aſſure que les liens que met la vertu, ne ſont point peſans, ils ne gênent pas celui qui les porte; voyez s'ils m'attriſtent, il me ſemble que depuis que je les ai, la joie rentre dans mon cœur; mes bons freres, ſoyez auſſi contents que moi, dans peu de jours Koréi ſera heureuſe. C'eſt ainſi qu'il conſoloit ſes freres & les engageoit à remplir courageuſement ce pénible devoir. Lorſqu'ils furent ſur le point d'arriver, ils voulurent faire à Renſi de nouveaux adieux, mais il refuſa de les recevoir : nous ne nous quittons pas ſi-tôt, leur dit-il, nous nous reverrons encore.

Ils s'approchoient ainſi de la ville, & quand ils furent arrivés, ils remirent Renſi entre les mains des Magiſtrats, ils formerent leur plainte contre lui, & fortifierent leur accuſation par toutes les circonſtances qui pouvoient l'appuyer. Renſi fut interrogé, il avoua tout ce qu'on voulut, & perſuada à ſes Juges qu'il étoit bien l'auteur du crime pour lequel on avoit fait tant de recherches inutiles. Toba & Jembo reçurent la ſomme que l'Empereur avoit

promise, mais on exigea d'eux qu'ils restassent encore jusqu'à l'exécution de la sentence qu'on devoit prononcer, afin de pouvoir servir de témoins à la procédure, & convaincre de nouveau l'accusé, au cas qu'il voulût se rétracter. Cela retardoit leur départ d'une douzaine de jours, parce que l'Empereur devoit être informé de ce qui se passoit pour prononcer lui-même le jugement.

Pendant cet intervalle, Senci part avec ses parens pour la ville où Rensi étoit en prison, elle y étoit allée pour faire les préparatifs nécessaires à son mariage qui devoit se célébrer, d'abord que Rensi seroit de retour ; elle y arriva la veille du jour que Rensi devoit y perdre la vie, elle entendit beaucoup parler de cet événement qui intéressoit tous les habitans par son importance ; l'arrêt que l'Empereur avoit rendu, la récompense qui étoit promise à celui qui en rempliroit les conditions, tout cela avoit rendu ce crime singulier, & le plaçoit naturellement dans la bouche de chacun ; enfin elle entendit nommer Rensi & ses freres, l'un comme l'accusé, les autres comme les accusateurs ; elle frisonne d'horreur, le

désespoir s'empare de son ame, mais l'amour excusa toujours son amant; elle apprend en même tems les tourmens qui sont réservés à son cher Rensi, le crime qu'on lui impute, elle est glacée d'effroi, mais elle ne doute pas de l'injustice qu'on va commettre; elle trouve une espece de plaisir à penser qu'il est innocent, & qu'elle peut encore l'aimer par sa vertu. Elle cherche Toba & Jembo, elle les trouve tous deux livrés à la plus violente douleur; c'est en vain qu'elle les questionne sur ce terrible événement, ils lui répondent qu'ils n'en savent pas plus que le public qui lui avoit tout appris, elle irrite encore leurs peines par la sienne, elle déchire leurs cœurs par ses reproches, elle les désespere, en les accusant d'être les meurtriers de leur frere, elle les supplie de lui fournir au moins l'occasion de voir encore son cher Rensi, d'apprendre de sa bouche son innocence & son amour, & de pouvoir à ses côtés l'assurer du sien.

Quelques heures avant le supplice, elle trouva le moyen d'entrer dans la prison; quel spectacle pour elle! après avoir entendu le bruit lugubre de plusieurs verroux qu'on ouvroit, elle entra dans le lieu où

étoit ſon cher Renſi ; à la lueur d'une foible lampe, elle découvre ce lieu d'horreur & de tourmens, elle voit Renſi couché ſur la paille, le corps preſque dans l'eau. Son viſage étoit pâle & défiguré, ſes yeux avoient perdu dans les larmes ces traits de feu qui en partoient à chacun de ſes regards, ſa tête étoit penchée, il ſoupiroit profondément, & répétoit ſans ceſſe, en pleurant, le nom de ſa mere & celui de Senci ; elle l'entendit, & ſon ame en fut pénétrée ; elle ſe précipite dans ſes bras pour l'embraſſer, mais elle le trouve chargé de fers ; elle lui montre alors l'amertume de ſa douleur par ſes ſanglots, elle lui annonce qu'elle vient mourir avec lui, & que s'ils ne ſont pas unis pendant leur vie, ils le feront au moins par leur mort : elle exige de Renſi l'hiſtoire de ſon infortune, Renſi lui dit la vérité, elle fond en larmes. Quoi donc ! le ſeul homme qui mérite mon amour me ſeroit ôté ? ah ! j'irai publier ton innocence & la barbarie de tes freres ; non, tu ne mourras point. Renſi accablé par la douleur de Senci, employa le reſte de ſes forces pour la conſoler. Voulez-vous donc rendre ma mort plus terrible ? Rien ne peut plus la ſuſ-

pendre, ma vertu vous déplairoit-elle? je l'ai aimée autant que vous. Voyez mon cœur... mais vous en avez chaſſé la joie que m'inſpiroit ma conduite, mes derniers momens vont être affreux... tout mon cœur eſt à toi.... ton amour ne m'a jamais procuré que du plaiſir, feroit-il mon déſeſpoir à préſent que je touche à la mort?.. excite mon courage, tu admires ſûrement la nobleſſe de mon action.--- Oui, mais rien ne m'étonne plus que ſon atrocité; ah! Renſi, plus barbare que ceux qui te condamnent, tu m'as oubliée, non, tu n'as pas prévu l'état où je me trouve, & tu ne m'aimes point, ſi l'ayant prévu, tu n'as pas voulu le prévenir... pleurs inutiles! vous ne pouvez l'émouvoir... cœur inhumain! les larmes d'une femme n'ont jamais été ſans effet... non, jamais tu ne m'aimas ſincérement... tes promeſſes furent des menſonges... l'aveu de ton amour, une trahiſon.... tu ſoupires, ah! ſans doute c'eſt parce que tu vois tes perfidies découvertes, tu pleures, mais c'eſt de dépit, tu vois que tes vertus ne ſont plus ſans taches. Malheureux, vantes ta vertu; c'eſt celle d'un aſſaſſin. Crois-tu que ma mort ne ſuive pas la tienne? Mais

tu ne mourras point, je veux que tu vives; oui, tu vivras, pour voir ma douleur, pour entendre mes reproches, & pour savoir que je méprise ton amour. Rensi s'évanouit, elle cherche à le ranimer, elle l'arrose de ses larmes, elle s'arrache les cheveux; j'ai donc été ton premier bourreau? tu es mort à présent & c'est moi... oui, je t'ai ôté la vie; elle le couvre alors de ses baisers, elle l'appelle, elle le prie d'excuser sa fureur; mais il n'est pas plutôt revenu à lui-même, qu'on entend une troupe de soldats qui descendent pour le conduire au supplice; elle les voit entrer avec courage, sa douleur lui fournit des forces, elle couvre de son corps son cher Rensi, & l'enserre dans ses bras. Non barbares, leur dit-elle, vous n'accomplirez pas votre crime, vous n'assassinerez pas l'innocence; ils ne peuvent l'arracher de ses bras. Tuez-moi, vous ne pourrez jamais m'en éloigner autrement; elle résistoit à tous leurs efforts. Rensi avoit beau s'opposer à cette conduite par ses larmes & ses prieres, elle étoit sourde à tout ce qu'il pouvoit lui dire, enfin, on les conduit ensemble au lieu du supplice, ils n'entendent que les larmes & les gémissemens

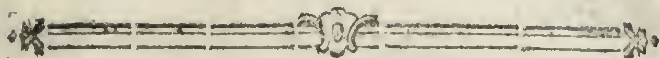
du peuple qui les voit paſſer; les diſcours que Senci avoit tenu aux gardes dans la priſon, volent de bouche en houche. Déja on ſe prépare à attacher Renſi au poteau fatal où il devoit être brûlé à petit feu. Senci armée de la fureur ſe précipite au milieu des ſoldats, elle s'empare d'une épée & ménace d'en frapper le premier qui oſeroit toucher Renſi; elle raconte alors au peuple aſſemblé l'hiſtoire de ce vertueux fils. Tous l'admirent, tous s'empreſſent à renverſer les inſtrumens de ſon ſupplice; les Magiſtrats arrivent, elle leur raconte encore avec l'éloquence du ſentiment ce qui s'étoit paſſé. Toba & Jembo viennent avouer leur tromperie pour prévenir la mort de leur frere, ils ſont reconnus par pluſieurs perſonnes qui rendirent juſtice à l'innocence de Renſi, & prouverent l'impoſſibilité qu'il y avoit, qu'il eût pu être l'auteur du crime qu'on lui avoit imputé : on ne peut plus douter de la vertu de Renſi, & on admira le motif d'une ſi belle action.

Les Juges dépêchent à l'inſtant un courier à l'Empereur pour lui faire part de cet événement, l'Empereur éprouva toute l'admiration de ſes ſujets, il voulut voir Renſi & Senci, il voulut voir Korei &

ſes deux fils, toute cette famille étoit devenue intéreſſante pour lui, il accorde à Renſi la place qu'avoit eu ſon pere, Renſi la demande pour ſon ainé, l'Empereur la lui refuſe, en lui promettant de placer Jembo d'une façon diſtingue, il félicie Korei d'avoir de tels enfans, & voulut qu'on célébrât à la Cour le mariage de Renſi & de Senci.

Un bon fils fait toujours un bon mari, un bon maître & un bon Magiſtrat.





ZEMIN ET GULHINDY, CONTE MORAL.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

DANS les tems les plus reculés du monde, les Génies qui habitoient encore notre globe étoient soumis à Firnaz, Esprit bienfaisant & favori de l'Être Suprême. Les airs, les montagnes, les bois, les rivieres, la mer & les abymes souterrains obéissoient à son empire. Les Nymphes, les Sylphes & les Gnomes reconnoissoient ses loix. Un penchant éternel à l'amour le rendoit l'ami du genre humain, &, de toutes ses occupations, celle de faire du bien aux hommes lui étoit la plus chere. Leurs enfans voyoient à peine la lumiere, qu'il les mettoit sous la protection invisible de Génies tutélaires. Il prenoit lui-même un soin par-

ticulier de ceux dont la phyſionomie annonçoit une belle ame. C'étoit lui encore qui, dès leur plus tendre enfance, ſe plaiſoit à former les Poëtes qui devoient un jour chanter la ſublime vertu. Il veilloit ſur le tendre cœur des filles, & ſauvoit au bord du précipice l'innocence de l'ardente jeuneſſe.

Mais de tout ceux qu'il aimoit, un beau couple étoit l'objet de ſes complaiſances les plus attentives. Il l'aimoit comme il auroit aimé ſes enfans. Auſſi dans tout l'univers n'étoit-il point de jeunes mortels plus dignes de la tendreſſe du Génie. Zemin & Gulhindy, ſortis tous deux du ſang des Rois, étoient l'eſpérance de deux peuples qui couvroient les campagnes de la floriſſante Arabie. Un deſtin immuable, dont les décrets écrits ſur des tables d'or avoient été dévoilés à Firnaz, lioit par la fortune deux cœurs que la nature avoit déja ſecrétement unis par la plus puiſſante ſympathie. Le favori de l'Être Suprême réſolut d'en faire un modèle pour la poſtérité, & de leur procurer une félicité, qui, comme leurs charmes & leurs vertus, ſurpaſſât celle des autres humains.

Il verſa dans le cœur de Zemin les no-

bles desirs, le courage, la tendresse & tout ce qui forme les Héros, non ceux qui sont les fleaux des peuples, mais ceux qui par leur amour pour l'humanité, méritent d'être les Dieux de la terre. Gulhindy occupoit encore plus que Zemin les soins de Firnaz. Il répandit sur son corps tous les charmes du printems. L'amour brilloit dès l'enfance dans ses tendres yeux, & les ris voltigeoient comme les Zéphyrs légers autour de ses levres, qu'ils baisoient sans cesse avec un nouveau plaisir.

Ornés ainsi des dons du Génie, l'un & l'autre avançoient en âge, sans se connoître, & l'un & l'autre étoient élevés de la même maniere. Le Génie avoit apparu lui-même à leurs parens ; il leur avoit donné le plan d'une éducation conforme au but qu'il se proposoit, & ses ordres furent inviolablement exécutés.

L'amour devoit rendre le bonheur de Zemin & de Gulhindy aussi parfait que celui dont les ames vertueuses jouissent dans l'Elysée. L'un devoit être enfin nécessaire au bonheur de l'autre. Voici les moyens que Firnaz jugea les plus propres à faire réussir ce projet. Dès l'âge le plus tendre, il sépara le Prince de tout

commerce avec le ſexe. A peine eut-il quitté le ſein de ſa mere, qu'il fut enlevé aux embraſſemens des femmes. Sa mere même ne le vit plus. Une maiſon entourée d'une forêt, éloignée du commerce des humains, devint ſa retraite. On lui choiſit les inſtituteurs les plus renommés pour les lumieres & les ſentimens. On fit couler dans ſon eſprit, nourri des plus utiles connoiſſances, une ſageſſe lumineuſe & dégagée de l'embarras des vaines ſubtilités. Ce fut là que tu lui enſeignas, adorable vertu, comment vivent les hommes dignes de vivre éternellement. Ce fut là qu'il reçut les leçons de la prudence, non de celle qui régne aujourd'hui, & qui excite l'indignation des belles ames; mais de celle qui enſeigne l'art ineſtimable de faire le bonheur des peuples. On lui apprit de bonne heure à connoître le mérite des arts & la dignité des grands talens. Deux Sages, dont les chants nobles attiroient ſouvent les Dieux de la forêt, avoient particuliérement gagné ſa confiance. Il les aimoit & les écoutoit avec plaiſir, lorſque dans des repas enjoués & au milieu des coupes couronnées de fleurs, ils célébroient les actions généreuſes des Héros.

Son eſprit fut ainſi formé. Les exercices endurcirent ſon corps au travail, & il laiſſa bientôt derrière lui dans cette carriere ceux qui s'y faiſoient le plus diſtinguer.

On découvroit dans le moindre de ſes regards un eſprit élevé, & ſes manieres annonçoient un Héros. Seize ans s'étoient écoulés, & il ignoroit encore qu'il étoit un ſexe fait pour réunir tous les charmes & pour occuper tous nos deſirs.

Les défenſes de Firnaz avoient impoſé ſilence à tout ce qui l'environnoit, & ni la voix de ſes amis, ni la lyre qui aime à chanter l'amour, ne l'avoient inſtruit de la félicité des amans. Son cœur avoit juſqu'alors été ſatisfait des embraſſemens du noble Sittim. C'étoit de tous les jeunes gens de ſon âge celui qui lui reſſembloit le plus par la figure & le caractère. Il l'avoit préféré à tous les autres pour en faire ſon ami.

Pendant que Zemin, ſans connoître la plus belle moitié de l'univers, grandiſſoit ſolitairement dans le ſein de la ſageſſe, Gulhindy étoit formée pour lui par Firnaz lui-même. Les ordres du Génie avoient écarté loin d'elle tous les hommes. Renfermée

dans un palais retiré, elle paſſa ſes premieres années dans l'innocence, parmi des compagnes auſſi jeunes qu'elle, & belles comme les fleurs dont ſe pare la nature renaiſſante. Huit ans s'étoient à peine paſſés dans les bras de ſa mere, lorſque le Génie enleva ſecrétement Gulhindy, un jour qu'elle erroit dans un labyrinthe de verdure avec ſa chere Syrma. Tel étoit le nom de la plus belle de ſes amies. Après avoir calmé ſes craintes par les conſolations les plus tendres, il l'entoura d'un nuage argenté, & la tranſporta dans une iſle, dérobée à la vue des nochers par des nuées éternelles. Douze Nymphes, rivales de la beauté de l'Aurore, reçurent Gulhindy ſur le rivage fortuné. Elles la conduiſirent par de longues allées de myrthes dans le brillant palais de marbre, où Firnaz avoit coutume de ſe retirer, lorſque la méchanceté des humains l'avoit laſſé d'aimer des ingrats.

Semblable au mois de Mai couronné de roſes, & le plus beau de tous ſes freres, Gulhindy s'épanouit & ſurpaſſa ſans le ſavoir les Nymphes ſes compagnes. Son jeune cœur n'étoit encore agité d'aucun deſir, & la vertu ſeule avoit droit de

l'émouvoir. Le Génie qui, comme une autre Minerve, veilloit continuellement ſur elle, n'oublia rien pour diſpoſer ſon ame à recevoir l'amour qui devoit l'animer un jour. Souvent, à la lumiere tranquille de la lune, il la conduiſoit, accompagnée de Syrma, dans de paiſibles vallons. Là il mêloit aux ſons de ſa guitare d'or des chants ſublimes ſur la naiſſance de l'ame, ſur les beautés de l'heureuſe nature, ſur ſon innocence, & ſur les douceurs d'une ſainte amitié. L'harmonie puiſſante de ces accens répandoit dans le cœur ſenſible de la Princeſſe une ſatisfaction qui avoit quelque choſe de céleſte. Un ſentiment délicieux ébranlant quelquefois ſon ame, de paiſibles larmes s'échappoient de ſes yeux, & couloient comme des perles ſur ſon teint de roſes. Alors elle ſerroit tendrement Syrma dans ſes bras, & ſentoit redoubler ſa joie dans ceux de ſon amie. Les ſonges mêmes ne lui laiſſoient point ſoupçonner qu'il fût des plaiſirs plus vifs.

L'amitié tenoit donc dans ſon cœur la place de l'amour, & tous ſes vœux, toute ſon affection n'étoient que pour Syrma. C'étoit à elle ſeule que Gulhindy deſiroit de plaire. Elle cherchoit avec timidité dans

les regards de ſon amie, ſi le contentement régnoit dans ſon ame, & le moindre nuage qui troubloit la ſérénité du front de Syrma faiſoit trembler la Princeſſe. Partagés au contraire avec ſa tendre amie, ſes plaiſirs lui devenoient plus agréables, à peu près comme l'on voit l'activité de la lumiere augmentée par la réfraction.

Cependant approchoit le tems de la fleur de ſon âge. Les deſirs qu'amene cette ſaiſon de nos jours, foibles dans leur naiſſance, s'étendent & ſe multiplient avec rapidité, & ce tems reſſemble à un clair ruiſſeau, qui, à peine ſorti d'un roc de marbre, coule à travers des champs fleuris, prend d'autres ruiſſeaux dans ſa courſe, ſe gonfle & ſe hâte de devenir un fleuve ſuperbe.

Les deſirs de Gulhindy croiſſent avec ſon ſein, & lorſqu'elle s'abandonne à elle-même, elle éprouve un vuide que les baiſers de ſon amie ne peuvent remplir. Plongée dans une agréable mélancolie, elle erre dans les ombres de la forêt; des ſoupirs ſecrets lui échappent inopinément, & le ſentiment qui les excite ſe peint bientôt dans ſes diſcours. Quels mouvemens inconnus! s'écrie-t-elle. Gulhindy,

que sens-tu ? D'où viennent ces soupirs ? Que signifie ce frisson qui semble te dire quelque chose ? Quels sont les vœux secrets qui t'enlevent ? Quels sont les desirs que je forme, & que je ne puis satisfaire lorsque je m'abandonne tendrement aux bras de ma chere Syrma ? Envain je m'attache à découvrir dans ses regards si elle m'aime ; je n'y trouve point ce feu que j'y cherche, je sens même que je ne pourrai jamais l'y trouver. Ses yeux tranquilles ne s'animent point, ils ne me parlent point assez, & il semble qu'il manque quelque chose à ses baisers. Pourquoi mon tendre cœur se remplit-il au contraire de plaisir, lorsque Firnaz touche la guitare ? Pourquoi s'y éleve-t-il des sentimens qui me surprennent ? Je me perds alors dans des douces rêveries, sans que mes pensées qui se succèdent s'arrêtent à aucun objet qui puisse me satisfaire. Quelles sont enfin ces émotions que je sens, lorsque, me promenant dans le calme de la nuit, les chants du rossignol viennent frapper mon oreille ? Il se plaint ; je partage ses peines, sans trop savoir ce qu'elles sont ; mon sang échauffé se précipite dans mes veines ; je devrois, ce me semble, former aussi des plaintes,

mais j'ignore de qui ou de quoi je dois me plaindre.

Voilà comme s'exprimoit Gulhindy, & elle étoit étonnée de s'entendre s'exprimer ainsi. Elle s'étoit approchée d'une fontaine. Le crystal poli des eaux lui présenta son image. Gulhindy surprise la contemple avidement & avec admiration. Quel est cet être charmant? dit-elle. Que vois-je? Seroit-ce une Nymphe? Ah, que les ondes qui la baignent sont heureuses! Mais comment! Cet être des ondes se tourne vers moi! Il recule quand je recule! Il approche quand j'en approche, & ses traits se confondent quand je me dispose à l'embrasser! Mais si cette figure étoit mon image! Ne vois-je pas les fleurs de ces bords se répéter ainsi, & ces jasmins se peindre dans les eaux; c'est sans doute mon portrait que je vois. Les agrémens & les charmes que j'y découvre regnent sans doute sur mon visage, & je vois bien que Syrma ne m'a point flattée.

Mais à quoi sert toute cette beauté? Pour qui ces joues sont-elles colorées? Que dit le sourire de cette bouche? Tout cela m'est-il donné inutilement? Cette rose m'invite à la faire éclore sur mon sein, &

s'offre à me parfumer. Mais toi, Gulhindy, pour qui la nature te para-t-elle? Pour qui te donna-t-elle tant d'attraits? N'y a-t-il point quelque être créé pour ſentir & pour partager les mouvemens qui m'agitent? Il eſt vrai que Syrma m'aime, & que je lui ſuis plus chere que ſes autres compagnes; mais ſa tendreſſe ne me fait point jouir du plaiſir d'être aimée autant que je voudrois l'être. Ah! Firnaz, s'il eſt un cœur fait pour moi, que n'entend-il mes ſouhaits! Mais peut-être ſont-ils vains & ſans objet. Où eſt cet être dont je n'ai qu'une idée confuſe, & dont la préſence me devient cependant ſi néceſſaire? Ah, ſi je le trouve jamais & qu'il m'aime, ſi tranſporté d'une ardeur égale à la mienne, il voloit dans mes bras, je m'abandonnerois aux ſiens, & je ſens qu'un rayon céleſte pénétreroit mon ame. Si ce cher objet n'étoit créé que pour moi, ſi dans chacun de ſes regards je voyois briller ce feu, ces deſirs que j'éprouve, réveillée par l'aurore, j'irois au bord d'une claire fontaine cueillir les plus belles fleurs pour en orner les cheveux de cet être aimable. Couchée avec lui ſous l'ombre d'un myrthe, la tête appuyée ſur ſon ſein, je chanterois tendre-

ment notre amour. Ah, que nos transports nous rendroient la vie délicieuse! Ah, combien! ... Mais desirs insensés! Après quoi soupires-tu, Gulhindy! Que te manque-t-il dans ce séjour de paix? N'es-tu pas assez heureuse sous les aîles du puissant Firnaz? Mais d'où vient que la sérénité & la joie de mon enfance disparoissent? D'où vient que le printems, dont la présence riante m'inspiroit autrefois une si douce joie, ne fait à présent qu'exciter & augmenter en moi des desirs dont je ne puis définir la nature?

C'est ainsi que, livrée à une tendre inquiétude, Gulhindy s'entretenoit avec elle-même. Le Roi des Génies caché à sa vue par un nuage, l'entendit & triompha de voir s'allumer dans son sein une ardeur dont l'excès alloit faire sa félicité.

Cependant le cœur de Zemin étoit troublé par des mouvemens semblables, mais plus impétueux. Son front, auparavant si serein, ressembloit à un jour d'Eté, qui, après une belle matinée, se couvre de voiles ténébreux. Zemin n'étoit plus l'image vivante des ris & de l'allégresse. Il cherchoit la solitude, fuyoit son ami, & s'enfonçoit dans des bosquets impénétrables à la

lumiere. La verdure nouvelle & les charmes des campagnes rajeunies ne faisoient qu'augmenter son chagrin. Il auroit voulu que toute la nature fût triste, & que pour satisfaire son ame, elle ne se revêtit que de sombres couleurs. Déja pendant toute une année, il s'étoit livré à ses rêveries. Il aimoit Sittim; mais son cœur desiroit quelque chose que toute la tendresse de son ami ne pouvoit lui faire rencontrer. Souvent il cherche à approfondir comment se sont formés dans son ame les mouvemens qui lui ont ravi son repos. Il fuit le nouveau penchant qui l'agite; il cherche à percer les replis de son cœur; mais c'est un labyrinthe où il s'égare.

Un jour, se promenant au lever de l'aurore, la tranquillité du matin & les ombres qui ne laissoient encore qu'entrevoir les objets, augmenterent sa mélancolie; il erra long-tems d'un pas incertain, & laissa enfin échapper ces paroles: non, ce n'est pas en vain que j'éprouve des desirs; sans doute ils m'annoncent un bonheur plus grand que celui dont j'ai joui jusqu'à présent. Avec quelle ardeur souhaitai-je souvent d'être aimé de Sittim encore plus qu'il ne m'aime! Je m'empresse dans les

momens de l'embrasser pour épancher dans son sein mille mouvemens différens de tendresse. Mais à peine le vois-je, que mon cœur se glace & semble se resserrer. Non, quoique j'aime Sittim, ce n'est pas lui qui fait l'objet du penchant qui m'entraîne. Mais pour qui sont ces desirs? Ne seroient-ils qu'une illusion? Seroient-ils vains comme les résolutions que les hommes prennent pendant le sommeil, ou comme les figures que forment les nuages & que le vent dissipe? Mais la nature, dans les ouvrages de laquelle le sage Mirza ne me fait remarquer que de l'ordre & de l'harmonie, donneroit-elle au cœur d'un être créé pour l'éternité des desirs qui surpassassent sa puissance? Non sans doute. Mais pourquoi ne vois-je pas dans Sittim le même trouble dont je suis possédé? Le calme regne toujours sur son visage serein. Il n'est agité par aucun desir qu'il ne puisse satisfaire. Suis-je donc le seul mécontent sur la terre, le seul qui soupire toujours, & qui toujours moins aimé qu'il ne desireroit l'être, cherche un objet dont les inclinations ressemblent aux siennes? Ah, puissante nature, que n'as-tu produit un être semblable à celui que crée souvent

mon imagination ; c'eſt un viſage céleſte, & qui a quelque choſe de divin que je vois alors devant moi. Je donne à ſes yeux tout le brillant de la voûte azurée. Je répands ſur ſon ſein & ſur ſes joues le tendre éclat de la roſe, & la blancheur de l'albâtre ſur ſon beau corps. Son regard me ſourit plus noblement & avec plus de tendreſſe que ne m'a jamais ſouri Sittim. Tout tranſporté, j'embraſſe cette belle chimère, qui en rougiſſant modeſtement, ſe jette dans mes bras & tremble ſur mon ſein. D'où viens-tu, image enchantereſſe ? Habites tu une terre plus fortunée que la nôtre ? Ne ſerois-tu point une fleur des champs Elyſées, ou la favorite des Dieux ? Mais que dis-je ? Non, tu es la même après laquelle je ſoupirai ſi ſouvent au milieu de la nuit. A ton aſpect, tous mes deſirs ſont appaiſés. Tes regards verſent dans mon ame le repos, la volupté, & une joie que je n'ai jamais éprouvée. C'eſt toi que je cherche. C'eſt toi que mes ſoupirs conjurent de paroître à mes yeux.... Apprends-moi, Nature, où tu caches cet objet, & ſur quel climat roule le ciel qui éclaire ſes yeux. Peut-être l'éleves-tu quelque part au milieu des roſiers, dont les fleurs ſe

fletriſſent de honte d'être ſurpaſſées par ſa beauté. Ah, puiſſes-tu la conduire au-devant de mes pas! Doux Zéphyrs, qui badinez autour de cette belle perſonne, précédez-la, lorſqu'elle approchera de moi, & avertiſſez-moi de ſa préſence par vos ſoupirs. Vous, ruiſſeaux argentés, que votre cours rapide me conduiſe à l'endroit fortuné où couchée au milieu des fleurs elle repoſe ſur vos bords.

Ayant parlé ainſi, il ſe plongea dans la rêverie la plus profonde. Firnaz, qui du haut d'un cédre avoit écouté Zemin, peignit à ſes yeux le portrait de la divine Gulhindy. Zemin ſuit cette image à travers mille buiſſons, & croit la voir encore long-tems après qu'elle eſt diſparue. Il vole après cette ombre chérie, en ſuppliant les bois de ne pas lui cacher l'objet de ſa tendreſſe. Voilà le tems, ſe dit Firnaz à lui-même, de contenter deux cœurs qui ſe cherchent. Je veux que Zemin rencontre inopinément Gulhindy, dont le fantôme fait l'objet de ſa pourſuite; qu'ils frémiſſent de joie en ſe rencontrant. Avec quelle volupté verrai-je du haut d'un nuage combien ils ſeront étonnés de ſe trouver, comment en voulant ſe fuir ils ſe ſenti-

ront arrêtés, comment enfin la ſurpriſe, le plaiſir & l'admiration feront couler leurs larmes.

Firnaz ſe tranſporte auſſi-tôt ſur les aîles des vents dans la contrée où Gulhindy dormoit encore. Un ſonge envoyé par le Génie venoit de lui tracer l'image du Prince. Elle l'avoit vu errer dans les bois, comme ſi, entraîné par une inquiétude pleine d'impatience, il eût cherché un ami égaré. En l'appercevant, un doux friſſon avoit ébranlé tout ſon cœur, qui en ſe gonflant avec timidité, ſe ſentoit emporté par une puiſſance intérieure vers ce cher objet. Mais dans l'inſtant où l'inconnu paroiſſoit la découvrir à ſon tour, attacher ſur elle un regard immobile, & dans l'enthouſiaſme de ſa joie s'élancer vers elle, le charme de l'illuſion fut rompu, &, avant que Gulhindy pût s'arracher à la ſurpriſe & au ſommeil, Firnaz vint, avec la même rapidité que la penſée parcourt les eſpaces du tems, la tranſporter ſur la route où Zemin cherchoit triſtement l'image qui s'étoit offerte à ſa vue.

Sortie tout-à-coup de ſon aſſoupiſſement, elle regarde autour d'elle, & ne peut

comprendre comment elle se trouve dans des lieux inconnus. Mais quel sentiment n'éprouve-t-elle point, lorsqu'elle voit venir à elle un être pareil à ce fantôme chéri, dont un songe favorable venoit de lui offrir l'image ! Que ne sentit point de même le jeune Prince à la vue de celle pour qui, depuis si long-tems, il soupiroit en vain ? Nulle expression ne sçauroit rendre ce qui se passa chez eux, & leurs transports ne peuvent être conçus que par des ames qu'un décret éternel de la nature destina l'une pour l'autre, & dont les yeux, en se rencontrant pour la premiere fois, se jurent un amour éternel.

Frappés d'étonnement, Zemin & Gulhindy restent immobiles, le cœur plein de mille sentimens qu'ils ne peuvent exprimer.

Cependant Gulhindy ne pouvant résister à sa timidité naturelle, baisse modestement ses regards dès qu'elle apperçoit dans les yeux de Zemin cette flamme qu'elle n'avoit jamais vu briller dans ceux de Syrma. Ah, Thomson (*a*) que ne peux-tu me prêter ton pinceau plein de vie, pour tracer avec vérité la surprise du jeune

[1] Célebre Poëte Anglois du dix-septieme siecle.

Prince à l'aspect des charmes répandus dans la personne de Gulhindy ! Ses regards inspirent une espèce d'enthousiasme à son ame enivrée de plaisirs. L'admiration l'empêche quelque tems de parler ; l'amour l'emporte enfin ; il s'approche avec timidité de son amante, & lui dit : Etre, vers lequel un desir impérieux attire mon cœur, comment te nommerai-je? De quel nom te saluerai-je, chef-d'œuvre immortel de la création? Non, tu n'es point sorti du sein de la terre. La clarté du Ciel rit dans tes beaux yeux. Tes attraits effacent tout ce que le Printems a de plus brillant. Quels enchantemens opere ta seule vue, & quel n'est point le charme de ta présence ! Oui, tu es celle que mon cœur agité chercha si long-tems au milieu du silence & de la tristesse de la nuit. Oui, c'est toi ; ton seul aspect répand de nouveau dans mon sein cette joie de la vie, qui me fuyoit depuis si long-tems. Que je t'aime ! Mais quoi ! Tu m'évites ! Tes yeux se promenent avec timidité autour de toi, & semblent craindre de rencontrer mes regards ! Ah ne me fuis point ! Sens plutôt que tu es devenue nécessaire à ma vie. Viens à ton ami, viens à celui qui ne

desire que toi. Il dit, & tremblant de crainte & de desir, il se hâte de l'embrasser, tandis qu'il hésite encore, & que le trouble de ses sens tient son ame suspendue. L'étonnement de Gulhindy ne l'avoit point empêché de jetter sur Zemin plus d'un regard tendre. La majesté de sa figure mâle & réguliere, la noblesse de son air, son front ouvert, sa taille semblable à celle d'un palmier, ses yeux pleins de vivacité, où l'amour sembloit avoir placé la persuasion, concouroient à attirer vers lui le cœur de Gulhindy; mais, encore innocente & timide, elle trembla, lorsque, plein d'ardeur, il accourut pour lui donner le premier baiser. Elle veut s'échapper; une puissance supérieure, ta puissance, ô nature, vient arrêter ses pas. Zemin s'approche, & tous deux éprouvent un doux frémissement. Des larmes leur échappent, lorsque, leurs yeux venant à se rencontrer, ils lisent dans les regards l'un de l'autre tout l'excès de leur amour. Zemin se jette au cou de Gulhindy, qui trop foible pour ne pas succomber à un plaisir inconnu, s'évanouit dans les bras de son amant. L'amour placé dans un nuage azuré avec Firnaz, descend du Ciel

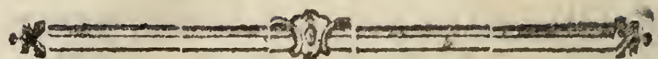
pour voir les tendres embraſſemens de l'innocence & pour les bénir. A l'inſtant, croiſſent à l'envi, dans l'endroit où ſont ces amans, des fleurs chargées de nectar, & un ſourire ſatisfait ſe répand ſur toute la nature.

Zemin & Gulhindy, revenus de leur premiere ivreſſe, ſe préparoient à parler, lorſqu'une lumiere pure & éblouiſſante vint les environner. C'étoit Firnaz, qui ſortant d'un tourbillon de flamme, parut à leurs yeux ſous une forme céleſte. Mortels fortunés, leur dit-il, vous qui, dociles à l'amour, goûtez des délices inconnues aux humains, voyez, mes enfans, voyez l'auteur de votre félicité. Si vous pouvez vous aimer plus que ne s'aiment les autres humains, ſi de vos tendres embraſſemens naît pour vous un bonheur égal à celui des Dieux, c'eſt mon ouvrage. Le ſort vous conduiſoit l'un vers l'autre. Il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mais que la paſſion divine des eſprits d'un ordre ſupérieur eſt rare parmi les hommes! Dans des bras échauffés par un feu impur, on voit bientôt s'éteindre la flamme d'une volupté paſſagere, allumée par le corps ſeul, & par le mêlange ſéduiſant de quel-

ques couleurs. Ces feux ne méritent point le nom de l'amour, qui, pour être heureux & digne de l'immortalité, doit naître d'une harmonie universelle de deux êtres, & de l'accord le plus parfait de tous leurs penchans. Deux amans créés pour leur bonheur mutuel, sont entraînés l'un vers l'autre avant que de se connoître. Pressés par le même desir, leurs yeux & leurs cœurs ne sont que joie dès qu'ils se rencontrent. Faire le bonheur l'un de l'autre, est le centre où se réunissent tous leurs voeux. Semblable à un doux & clair ruisseau, qui fuit au travers d'une campagne fleurie, leur vie s'écoule dans les plaisirs, & va se répandre dans l'éternité; leurs ames environnées d'un plus beau ciel, jouiront d'un amour encore plus parfait & plus heureux que sur la terre. Mes chers enfans, c'est la félicité qui vous attend. Vous vous êtes sentis nécessaires l'un à l'autre, & la voix de la nature, rendue plus intelligible par mes soins, vous a appellés à votre union. Soyez heureux, & réunissez vos vertus. Cher Zemin, que la douce tendresse, qui te sourit dans les yeux bleus de Gulhindy, modere le courage & le feu de ton cœur héroïque. Et toi,

toi, fille des Zéphyrs, fortifie ton courage de l'amour de Zemin, & sûre qu'il te sert d'appui, apprends à mépriser l'envie. Que l'humanité, le plus beau fruit de l'amour, vous enseigne à détourner une partie de votre bonheur sur ceux dont la prospérité vous fut confiée par le destin. La vertu, vers laquelle je dirigeai vos penchans, ne vous abandonnera jamais; car elle aime à être témoin des baisers purs des humains, lorsque leur amour, s'élevant au dessus des voluptés sensuelles, égale celui des Esprits célestes. Je vous laisse, chers enfans. L'amour sera votre Génie tutélaire.

Après ce tendre adieu, Firnaz les bénit, s'entoura d'un nuage, & disparut; mais il laissa près d'eux la sagesse, la joie & la paix. Elles ne se sont jamais éloignées de ces deux amans, & elles ont fait admirer à la postérité la plus reculée le bonheur de Zemin & de Gulhindy.



LA FEMME PRUDENTE,

NOUVELLE TRADUITE DE L'ANGLOIS.

UN négociant considérable de Londres, dont je cacherai le véritable nom sous celui de Wilson, avoit épousé une femme d'une grande fortune, & d'un mérite encore plus grand. Ils vécurent pendant quelques années sans que rien troublât leur bonheur, que le chagrin de n'avoir point d'enfans. Le mari qui se voyoit tous les jours plus riche souhaitoit ardemment d'avoir un héritier; & comme le tems diminuoit plutôt que d'augmenter l'espérance d'en avoir un, il tomba peu à peu dans une indifférence, qui dégénera enfin en aversion pour sa femme.

Ce changement la plongea dans l'affliction la plus accablante; mais elle étoit d'un naturel si doux, qu'elle ne se plaignoit que par ses larmes; encore étoit-ce rarement, & seulement lorsque les duretés & les mau-

vais traitemens de son époux la rendoient incapable de les retenir.

C'est une maxime de quelques Philosophes mariés, que les larmes d'une femme sont un spécifique pour chasser la pitié du cœur d'un mari. M. Wilson me pardonnera si je le range pour ce tems-là, parmi les Philosophes. Il avoit pris depuis peu un logement à la campagne, à peu de distance de la ville ; il s'y retiroit ordinairement le soir, pour éviter ce qu'il appelloit les persécutions de sa femme.

Celle-ci passa une année entiere sans se plaindre, dans cette cruelle séparation ; voyant rarement son époux, à moins que ses affaires ne l'amenassent dans sa maison ; & ne partageant plus son lit. Au bout de ce tems-là cependant les procédés de Wilson devinrent un peu plus gracieux, il voyoit plus souvent sa femme, & commençoit à lui parler avec tendresse, & avec bonté.

Un matin qu'il venoit de prendre congé d'elle d'une façon obligeante, pour aller passer le jour à sa maison de campagne, elle alla faire une visite à une amie logée à l'autre bout de la ville, & s'étant arrêtée, en retournant au logis, chez une marchande de fil, dans une rue écartée près de S. James,

elle apperçut M. Wilson traversant la rue, & allant heurter à la porte d'une jolie maison vis-à-vis ; un laquais en livrée ouvrit, & la porte se referma tout de suite, sans qu'on eût dit un mot. Cette maniere d'entrer, jointe à ce qu'elle ignoroit que son mari eût aucune connoissance dans cette rue, l'allarmant un peu, elle demanda à la marchande, si elle connoissoit le Monsieur qui étoit logé dans cette maison. » Vous venez de le voir, Madame, répon- » dit cette femme. Il s'appelle M. Roberts, » on dit qu'il est puissamment riche. Sa » femme ... A ces mots Mme. Wilson » changea de couleur ; & l'interrompant » sa femme, Madame ! dit-elle, je croyois » que ... Donnez-moi un verre d'eau, » je vous prie, cette promenade m'a si » fort fatiguée ... Je vous prie, donnez- » moi un verre d'eau .... Je suis prête à » m'évanouir de fatigue. « La bonne marchande courut elle-même chercher de l'eau, qui, jointe à un peu de corne de cerf qu'elle avoit sous la main, rendit en apparence Mme. Wilson passablement tranquille. Elle examina alors le fil qu'elle vouloit acheter, & ayant demandé qu'on lui fît venir un carrosse : » Je crois, dit-

» elle, que vous êtes fort effrayée de me
» voir ſi pâle ; mais j'ai fait beaucoup de
» chemin, & je me ſerois certainement
» évanouie, ſi je ne m'étois pas arrêtée
» dans votre boutique . . . Mais vous par-
» liez de ce Monſieur qui vient de paſſer...
» Il me ſembloit que je le connoiſſois ;
» mais il s'appelle Roberts, dites-vous.
» Eſt-il marié, je vous prie ? Le plus
» heureuſement du monde, Madame, re-
» pliqua la marchande, il ſouhaitoit paſ-
» ſionnément d'avoir des enfans, & à ſa
» grande ſatisfaction, ſa femme vient de
» lui en donner un, qui doit être baptiſé
» ce ſoir, le plus beau garçon, à ce qu'on
» dit, qu'on ait jamais vu. « Dans ce mo-
ment, & comme ſi une bonne fortune s'en fût mêlée, pour épargner une ſeconde priſe de corne de cerf, le carroſſe qu'on avoit demandé arriva. Madame s'y jetta tout de ſuite après avoir bégayé des excuſes à la marchande, pour le trouble qu'elle lui avoit cauſé. Nous la laiſſerons dans ce carroſſe, retournant chez elle, dans des angoiſſes qui lui eſt, dit-elle, impoſſible de décrire.

Mes Lecteurs ont vu que M. Wilſon avoit une maiſon de campagne, où l'on

ſuppoſoit qu'il ſe retiroit preſque tous les ſoirs, depuis qu'il étoit dégoûté de ſa femme; mais en effet c'étoit dans cette maiſon près de S. James qu'il ſe rendoit conſtamment. Il avoit à la vérité loué la maiſon de campagne, mais par un autre motif que celui d'éviter ſa femme : voici quelle en fut l'occaſion.

Un jour que déſœuvré il ſe promenoit dans le parc, il vit une jeune femme aſſiſe ſeule ſur un banc, vêtue proprement, quoique ſimplement, & dont l'air & l'extérieur annonçoient une perſonne au deſſus du commun. Il s'approcha d'elle ſans être apperçu, & vit ſur ſon viſage, avec une air d'innocence & de la beauté, la plus profonde mélancolie qu'on puiſſe imaginer. Il s'arrêta quelque tems pour la conſidérer ; mais elle, s'en étant enfin apperçue, ſe leva bruſquement avec quelque confuſion, & voulut s'éloigner. La crainte de la perdre donna à M. Wilſon le courage de l'aborder. Il lui demanda pardon de ce qu'il la troubloit dans ſa ſolitude, & rejetta ſa curioſité ſur l'extrême beauté de cette Dame, & ſur l'air de mélancolie qui l'accompagnoit.

Un Auteur fort ſage, dont j'ai oublié

le nom & l'ouvrage, remarque que le cœur d'une femme n'eſt jamais ſi rempli d'affliction, qu'il n'y reſte quelque coin pour la flatterie; & comme d'ailleurs Wilſon étoit un joli homme, qui ſe préſentoit de bonne grace, la Dame ſe laiſſa bientôt perſuader de reprendre ſa place, & de permettre qu'il s'aſſit à côté d'elle. Wilſon qui avoit réellement le cœur touché, lui fit mille proteſtations d'eſtime & d'amitié, la conjurant de lui dire s'il pouvoit, par ſa fortune, ou ſes ſervices, contribuer à la rendre heureuſe, & jurant qu'il ne la quitteroit pas juſqu'à ce qu'elle l'eût inſtruit du ſujet de ſa douleur.

Il y eut alors une petite pauſe, & après un profond ſoupir, accompagné d'un torrent de larmes, la Dame parla ainſi : » » Si vous êtes, Monſieur, ce que vous » paroiſſez être, je rendrai graces au ciel » de vous avoir rencontré : Je ſuis la » veuve infortunée d'un Officier qui a été » tué à la bataille de Dettingen. Il n'étoit » que Lieutenant, & ſon emploi faiſoit » toute ſa fortune. Je l'épouſai contre le » gré de ma mere, dont j'ai encouru la » diſgrace par ce mariage. A préſent que » j'ai perdu cet époux pour toujours, je

» ne vous dirai pas combien je l'aimois, » combien il m'aimoit, quoiqu'il me soit » impossible de l'oublier. A mon retour en » Angleterre, (car j'ai suivi constamment » sa fortune) j'obtins, avec quelque peine, » la pension de veuve d'un subalterne, & » je pris un logement à Chelsea.

» De cette retraite j'écrivis à ma mere, » pour l'informer de la perte que j'avois » faite, & de ma pauvreté, & pour la » prier de me pardonner ma désobéissance; » mais la cruelle réponse que j'en reçus » me détermina à ne plus l'importuner, » quoi qu'il m'en pût arriver.

» Je vivois de ma petite pension avec » toute l'économie imaginable, lorsque » je fus découverte à l'église par un vieux » Officier qui avoit été ami de mon mari: » il me fit une visite, & j'ai été long- » tems redevable à ce bienfaicteur d'une » pension de vingt pieces par an, qu'il » me payoit par quartier. Comme il étoit » fort ponctuel dans ses paiemens, que je » recevois constamment le jour de l'échéan- » ce, m'étonnant de ne l'avoir point vu, » & de n'avoir point appris de ses nou- » velles, quoique ce fût hier le jour du » paiement, je suis sortie de bonne heure

» ce matin de Chelſea, pour aller au Pall-
» Mall, où il loge. Mais comment vous
» dirai-je, Monſieur, la nouvelle que j'y
» ai appriſe!... Cet ami, cet ami géné-
» néreux & déſintéreſſé, fut tué hier en
» duel à Hyde-Parc. «

Elle s'arrêta, pour laiſſer couler un torrent de larmes, après quoi elle continua ainſi: » J'ai été ſi étourdie de ce coup,
» que je ne ſavois où aller. C'eſt par ha-
» ſard, plutôt que par choix, que je ſuis
» venue ici: ſi j'y ai trouvé un bienfaic-
» teur, ... & certes, Monſieur, j'en
» ai bien beſoin ..... je regarderai ce
» haſard comme le plus heureux de ma
» vie. «

La veuve acheva ainſi de raconter ſon hiſtoire, qui étoit vraie à la lettre: elle le fit d'une maniere ſi engageante, & ſi intéreſſante, que Wilſon dans ce peu de minutes, en prit de l'amour pour un ſiecle. Il la remercia de ſa confiance, & jura qu'il ne l'abandonneroit jamais. Il lui demanda la faveur de l'accompagner chez elle, à quoi elle conſentit volontiers; elle ſortit avec lui par la porte de Buckingham, où l'on fit venir un caroſſe qui les conduiſit à Chelſea. Wilſon y dîna avec

elle, & prit un logement dans la même maiſon, ſe faiſant appeller Roberts, & ſe donnant pour garçon. C'eſt le logement dont j'ai parlé au commencement de cette hiſtoire; là, par une générosité ſans bornes, & par une conſtante aſſiduité, il avoit triomphé, au bout de peu de ſemaines, de l'honneur de cette belle veuve.

Je m'arrêterai un moment ici, pour avertir les vertueuſes veuves qui liſent cette Hiſtoire, de ne pas ſe hâter à la traiter de fable: ſi elles veulent bien conſidérer la ſituation de cette Dame, allarmée par la pauvreté, engagée par la reconnoiſſance, preſſée par un joli homme, elles conviendront, que dans un monde qui a près de ſix mille ans d'ancienneté, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe ſoit trouvé un pareil exemple de fragilité, même dans une veuve jeune & belle. Mais je reviens à mon hiſtoire.

Les effets de cette intime liaiſon parurent bientôt à la taille de la Dame, circonſtance qui augmenta de beaucoup le bonheur de Wilſon. Il réſolut de la loger en ville, & pris cette maiſon près de S. James, où Mme. Wilſon l'avoit vu entrer, & où ſa maîtreſſe, qui paſſoit dans le voi-

ſinage pour ſon épouſe, étoit en couche dans ce tems-là.

Je reviens à préſent à Mme. Wilſon, que nous avons laiſſée retournant chez elle dans un ſiacre, avec tous les tranſports de la jalouſie & du déſeſpoir. Elle étoit heureuſement d'une bonne conſtitution & d'une grande fermeté d'ame; elle m'a dit ſouvent, qu'elle paſſa la nuit qui ſuivit ce jour, dans un état peu différent de la rage.

Son mari revint le matin, & comme il avoit le cœur content, & qu'il ne ſoupçonnoit point qu'il fût découvert, il montra à ſa femme plus d'empreſſement qu'à l'ordinaire. Elle le reçut avec ſa gaieté accoutumée, & apprenant que ſes affaires le retiendroient pendant quelques heures à la cité; elle réſolut, quoi qu'il lui en dût coûter, de faire tout de ſuite une viſite à la maîtreſſe de ſon époux, & d'y reſter juſqu'à ce qu'il y vînt. Elle fit donc venir un carroſſe, & dans l'ajuſtement le plus propre, après avoir compoſé ſon air auſſi bien qu'elle le put, elle ſe rendit tout de ſuite à la maiſon en queſtion. Elle demanda à la porte ſi M. Roberts étoit au logis. On lui dit que non, mais qu'il re-

viendroit pour dîner. Elle demanda si Mme. étoit assez bien pour voir compagnie, ajoutant que, comme elle venoit de loin, & qu'elle avoit des affaires avec M. Roberts, elle seroit charmée de l'attendre dans l'appartement de son épouse. Le laquais monte sur le champ, & revient tout de suite dire, de la part de sa maîtresse, à Mme. Wilson, qu'elle sera charmée de la voir.

Mme. Wilson avoue que, dans ce moment, malgré la résolution qu'elle avoit prise, son courage l'abandonna totalement, & qu'elle suivit le domestique avec des genoux tremblans, & un visage plus pâle que la mort. Elle entra dans la chambre où étoit la Dame, sans se rappeller le motif qui l'amenoit; mais la vue de tant de beauté, & de la parure qui l'accompagnoit, lui rappella toutes ses idées, & ne lui laissa que la force de se jetter sur une chaise, d'où elle tomba aussi-tôt par terre évanouie.

Toute la maison fut en allarme à cette occasion; chacun s'empressa à secourir l'étrangere, mais plus que tous, la maîtresse elle-même, qui étoit véritablement pleine d'humanité, & qui étoit peut-être

agitée d'autres mouvemens. Dans peu de minutes, au moyen des ſecours convenables, Madame Wilſon commença à recouvrer ſes ſens. D'abord elle regarda autour d'elle avec étonnement, ne ſe rappellant pas où elle étoit; mais ſe voyant ſoutenue par ſa rivale, qui avec le plus tendre intérêt lui demandoit comment elle ſe trouvoit, elle ſe ſentit prête à tomber dans une ſeconde défaillance. Elle rappella alors tout le courage dont elle étoit capable; ce qui joint à un torrent de larmes qui vint à ſon ſecours, la mit en état, quand les domeſtiques furent ſortis, de parler en ces termes.

„ Je ſuis à la vérité, Madame, une „ femme infortunée, & ſujette à ces dé„ faillances; mais je ne ſerai plus une oc„ caſion de trouble dans cette maiſon. „ Vous êtes une charmante femme, & „ vous méritez d'avoir le meilleur des „ époux. J'ai un époux auſſi, mais j'ai perdu „ ſon affection. Il n'eſt pas inconnu à M. „ Roberts, quoique j'aie le malheur de „ n'en être pas connue. C'étoit pour lui „ demander ſes conſeils & ſes ſecours, „ que j'ai fait cette viſite, & ne l'ayant „ pas trouvé au logis, j'ai demandé ſon

„ épouse que j'étois impatiente de voir
„ & d'entretenir.

„ Moi, Madame ! répondit la pré-
„ tendue Mme. Roberts, avec quelque
„ émotion, avez-vous oui parler de moi!
„ On vous a dépeinte à moi telle que je
„ vous trouve, Madame, repliqua l'é-
„ trangere, & l'on m'a dit que vous
„ aviez comblé le bonheur de M. Roberts
„ en lui donnant un beau garçon. Puis-
„ je le voir, Madame ? Je l'aimerai pour
„ l'amour de son pere. Son pere, Mada-
„ me! repliqua la maîtresse de la maison,
„ son pere, dites-vous ? J'ai donc mal en-
„ tendu, je croyois que vous ne le con-
„ noissiez point. Non point personnelle-
„ ment, je l'avoue, dit Mme. Wilson,
„ mais je le connois de réputation, &
„ c'est pour cela que j'aimerai tendrement
„ son enfant. Si ce n'est pas trop d'em-
„ barras pour vous, Madame, faites-moi
„ la grace de me le montrer. "

L'empressement avec lequel étoit faite cette demande, l'évanouissement survenu d'abord, & l'impression profonde de douleur que la Dame de la maison voyoit sur le visage de cette inconnue, lui donnerent les plus vives allarmes. Elle eut cependant

affez de préfence d'efprit pour aller chercher elle-même l'enfant, afin d'examiner fans témoin la conduite de l'étrangere. Mme. Wilfon le prit dans fes bras, & verfant un torrent de larmes ; „ C'eft un „ charmant enfant, Madame, dit-elle. Oh „ fi j'en avois un pareil ! Que j'aurois „ été heureufe s'il eût été à moi! " En prononçant ces mots, & dans l'agitation d'une douleur & d'un attendriffement qu'elle s'efforçoit de cacher, elle baifa l'enfant, & le rendit à fa mere.

Il fut heureux pour celle-ci qu'elle eût un prétexte pour fortir de la chambre ; elle en avoit affez vu & entendu pour la faire frémir à fon tour; & ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, après avoir remis l'enfant à fa nourrice, qu'elle put gagner fur elle de rentrer. Elles fe raffirent toutes deux ; elles furent pendant quelque tems dans une morne filence. Mme. Roberts le rompit enfin.

„ Vous vous trouvez malheureufe, Ma-„ dame, dit-elle, de n'avoir point d'en-„ fans. Dieu veuille que le mien ne foit „ pas un fujet de douleur pour moi! Mais „ je vous conjure, par la bonté de ca-„ ractere que vous me montrez, de m'inf-

„ truire de votre hiſtoire. Peut-être y
„ ſuis-je intéreſſée ; le cœur me le dit,
„ mes preſſentimens ne me trompent gue-
„ re. Mais quoi qu'il m'en puiſſe arriver,
„ dût-il m'en coûter la vie, je ſerai juſte
„ à votre égard. "

Mme. Wilſon étoit ſi touchée de ce diſcours généreux, qu'elle ſe ſeroit peut-être découverte, ſi dans ce moment elle n'eût oui heurter à la porte, & vu immédiatement après ſon mari entrer dans la chambre. Il s'avançoit vers ſa maîtreſſe avec le plus grand empreſſement, quand tout-à-coup la vue de ſon épouſe le rendit immobile, & le jetta dans un étonnement qu'il n'eſt pas poſſible de décrire. Les yeux des deux Dames ſe fixerent en même tems ſur lui ; ce qui augmenta ſi fort ſa confuſion, que Madame Wilſon, par pitié pour ce qu'il ſouffroit, & pour ſoulager ſa compagne lui parla en ces termes. » Je ne
» m'étonne pas, Monſieur, que vous
» ſoyez ſurpris de voir ici une femme qui
» vous eſt parfaitement inconnue ; mais j'ai
» une affaire avec le maître de cette mai-
» ſon, & ſi vous voulez bien m'accorder
» audience dans une autre chambre, ce
» ſera ajouter encore à la politeſſe avec
» laquelle

» laquelle j'ai été reçue par votre épouse.
Wilson qui s'attendoit à un autre compliment, fut si bien ressuscité par la prudence de sa femme, que le mouvement lui revint, & sortant de la chambre, il la conduisit dans une salle basse. Ils n'y furent pas plutôt entrés, que le mari se jetta dans un fauteuil, n'osant lever les yeux, pendant que sa femme lui parla en ces termes.

„ Il n'est pas besoin que je vous dise
„ par quel hasard j'ai découvert votre
„ secret, & combien cette découverte
„ m'a causé de tourmens. Il vous suffira
„ de savoir que je suis destinée à être
„ malheureuse pour le reste de mes jours.
„ Ce que j'ai à vous dire sera bientôt dit:
„ je n'ai qu'une question à vous faire,
„ avant que de prendre un éternel congé
„ de vous dans ce monde. Dites-moi donc,
„ avec la vérité selon laquelle vous devrez
„ parler un jour, si vous avez séduit cette
„ Dame, en vous donnant pour ce que
„ vous n'étiez pas, ou si vous êtes tombé
„ vous-même dans ses pieges? Je vous ré-
» pondrai à l'instant, dit Wilson, mais j'ai
„ auparavant une question à vous faire.
„ Sait-elle qui je suis, & que vous êtes

„ ma femme? Non, sur mon honneur,
„ repliqua-t-elle; elle a une physionomie
„ si aimable, & ces procédés envers moi
„ ont été si gracieux, que je n'ai pas
„ eu le cœur de lui causer un si grand
„ chagrin. Si elle a deviné qui je suis,
„ ce n'est qu'à ma douleur que je n'ai pu
„ lui cacher. Vous avez agi noblement,
„ répondit Wilson, & vous m'avez enfin
„ ouvert les yeux: je vous vois telle que
„ vous êtes, & je vous admire. A pré-
„ sent, si vous avez la patience de m'é-
„ couter, vous saurez tout. "

Wilson instruisit alors son épouse de la premiere rencontre qu'il avoit faite de cette Dame, & de tout ce qui étoit arrivé depuis, & il finit en disant qu'il étoit résolu de la quitter, & en faisant mille promesses de fidélité à son épouse, si elle étoit assez généreuse, malgré tout ce qui s'étoit passé, pour consentir à le recevoir comme époux . . . . „ Il faut qu'elle y con-
„ sente, s'écria alors Mme. Roberts, en
„ entrant brusquement dans la chambre,
„ il faut qu'elle y consente. Vous êtes son
„ époux, & vous avez droit de l'exiger.
„ Pour moi, Madame, continua-t-elle, en
„ se tournant vers Madame Wilson, il ne

„ me verra plus. Je vous ai fait une injuſ-
„ tice par ignorance, mais j'en ferai une
„ pleine expiation. C'eſt votre mari, Ma-
„ dame, & vous devez le recevoir. J'ai
„ oui tout ce qui s'eſt dit, & je viens ici
„ joindre mes ſollicitations aux ſiennes,
„ pour vous faire conſentir à votre bon-
„ heur.

Je ſerois trop long ſi je voulois racon-ter tout ce qui fut dit à cette occaſion. Wilſon n'étoit que ſoumiſſion & reconnoiſſance : ſa femme pleuroit, & héſitoit; & la veuve juroit de ne le voir jamais. Enfin, pour abréger, l'harmonie entre les deux époux fut dès ce moment fixée pour toujours. La veuve fut honnêtement pourvue, & elle céda ſon enfant aux inſtances de Mme. Wilſon, qu'il le prit dans ſa maiſon, où au bout d'une année, après tant de traverſes, elle eut le bonheur de lui donner une ſœur, avec laquelle il doit partager la fortune de ſon pere. Sa mere ſe retira à la campagne, & deux ans après elle épouſa un homme fort riche, à qui elle raconta, dès la premiere propoſition de mariage qu'il lui fit, toutes les circonſtances de ſon hiſtoire. Son fils va la voir une fois tous les ans, & il eſt ac-

tuellement chez elle avec sa sœur. M. Wilson vit très-heureusement avec son épouse, & il m'a envoyé cette réflexion morale, écrite de sa propre main, pour l'ajouter à son histoire.

„ Quoique la prudence, & les procédés „ généreux ne suffisent pas toujours pour „ conserver le cœur d'un époux, cependant une constante persévérance dans „ cette conduite, le regagnera tôt ou tard.



L'INSUFFISANCE DES PRINCIPES DE VERTU, OU LES AVENTURES DE FIDÉLIA,

Racontées par elle-même, & traduites de l'Anglois.

JE ſuis fille d'un bon Gentil-homme; comme il étoit le cadet de ſa famille, il chercha, avec le peu de bien qu'il eut de ſon pere, à obtenir du Gouvernement quelque place qui pût l'aider à faire figure dans le monde. Il ſe maria. Ma mere mourut avant que j'euſſe atteint l'âge de douze ans; mon pere qui m'aimoit paſſionnément, réſolut de ſe charger lui-même de mon éducation, & de cultiver mes talens naturels, que ſon aveugle tendreſſe mettoit fort au deſſus du commun. C'étoit un homme de ſens & qui avoit quelques connoiſſances. Il avoit été pen-

dant sa jeunesse assez libertin dans ses mœurs, & c'est peut-être par cette raison qu'il avoit pris quelque peine pour le deviner aussi dans sa façon de penser. Mais quelles qu'eussent été ces foiblesses du bon ton qu'il avoit cru pouvoir se permettre autrefois, il se trouvoit au tems dont je parle dans un âge assez avancé, & il avoit au moins assez de ce qu'on appelle sagesse dans le monde, pour comprendre qu'il falloit que sa fille eût un frein qui la garantît de ces mêmes foiblesses qu'il avoit cru pouvoir regarder comme des bagatelles tant qu'il ne s'étoit agi que de lui-même.

Il travailla donc avec beaucoup de soin à m'inspirer l'amour de l'ordre, & à me bien convaincre de la beauté intrinseque de la vertu, du bonheur qu'elle procure par elle-même, & de la récompense qu'elle porte toujours avec elle ; mais en même tems il me fit connoître que son dessein étoit de me dégager de la superstition & des préjugés vulgaires, c'est ainsi qu'il appelloit *la Religion révélée.*

Comme il n'employoit pour me porter à la vertu & pour me détourner du vice, que des motifs qui n'ont aucune liaison nécessaire avec l'immortalité, rien

dans ses leçons ne me conduisît à envisager un état à venir comme un objet de crainte ou d'espérance ; & à dire vrai, quand je pressois mon pere sur cet article, il me donnoit toujours à entendre, que quoi qu'on pût penser sur la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un état à venir, soit qu'il fallût la regarder comme une vérité ou comme une chimere, cela ne devoit influer en rien sur ma conduite, ni troubler le moins du monde mon repos & ma tranquillité ici-bas, parce que la vertu qui assure notre bonheur dans cette vie, doit aussi l'assurer dans celle qui est à venir, supposé qu'il y en ait une ; de cette maniere, j'en vins à ne faire aucun compte d'un état à venir; je dois même l'avouer, je ne crus plus qu'il y en eût réellement un, car je vis clairement que je pouvois conclure des discours de mon pere que c'étoit là sa façon de penser, quoiqu'il n'eût pas jugé à propos de s'expliquer nettement là-dessus.

Comme je n'avois pas les passions bien vives, & que j'étois douée d'un caractere doux & flexible, il ne lui fut pas difficile de me faire adopter toutes ses idées & tous ses sentimens; d'autant plus qu'il avoit

grand soin de s'appuyer de l'autorité & de se servir des argumens des meilleurs écrivains qui eussent attaqué le Christianisme.

A l'âge de vingt ans, je fus appellée à faire usage de toute cette philosophie qu'il avoit tâché de m'inculquer ; la mort vint m'enlever ce pere pour qui j'avois la plus vive tendresse, & je me vis tout à la fois privée de ce que j'avois de plus cher au monde, & déchue de cet état d'aisance dans lequel j'avois vécu jusqu'alors. Le bien de mon pere ne consistoit qu'en des pensions ou des rentes viageres, & il avoit toujours vécu de maniere qu'il n'avoit rien épargné ; de sorte qu'il ne me laissa pour tout héritage que beaucoup d'orgueil, le regret de me voir absolument privée de ce qui peut rendre la vie agréable, un goût décidé pour tout ce qui étoit beau & de bon goût, & une sensibilité extrême qui redoubloit encore mon affliction & toutes mes douleurs. Dans ce triste état, un frere de ma mere qui s'étoit enrichi par le commerce, voulut bien me recevoir dans sa maison, & déclara qu'il vouloit prendre le même soin de moi que si j'eusse été son propre enfant.

Quand les premiers transports de ma

douleur furent un peu calmés, je me trouvai dans une ſituation aiſée, & la gaieté naturelle de mon tempérament me mit bientôt à même de goûter encore le bonheur.

Mon oncle qui étoit un homme d'un eſprit borné, & qui n'avoit eu aucune éducation, commença à ſe dégoûter un peu de moi, en voyant que je paſſois la plus grande partie de mon tems à lire : mais il le fut bien davantage, quand jettant les yeux ſur mes livres, il apperçut, par le titre, que quelques-uns d'eux étoient ce qu'il appelloit blaſphématoires, & tendoient à ce qu'il s'imaginoit à faire de moi une parfaite Athée. Je m'efforçai de lui développer mes principes; j'aurois cru au-deſſous de moi & indigne d'une ame vertueuſe de les déſavouer ou de vouloir les déguiſer. Mais comme je ne pus jamais venir à bout de lui faire comprendre qu'il y avoit de la différence entre un Déiſte & un Athée, tous mes raiſonnemens ne ſervirent qu'à le confirmer dans l'idée où il étoit, & il ne put voir en moi qu'une miſérable & qu'une perverſe, qui, pour me ſervir de ſes expreſſions, ne croyoit ni Dieu ni Diable. Comme il étoit réel-

lement un très-honnête homme, & très-zélé pour sa religion, quoique ce fût plutôt par habitude & par préjugé que par raison, les erreurs où il me voyoit lui causerent un très-grand chagrin. Je ne pus m'en appercevoir sans en être extrêmement affectée; je vis qu'il ne me regardoit plus qu'avec une sorte d'horreur mêlée de pitié, & je ne fus pas long-tems à comprendre, que ce n'étoit pas à une affection particuliere pour moi, mais uniquement à la bonté naturelle de son cœur, que j'étois redevable de la protection qu'il vouloit bien m'accorder.

Je me consolai cependant dans mon intégrité; je sentis même au fond de mon cœur que mon orgueil étoit flatté de souffrir cette sorte de persécution, que j'attribuois à l'ignorance & au manque de lumieres de mon pauvre oncle, uniquement pour avoir su m'élever au dessus des erreurs & des préjugés du vulgaire; & la conduite de cet honnête-homme à mon égard contribua peut-être encore plus à me faire mettre le Christianisme dans ce rang, que ne l'auroient pu faire tous les argumens de mon pere; mon oncle n'étoit en aucune façon propre à relever la beauté

de cette doctrine qu'il faisoit profession de croire.

J'avois vécu quelques mois avec le sentiment désagréable de recevoir de continuels bienfaits d'une personne dont j'avois perdu l'estime & l'amitié, lorsqu'un jour mon oncle vint dans ma chambre, & après quelques propos indifférens, il me dit qu'il avoit à me faire des propositions de mariage de la part d'un homme contre lequel il ne pensoit pas que j'eusse rien à objecter; il ne tarda pas long-tems à me le faire connoître, & me nomma tout de suite un négociant que j'avois vu très-souvent chez lui.

Comme cet homme n'étoit ni vieux ni laid, qu'il avoit une fortune considérable & un grand crédit, mon oncle se crut pleinement en droit de me dire, comme il le fit, que je ne pouvois faire contre lui aucune sorte de difficulté. J'en avois cependant une à faire qui me paroissoit insurmontable; je dis tout naturellement à mon oncle, que cet homme qu'il me proposoit comme celui qui devoit partager mon sort, qui seroit mon conseil & mon guide, & à qui je devois vouer non-seulement mon obéissance, mais tout mon

amour; que cet homme n'avoit absolument rien qui pût jamais m'attacher à lui, & gagner mon affection : son esprit étoit borné, ses sentimens peu délicats, & ses manieres sans agrément ni politesse. „ Qu'est-» ce que tout ceci ? interrompit mon oncle, » des sentimens peu délicats, sans politesse ! „ Oui vraiment, son esprit n'égale pas le „ vôtre ! Ah, jeune fille, si vous aviez „ moins de romanesque, de bonne opinion „ de vous-même & d'orgueil, & qu'à la „ place vous eussiez un peu plus de modes-„ tie, de sagesse & de prudence, cela „ vous vaudroit infiniment mieux que tous „ vos beaux livres qui n'ont servi qu'à „ déranger votre petite cervelle, & ce qui „ est infiniment pire, à perdre peut-être „ votre pauvre ame. Je vous avoue que „ ce n'étoit pas sans quelque remords que „ j'acceptois l'offre obligeante de mon hon-„ nête ami, & que je prenois sur moi de „ lui donner pour femme une Payenne „ comme vous, mais j'aimois à espérer „ que le mari fidele pourroit convertir la „ femme infidelle ; & pour en revenir à „ vos frivoles difficultés, elles sont si peu „ sensées, que je m'étonne fort que vous „ m'ayez cru assez sot pour en être la dupe.

„ Non, mon enfant ; quelque habile que „ vous puiſſiez être , vous ne ſauriez en „ impoſer à un homme qui eſt dans le mon- „ de depuis un peu plus long-tems que „ vous , je vois le véritable motif qui „ vous fait agir ; quelque miſérable liber- „ tin, quelque infidele comme vous , vous „ a donné dans la viſiere , & vous vou- „ driez courir avec lui à la perdition ; „ mais je ſaurai m'y prendre de façon à „ n'avoir plus à répondre de vous ni de „ votre ame : c'eſt à vous à voir ſi vous „ voulez me permettre de diſpoſer de votre „ main en faveur d'un honnête-homme qui „ puiſſe vous ramener dans le bon chemin, „ ou ſi vous aimez mieux demeurer votre „ propre maîtreſſe, & diſpoſer de vous „ comme il vous plaira ; car je vous aver- „ tis que dès ce moment, je ne prends plus „ ni ſoin ni peine pour ce qui vous regarde, „ à moins que je ne vous voie dans de „ meilleures diſpoſitions ; faites-y bien des „ réflexions , & donnez-vous la peine d'exa- „ miner ſi mon amitié pour vous , & la ma- „ niere dont j'en ai uſé , me donne ou non „ quelque ſorte de droit ſur vous, & le- „ quel convient le mieux, ou de chercher „ ailleurs un aſyle & de la protection, ou

„ d'accepter avec reconnoiſſance l'heureux
„ lot que la providence vous a fait écheoir
„ ici en partage. " Il me quitta après cette belle harangue, & je me mis tout de bon à examiner, comme il me l'avoit ordonné, lequel étoit préférable des deux états dont il me laiſſoit le choix : Devois-je me ſoumettre à ce qui me paroiſſoit une ſorte de proſtitution autoriſée par les loix, en y joignant encore le poids accablant d'un parjure contre lequel ma conſcience ne ceſſeroit de ſe ſoulever ? ou falloit-il plutôt m'expoſer à toutes les détreſſes d'une pauvreté abandonnée, & d'une jeuneſſe ſans protection ?

Après quelques heures de délibération, je me réſolus à prendre ce dernier parti, & cela plutôt par principe que par goût ; car quoique ma délicateſſe eût prodigieuſement ſouffert en acceptant un mari, pour qui tout au moins j'avois une parfaite indifférence, cependant comme mon cœur étoit entiérement libre, & que mon humeur eſt naturellement douce & pliante, je penſois que j'aurois probablement moins à ſouffrir en ſuivant le conſeil de mon oncle qu'en le rejettant : mais comment me réſoudre à faire une action que je n'aurois

jamais pu me justifier à moi-même, & cela uniquement afin d'éviter des maux purement extérieurs, cela n'eût été philosophique ni conséquent. L'on m'avoit toujours enseigné que la vertu est par elle-même suffisante à notre bonheur, & que tout ce qu'on regarde ordinairement comme des maux, ne peut ni ne doit troubler la félicité d'une ame conduite par la regle éternelle du juste, & vraiment éprise des charmes de la beauté morale. Je me résolus donc à courir tous les risques, plutôt que de cesser un seul instant d'agir par ces louables principes; je sentis mon ame élevée par l'épreuve où elle étoit mise; je triomphai d'avoir une si belle occasion de montrer mon mépris pour les faveurs ou les revers de la fortune, & de faire voir ce que peut la vertu pour soutenir une ame dans les circonstances les plus difficiles, au milieu des plus grandes détresses.

Je fis part de ma résolution à mon Oncle, en l'assurant en même tems que je conserverois à jamais les sentimens de respect & de vive reconnoissance que je lui devois, & que rien au monde ne pouvoit m'engager à lui désobéir & à l'offenser,

que l'incompatibilité de ce qu'il exigeoit de moi, avec ce que me prescrivoit ma raison & ma conscience ; j'ajoutai qu'en supposant que les richesses fussent en effet un aussi grand bien qu'il paroissoit le croire, toujours restoit-il vrai que la vertu étoit un bien plus grand encore, & que je ne pouvois me résoudre à acheter l'un aux dépens de l'autre ; qu'un parjure étoit assurement un crime, & que ce seroit faire un acte de la plus haute injustice, que de prendre un engagement aussi solemnel que celui du mariage, sans être en état de le remplir ; qu'enfin mes affections ne dépendoient pas de ma volonté, & que jamais homme ne recevroit ma main, s'il ne tenoit aussi la premiere place dans mon cœur.

Je fus étonnée que l'impatience de mon Oncle m'eût permis de parler aussi longtems ; mais en le regardant avec attention, je vis que c'étoit la colere qui tenoit sa langue liée & qui l'avoit empêché de m'arrêter. Enfin, l'orage qui s'étoit amassé éclata sur ma tête en un torrent de reproches & d'injures.

Mes raisons furent traitées d'absurdités & de rêveries romanesques, dont moi-
même

même je devois ſentir le ridicule ; on m'accuſa de vouloir en impoſer, & d'avoir formé le plan de courir après quelque miſérable coquin, dont les principes ne valoient pas mieux que les miens. Ce fut en vain que je proteſtai que je n'avois aucun ſemblable deſſein, ni pas même le moindre goût pour le mariage : mon oncle auroit admis la plus groſſiere contradiction, plutôt que de vouloir convenir, qu'une jeune femme pût refuſer ſi décidément un homme, ſans être prévenue en faveur d'un autre. Comme je me croyois outragée par ſes accuſations, & par ſes violences, je crus au deſſous de moi de rien tenter pour calmer ſa fureur ; il appella donc le Ciel à témoin de mon ingratitude, de ma rebellion & de la juſtice de ſon reſſentiment, & finit par me donner un billet de 50 pieces, pour ſubvenir, dit-il, à mes premiers beſoins, en même tems qu'il m'intima l'ordre formel de quitter ſa maiſon, & de ne me préſenter jamais devant lui ; je m'inclinai en ſigne d'obéiſſance, & recueillant toute ma dignité & mon courage, je le remerciai de ſes bienfaits paſſés ; & je ſortis de la chambre en faiſant une profonde révérence.

Dans moins d'une heure je partis avec

mon petit équipage, pour me rendre chez un ancien domestique de mon pere, qui tenoit alors une boutique & quelques chambres garnies. Delà j'allai le jour suivant chez le neveu de mon pere, qui avoit les terres de la maison, & qui s'étoit marié tout nouvellement à une Dame extrêmement riche. C'étoit un jeune Gentilhomme qui ne manquoit pas d'esprit, & dont les principes étoient les mêmes que ceux de mon pere, quoique dans la pratique il ne se piquât pas de suivre bien exactement les loix de la plus sévere morale : cependant, abstraction faite de certains vices, qu'on regarde même assez communément comme une sorte de mérite qui n'est point à mépriser dans un jeune homme riche & de bonne maison, j'avois toujours cru mon cousin un très-honnête homme : & comme nous avions toujours vécu dans une étroite liaison, je ne doutois pas de trouver en lui un bon ami, qui tout au moins m'approuveroit & m'encourageroit, si tant est qu'il ne me donnât pas d'autre consolation & d'autres secours. Je lui fis toute mon histoire, & je lui contai en détail toutes les raisons qui m'avoient engagé à ce refus qui m'attiroit l'indignation de mon oncle. Mais quelle fut

ma ſurpriſe, quand au lieu des applaudiſſemens que j'attendois pour une conduite qui me paroiſſoit tenir de l'héroïſme, & par le courage avec lequel je ſupportois une perſécution ſi peu méritée, je vis mon couſin m'inſulter par un rire moqueur, & par le beau diſcours dont il l'accompagna : » Et
» comment diable, ma chere couſine, in-
» terrompit-il, comment diable une fille
» auſſi ſenſée que vous, a-t-elle pu ſe con-
» duire comme une ſotte ? Quoi ! renoncer
» à tout ce que vous aviez à attendre de
» votre oncle, refuſer un excellent parti,
» & vous réduire vous-même à la mendi-
» cité ! & le tout parce que véritable-
» ment vous n'êtes pas épriſe de l'homme
» qu'on vous propoſe ? En vérité, il ſem-
» ble qu'on pouvoit attendre quelque choſe
» de mieux de vous, même à l'âge de quinze
» ans. Et qui eſt-ce, je vous prie, qui ſe ma-
» rie à ſon gré ? Moi, qui avois un peu
» plus de droit à faire mes fantaiſies avec
» un revenu de quinze cens pieces, que
» vous qui n'avez pas un ſol, je n'ai cepen-
» dant pas cru que cela dût entrer pour rien
» dans le parti que je prenois, & j'ai vu
» qu'il y avoit quelque choſe de mieux à
» chercher dans une femme que de l'eſprit

» ou de la beauté. Penſez-vous que j'euſſe
» donné trois fardings pour la femme que
» j'ai épouſée ? Non ſur ma foi ; mais les
» trente mille pieces avoient une valeur
» réelle, & je puis avec cela me procurer
» un ſerrail bien fourni de beautés, & ſatis-
» faire mon goût pour toutes ſortes de plai-
» ſirs. Et dites-moi, s'il vous plaît, que
» m'importe que ma femme ſoit belle, ſpi-
» rituelle, aimable, ou qu'elle ne ſoit rien
» de tout cela, ſi avec ſon argent je peux
» m'en procurer d'autres qui aient toutes
» ces qualités ? Vous aviez, ma couſine,
» une occaſion de vous rendre auſſi heu-
» reuſe que moi : vous n'auriez pas perdu
» le moins du monde aux yeux des galans
» pour être mariée ; au contraire, vous au-
» riez vu que pour un qui vous faiſoit la cour
» pendant que vous étiez fille, il y en au-
» roit eu vingt qui ſeroient devenus vos ad-
» mirateurs & vos très-humbles eſclaves,
» dès qu'il n'y auroit plus eu de danger à l'ê-
» tre. Ainſi vous auriez pu ſatisfaire toutes
» vos paſſions, faire une figure brillante dans
» le monde, & choiſir pour votre Sigisbée
» quelque aimable berger auſſi romaneſque
» & auſſi fou que vous l'auriez voulu. On
» auroit aiſément ménagé le bon homme de

» mari, &... Ici il ne me fut plus possible de retenir mon indignation, & je sortois de sa chambre avec un air de profond mépris, quand me prenant par la main, » Point, me
» dit-il, ma chere cousine, point, je vous
» prie de ces airs violens; je vous croyois
» une toute autre personne, & vous êtes
» en effet méconnoissable. Laissez à ces pau-
» vres sots, à qui les prêtres & les nourri-
» ces font peur du feu de l'enfer, & qui
» croient qu'ils iront au diable pour suivre
» le penchant de la nature, & se rendre la
» vie douce; laissez-les être aussi furieuse-
» ment vertueux qu'il leur plaira; quant à
» vous, vous avez trop de sens pour avoir
» ainsi peur de ce vain épouvantail; vous
» savez que le terme de votre existence est
» très-court, & qu'il est par conséquent in-
» finiment sage de le rendre aussi agréable
» qu'il est possible «. J'étois trop irritée pour entreprendre de réfuter mon indigne cousin; mais m'arrachant à lui avec une sorte de violence, je lui déclarai que je prendrois mes mesures afin qu'il n'eût pas une seconde occasion d'insulter à ma misere, & de braver ma raison; & là-dessus je sortis de chez lui, avec la ferme résolution de n'y jamais rentrer.

Je revins chez moi fort ſotte & fort mortifiée de tout ce qui venoit de ſe paſſer ; mes eſprits étoient abattus au point que de pluſieurs jours je ne pus prendre ſur moi de ſortir de ma chambre, & de voir qui que ce fût. Enfin je réſolus d'eſſayer ſi c'étoit réellement quelque choſe d'incompatible que l'indigence & l'amitié, & je voulus voir ſi je n'aurois rien de mieux à attendre d'une amie d'enfance, dont la tendreſſe avoit fait juſqu'alors le plus grand plaiſir de ma vie. Sûrement, me diſois-je à moi-même, le cœur de mon Amanda, ce cœur qui ſemble né pour tous les ſentimens tendres & généreux, ne ſera point injuſte envers une amie auſſi vertueuſe qu'infortunée ; ſa tendreſſe viendra au ſecours de mon innocence, & animera mon courage ; ſes louanges & ſes careſſes me dédommageront de tous mes malheurs.

Amanda étoit une fille maîtreſſe d'elle-même, & jouiſſant d'une fortune honnête, qu'elle étoit ſur le point de partager avec un jeune Officier qui n'avoit que très-peu de choſe, ou pour mieux dire, qui n'avoit que ſon emploi : pouvois-je douter qu'elle n'approuvât le refus que j'avois fait de me marier uniquement par intérêt, puiſqu'elle

même avoit fait son choix par de tout autres motifs, & sans trop consulter ce qu'on appelle la raison & la prudence, en fait de mariage.

Mon amie étoit à la campagne depuis quelques mois, de sorte que le bruit de mes malheurs n'étoit point parvenu jusqu'à elle, & qu'elle n'en fut instruite qu'au moment où je les lui racontai moi-même. Elle m'écouta fort attentivement, & me répondit avec assez de politesse, mais avec une froideur qui me perça le cœur. » Vous savez, „ me dit-elle, ma chere Fidélia, que je n'ai „ jamais prétendu entrer en comparaison „ avec vous pour l'esprit, ni pour les lu„ mieres; je connois mon infériorité; & „ quoique j'aie trouvé quelquefois vos „ idées singulieres & vos sentimens fort „ étranges, je n'ai jamais entrepris de dis„ puter avec vous : sûrement vous connois„ sez ce qui est le mieux : mais il me sem„ ble que c'est une conduite bien extraor„ dinaire pour une personne dans votre „ situation, d'offenser un aussi bon oncle. „ Pourquoi vous livrer d'abord à des opi„ nions, qui pourroient effectivement être „ vraies, j'en conviens, mais qui sont di„ rectement contraires aux idées reçues

„ dont on nourrit notre enfance, & par cela
„ même très-propres à choquer les esprits
„ ordinaires? Je n'ai jamais pu vous approu-
„ ver en cela, & puis, est-ce bien sérieuse-
„ ment que vous vous privez de la protec-
„ tion de cet oncle, dont vous avez un si
„ grand besoin, & que vous vous jettez
„ vous-même à l'abandon, plutôt que d'é-
„ pouser un homme dont il a fait choix,
„ & contre lequel vous n'avez aucune
„ difficulté réelle à proposer, ni pas la
„ moindre antipathie pour sa personne! «
Antipathie! m'écriai-je: Eh quoi, ma chere amie, n'y a-t-il pas bien des degrés entre aimer & honorer un homme par-dessus tous les autres, & avoir pour lui de l'aversion & de l'horreur? Le premier est, du moins, à mon avis, le devoir d'une femme, un devoir qu'elle s'impose volontairement, & qu'elle contracte de la maniere la plus solemnelle. Quant aux inconvéniens & aux malheurs attachés à l'état imprévu d'abandon où je me trouve aujourd'hui, comme ils sont la suite d'une action vertueuse, je ne saurois les regarder comme des maux réels, & ils ne troubleront point cette félicité intérieure que la vertu seule peut donner. Je me réjouis de bien bon cœur, reprit

Amanda, que vous ayez trouvé le ſecret de vous rendre heureuſe par la force de votre imagination ; je ſouhaite que votre enthouſiaſme puiſſe ſe ſoutenir, & que votre propre expérience vous convainque de plus en plus de la ſottiſe & de la groſſiéreté du vulgaire, qui regarde la pauvreté & la ſouffrance comme des maux.

J'étois déchirée juſqu'au fond de l'ame, par l'air inſultant qui accompagna ce ſarcaſme, & j'allois faire à celle que j'avois pris juſqu'alors pour mon amie des reproches trop mérités ſur un procédé auſſi peu amical ; mais dans cet inſtant je vis entrer ſon amant avec un autre cavalier, qu'en dépit du chagrin qui opprimoit mon cœur, je ne pus m'empêcher de regarder avec quelque attention, & qui calma pour un tems mon reſſentiment contre la dureté d'Amanda.

Mes yeux furent frappés à la vue d'un auſſi bel homme & ſi rempli de graces ; & la maniere polie dont il ſe préſenta, l'eſprit & le bon goût de tout ce qu'il dit, acheverent de me donner de lui toute la bonne opinion poſſible. C'étoit un jeune Gentilhomme que le futur époux d'Amanda lui préſenta comme ſon ami le plus intime. Cet

ami se montra si aimable, qu'on eût dit qu'il cherchoit à faire voir que ce n'étoit pas mal choisir que de lui donner la préférence. Il réussit si bien, que bientôt Amanda ne fut plus occupée que du plaisir de sa conversation, & du soin d'amuser son amant & son nouvel hôte : elle prit un air riant, & recouvra toute sa bonne humeur. Comme je me levois pour la quitter, elle me pria si instamment de passer la journée chez elle, que je n'aurois pu le lui refuser sans trop faire connoître combien j'étois piquée de sa conduite à mon égard.

Je m'en serois cependant mise peu en peine, & je serois probablement sortie malgré toutes ses instances, n'ayant sçu dissimuler aucun de mes sentimens ; mais il s'éleva dans mon cœur un desir secret de connoître un peu plus à fond cet aimable étranger, dont le premier abord m'avoit si agréablement frappée. C'est ce qui me fit penser qu'il étoit de la prudence de cacher mon ressentiment, & d'accepter l'invitation d'Amanda.

La conversation devint de plus en plus brillante & enjouée ; j'y eus ma part, & plus que ma part aussi aux regards & à l'attention du charmant homme que j'aimois à

admirer. Comme nous nous trouvions de moment en moment plus à notre aiſe, & moins ſur la réſerve, Amanda lâcha dans le cours de la converſation quelques traits relatifs à mon hiſtoire, à ma façon de penſer, & au malheur de ma ſituation. Le Chevalier George Franc-Amour (c'étoit-là le nom de ce Gentilhomme) écoutoit avec la plus grande attention tout ce qu'on diſoit de moi, & ſembloit me regarder avec une extrême curioſité, auſſi-bien qu'avec admiration.

Nous ne nous ſéparâmes qu'aſſez tard, & le Chevalier voulut à toute force m'accompagner chez moi; je le refuſai abſolument, mais ce fut par un ſentiment qui tenoit plus d'une femme que d'un Philoſophe, & que je condamnois moi-même comme venant d'un ſot orgueil; je ne pouvois, ſans une véritable peine, ſouffrir que le poli Chevalier découvrît ſi-tôt ma pauvre demeure. Pour éloigner cette fâcheuſe idée, j'envoyai chercher une chaiſe; mais quelle fut ma confuſion, quand je vis Franc-Amour & ſes gens ſe préparer à me ſuivre à pied en guiſe de gardes; il fut inutile de m'en défendre, le Chevalier marchoit à la tête & devant moi, & ſes laquais étoient portés derriere ma chaiſe. Je rougis juſqu'au blanc des yeux,

quand au bout de cette belle parade il vint m'offrir le bras à la porte d'une petite boutique, où j'entrai, & où il me quitta avec un aussi profond respect que s'il m'eût conduite dans un palais.

Mille pensées différentes m'empêcherent de fermer l'œil de toute cette nuit. La conduite d'Amanda m'avoit blessée jusqu'au vif, & il falloit me résoudre à ne plus la regarder que comme une connoissance ordinaire; j'étois forcée de reconnoître qu'il n'y avoit pas une personne au monde que je pusse appeller du doux nom d'amie.

Mon triste cœur tomboit dans l'abattement & dans le désespoir; je ne savois quel parti prendre pour pourvoir à ma subsistance. Ce que mon orgueil venoit de me faire souffrir, ne m'apprenoit que trop que je n'avois pas encore soumis toutes les passions de l'humanité, & que je sentirois encore bien vivement toutes les mortifications qui accompagnent la pauvreté. Je me résolus cependant à dompter cet orgueil, & je me rappellai l'exemple de ces anciens sages qui avoient su mépriser les richesses & les honneurs, & se mettre au dessus des coups de la fortune. Je fis là-dessus de si beaux raisonnemens, que j'en vins presque

à m'armer de mépris pour le monde, & que je commençois à me croire ſupérieure à ſes faveurs, ou à ſes diſgraces ; tout-à-coup l'idée du Chevalier Franc-Amour vint s'offrir à mon eſprit, & fit évanouir à la fois mon courage & mes raiſonnemens. Je découvris, que quelque peu de cas que je fiſſe des hommes, je ne ſerois jamais indifférente ſur ſa façon de penſer à mon égard, & que je ne pourrois jamais ſoutenir l'idée d'être l'objet de ſon mépris.

Je conſidérai que mon état étoit bien différent de celui d'un vieux Philoſophe, dont les haillons étoient peut-être le vrai moyen de ſatisfaire ſon orgueil, en lui attirant les regards & les reſpects du genre humain. Du moins les vues & les deſirs d'un Philoſophe devoient-ils être bien différens de ceux qui occupoient alors mon cœur. Les regards & la conduite du Chevalier ne me permettoient pas de douter que je n'euſſe fait ſur lui une impreſſion égale à celle qu'il avoit fait ſur moi. Je ne pouvois me réſoudre à perdre le terrein que j'avois gagné, & à embraſſer un état où il fût au deſſous de lui de jetter ſur moi ſes regards. Je rejettois d'un autre côté la penſée de lui en impoſer ſur ma ſituation, au cas qu'il eût eu ſur moi des

vues légitimes. Cependant, de me dégrader pour toujours à ses yeux par la qualité de servante, ou par quelque autre moyen aussi ignoble de pourvoir à ma subsistance, c'étoit l'idée avec laquelle je pouvois le moins me familiariser.

Au milieu de ces réflexions je fus surprise par une visite du Chevalier Franc-Amour, qui vint chez moi dès le matin; il commença par me faire de très-respectueuses excuses sur la liberté qu'il prenoit; il me dit ensuite qu'il avoit appris de mon amie l'état où la dureté & la tyrannie de mon oncle me réduisoient; il ajouta qu'il n'avoit pu apprendre que tant de beauté & de mérite fussent si maltraités de la fortune, sans desirer de tout son cœur d'être l'instrument destiné à réparer cette injustice. Il me supplia de donner de la dignité à sa vie, & d'en augmenter le prix, en la faisant servir au bonheur de la mienne : il alloit continuer ses offres de service les plus empressées, quand je l'interrompis en disant, qu'il n'y avoit rien qui pût davantage augmenter le bonheur de ma vie que des marques de ce respect dû à ma qualité de femme & de demoiselle, & qui auroient dû provenir de la part de quelqu'un que je connoissois aussi peu,

de pareilles offres de ſervice que l'amitié la plus éprouvée pouvoit ſeule autoriſer ; j'ajoutai que je n'étois pas dans une ſituation à recevoir ſes viſites, & que je devois éviter une plus grande liaiſon avec lui, quoique dans des tems plus heureux j'euſſe pu m'en faire plaiſir.

Il eut alors recours à toutes les artifices de ſon ſexe ; il attribua ſa trop grande liberté à la violence de ſa paſſion, il m'aſſura du reſpect le plus inviolable, & ſe jettant à mes genoux il me ſupplia, même avec larmes, de ne pas le punir ſi rigoureuſement que de lui refuſer la permiſſion de me voir & de ſe rendre de plus en plus digne de mon eſtime. Tant d'artifices ne faiſoient que trop d'impreſſion ſur mon foible cœur ; c'étoit beaucoup que d'avoir aſſez de courage pour perſiſter à refuſer ſes viſites, & à l'obliger de ſortir de chez moi, comme il le fit enfin: mais ce ne fut qu'après une telle effuſion de tendreſſe, de ſoupirs, de prieres & de proteſtations, que je fus quelque tems avant de pouvoir aſſez rappeller ma raiſon, pour réfléchir ſur toute ſa conduite & ſur ma propre ſituation, qui comparées l'une avec l'autre, ne me permettoient guere de douter de ſes vues honteuſes & criminelles.

Je me déterminai à ne plus le recevoir ; & je donnai mes ordres en conséquence au cas qu'il se présentât à ma porte ; ma raison applaudissoit, mais mon cœur me reprochoit en secret tant de fermeté, & se révoltoit contre la rigueur du parti que la prudence m'avoit dicté. Je sentis que je m'acquittois de mon devoir, & je crus que ce sentiment me rendroit heureuse : mais hélas ! que je m'étois trompée ! je me trouvai plus malheureuse cent fois que je ne l'avois été, & même que je n'avois imaginé de pouvoir jamais l'être ; je découvris que mon cœur étoit malheureusement rempli d'une passion qu'il me faudroit à jamais combattre, ou que je ne pourrois satisfaire qu'aux dépens de ma vertu. Je considérai dès-lors les richesses comme un bien, puisqu'elles m'auroient mise au-dessus des déshonorantes poursuites que je n'avois que trop à craindre, & qui m'auroient donné de raisonnables espérances de devenir la femme du Chevalier Franc-Amour.

J'étois mécontente & malheureuse, mais j'étois étonnée de l'être, & ce n'étoit pas sans raison, puisque jusques-là je n'avois aucun reproche à me faire, & qu'au contraire ma plus grande peine venoit du sacrifice

crifice que je faisois à la vertu ; je résolus cependant d'essayer encore ce qu'elle peut pour notre bonheur, en continuant de me soumettre à ses loix, & j'attendis patiemment les heureux effets de ma persévérance : mais j'avois à triompher de difficultés plus grandes que toutes celles par où j'avois passé. Le Chevalier étoit un trop grand maître dans l'art de séduire, pour s'en tenir à une premiere attaque ; il ne perdit point courage pour s'être vu repoussé, & chaque jour vit naître une nouvelle tentative pour me voir, ou quelque lettre passionnée & remplie de nouvelles protestations, & de plus vives instances, pour que je voulusse bien le recevoir en grace & lui accorder enfin son pardon. Ce fut en vain que je donnai les ordres les plus exprès afin qu'on ne m'apportât plus de ses lettres ; il imaginoit tant de tours différens, & se servoit de tant de différentes mains pour me les faire parvenir, que j'étois presque toujours conduite à les lire malgré moi ; chaque fois que je sortois de la maison, j'étois sûre de le rencontrer en mon chemin, & sa langue, la plus artificieuse de toutes celles qui ont jamais séduit le cœur d'une pauvre amante ;

mettoit tout en uſage pour aveugler ma raiſon & réveiller mes paſſions.

Je n'avois cependant pas encore perdu ma vertu, mais la tranquillité de mon ame étoit détruite ſans retour. Toutes les fois que je rencontrois le Chevalier, je rappellois mon courage, & je lui répétois conſtamment la priere que je lui avois faite de m'éviter. Sa déſobéiſſance excitoit mon reſſentiment, & en dépit de mon foible cœur j'armois mes yeux de colere, & je lui témoignois toute l'indignation que je croyois que méritoient ſes coupables deſſeins; mais au moment qu'il me quittoit, toute ma réſolution m'abandonnoit; je m'indignois contre mon ſort; je murmurois même contre le ſouverain arbitre de toutes choſes, de ce qu'il m'avoit aſſujetti à des paſſions que je ne pouvois ni dompter ni ſatisfaire; je comparois enſuite ma ſituation avec celle de mon coupable couſin, dont je n'avois pu entendre ſans horreur les pernicieux raiſonnemens de ce libertin, qui donnoit carriere à tous ſes deſirs, dont la maiſon étoit le ſéjour de l'abondance, de la joie & du plaiſir, dont le viſage étoit toujours riant, & dont le cœur ſembloit fermé aux ſoucis & aux chagrins. Cet homme-là

me difois-je fouvent, n'eft-il pas plus heureux que moi ? & s'il l'eft effectivement, à quoi donc fert la vertu ? n'eft-ce pas à elle que j'ai facrifié & ma fortune & mes amis ? ne lui facrifie-je pas même tous les jours le penchant le plus cher à mon cœur ? Quel eft cependant le dédommagemeut que j'en reçois ? quelle perfpective puis-je avoir dans ce monde que la pauvreté, le mépris, la douleur & le défefpoir ? Que je me refufe à tous les defirs de mon cœur, que je heurte & combatte toutes les paffions de mon ame, viendrai-je à bout de les fubjuguer ? Sont-ce donc là les bénédictions que le Ciel accorde à fes favoris ? L'Etre fouverain qui y regne manqueroit-il de pouvoir ou de volonté pour les rendre heureux ? abandonneroit-il fes pauvres créatures pour en faire les jouets du hafard & les triftes victimes de la méchanceté & du crime ? Non affurément. Cependant la condition d'un homme vertueux eft fouvent pire mille fois que celle d'un méchant ; j'en ai moi-même fait l'expérience. Je fuis maintenant malheureufe, & très-malheureufe, & je ne vois aucune apparence que je puiffe jamais ceffer de l'être dans ce monde ; & ce qui eft au delà du tombeau eft une nuit éternelle.

Mais puis-je dire que je n'ai aucune perſpective de bonheur ? le plus aimable de tous les hommes ne m'a-t-il pas offert tous les plaiſirs que la fortune & l'amour peuvent procurer ? ne ſaura-t-il pas me mettre à l'abri des outrages d'un monde orgueilleux qui inſulte à l'indigence ? Sa libéralité ne me fournira-t-elle pas abondamment tous les moyens de plaiſir, & même du plus grand & du plus réel de tous les plaiſirs, du plaiſir de ſoulager les miſeres de ſes ſemblables, d'arrêter le cours de leurs larmes, & de communiquer mon bonheur à tout ce qui m'environne ? Cet état n'eſt-il pas préférable à celui où m'a miſe la vertu ? Le bonheur n'eſt-il pas le but où doit tendre tout être raiſonnable ? Eſt-on donc à blâmer quand on emploie, pour y parvenir, les moyens qui paroiſſent les plus ſûrs & les plus efficaces ? Et pourquoi viens-je d'accuſer la Providence, tandis que c'eſt moi ſeule qui ſuis coupable, pour rejetter les faveurs qu'elle daigne m'offrir ? Sûrement j'ai méconnu le ſentier de la vertu, il ne ſauroit y en avoir d'autre que celui qui conduit au bonheur, & celui où je marche eſt un ſentier tortueux & rempli d'épines, & il eſt terminé par une obſcurité impénétrable.

Mais j'en vois un autre qui eſt ſemé de fleurs, & qui brille des rayons de la proſpérité ; celui-ci eſt infailliblement le ſentier de la vertu & le chemin du bonheur : c'eſt de ce côté-là que je veux tourner mes pas : je ne ſouffrirai plus que de vains & puériles préjugés s'oppoſent encore à ma félicité. Certainement il eſt impoſſible que j'offenſe Dieu en cédant à une tentation, à laquelle il ne m'a pas mis en état de réſiſter. Il m'a donné une exiſtence courte & précaire, & il m'a mis devant moi le bien & le mal. Quel autre bien y a-t-il que le plaiſir ? & qu'eſt-ce qu'on peut regarder comme un mal, ſi ce n'eſt la douleur & la peine ? La nature & la raiſon me conduiſent à rechercher le plaiſir, & à éviter le chagrin ; j'ai cherché le bonheur dans ce qu'on appelle la vertu, & je ne l'y ai point trouvé ; pourquoi ne ferois-je pas l'expérience contraire, ſur-tout puiſque j'ai peine à croire que je puiſſe être plus malheureuſe en cédant au penchant de mon cœur, que je ne le ſuis en y réſiſtant.

C'eſt ainſi que mes triſtes penſées s'égaroient d'erreur en erreur, & que j'en étois preſque enfin venue à ſecouer tout principe de moralité, en ſuivant dans toutes leurs conſéquences ceux dont on m'avoit imbue &

qu'on m'avoit donnés comme autant de regles de conduite, comme les ſources du bonheur, & les guides fideles dans la recherche de la vérité, ſeuls capables de me mettre en ſûreté au milieu des orages de l'adverſité, & de me faire écouter ſans riſque la voix ſéduiſante de la tentation.

Un jour que je m'enfonçois plus que jamais dans ce chaos d'idées que je viens de tracer, au moment fatal, où livrée à ma préſomption, j'étois ſeule dans ma chambre à raſſembler les raiſons favorables à ma paſſion, déchirée par mes doutes, & me plongeant de plus en plus dans l'erreur, tout-à-coup je vis le Chevalier tomber à mes pieds; il avoit corrompu mon hôte, & s'étoit ainſi procuré, malgré mes ordonnances, l'entrée dans mon appartement.

Il n'eſt pas beſoin que je décrive tous ſes artifices, & la foible réſiſtance de cette vertu qui avoit été ſi heureuſement plantée dans mon ame, mais que j'avois criminellement pris à tâche de détruire par mes vains raiſonnemens, & qui étoit alors ébranlée juſques dans ſes fondemens; il ſuffit de dire qu'enfin je me ſoumis à la douloureuſe humiliation que j'ai ſi bien méritée, & qu'avec tout l'orgueil de la raiſon humaine, j'oſai con-

damner comme l'unique effet de la foibleſſe & du préjugé, la voix de la conſcience qui me montroit encore le précipice pour m'en garantir. Mon innocence, mon honneur, tout fut ſacrifié à ma paſſion & à ma raiſon ſéduite. Mon orgueilleuſe philoſophie, & cet eſprit dont la flatterie m'avoit ſi ſouvent exagéré les lumieres & la force, ne purent me garantir du comble de l'infamie, dont à l'aide d'une piété humble & docile, les plus foibles même de mon ſexe auroient ſu ſe préſerver. J'éprouvai alors une nouvelle ſorte d'infortune ; mon mépriſable ſéducteur eſſaya inutilement de me réconcilier avec le genre de vie honteux auquel il m'avoit réduite ; il eut beau me combler de préſens, & prodiguer ſa fortune pour me procurer des plaiſirs que j'étois incapable de goûter, & une magnificence qui ſembloit inſulter à ma diſgrace. Ce fut en vain auſſi que je voulus me rappeller les argumens qui m'avoient convaincue que je pouvois, ſans crime, accepter les plaiſirs qui m'étoient offerts, & ſuivre les goûts & les inclinations de mon cœur ; les lumieres de ma raiſon étoient bien obſcurcies, mais le ſentiment du crime n'étoit pas étouffé. Mon orgueil & ma délicateſſe, s'il eſt rien à quoi on

puiſſe donner ce nom dans une ame auſſi coupable que la mienne, me faiſoient ſouffrir la mortification & le dégoût le plus inſupportable, toutes les fois que je réfléchiſſois ſur l'infamie de mon état. Tous les yeux ſembloient m'inſulter, ceux-là même de mon inſolent ſéducteur. O comble de la miſere! Avoir le ſentiment cruel de mériter le mépris de celui que j'aimois, & pour l'amour duquel je m'étois rendue mépriſable à moi-même!

Tel fut l'état de mon ame durant une année entiere que je paſſai dans la maiſon du Chevalier: ſa paſſion pour moi ſe ſoutint dans toute ſa force pendant les huit premiers mois; & comme je n'avois aucun autre objet, ni parent ni ami, qui pût attirer mon attention ou partager ma tendreſſe, ce fut à lui qu'aboutirent tous les mouvemens d'un cœur naturellement ſenſible & fait pour l'amitié. Mes yeux vigilans n'apperçurent que trop les premiers indices du refroidiſſement de mon infidele; bientôt j'eus à ſouffrir tous les tourmens de la jalouſie, & un cruel éclairciſſement ne tarda pas à me faire voir combien elle étoit fondée: j'appris enfin que mon perfide amant étoit ſur le point de conclure ſon mariage avec une Dame ex-

trêmement riche. Sur le champ je pris la résolution de le quitter, mais je ne pus prendre sur moi de le faire, sans soulager mon cœur en lui faisant les plaintes & les reproches qu'il méritoit. Ces reproches le mirent en fureur, & m'attirerent de sa part un traitement si insolent, que quoique les foiblesses que j'avois eu pour lui ne l'eussent que trop mérité, je n'étois pourtant pas encore instruite à le supporter; je lui rendis avec un air de mépris qui ne me convenoit plus, ce que j'avois reçu de lui, mes habits, mes bijoux, tous les gages de mon péché, & le méprisable attirail de ma honte, & je sortis de chez lui le cœur plein du plus vif ressentiment, & déchiré par le plus cruel désespoir. Je retournai à mon ancien logement, mais incapable de soutenir la vue d'un lieu qui me rappelloit chaque circonstance de ma perte, ne pouvant regarder en face, sans rougir, aucun de ceux qui m'avoient connue pendant que je conservois encore mon innocence; malheureuse au dedans de moi-même, & espérant quelque soulagement d'un changement de scene, je montai dans une chaise de poste à deux heures du matin, avec ordre au postillon de me mener aussi loin de la ville qu'il lui seroit

poſſible avant la nuit; du reſte, je le laiſſai le maître de choiſir la route qu'il jugeroit à propos.

Ma raiſon & mes ſens furent engourdis & dans un état qui approchoit de la ſtupidité durant tout le cours de mon voyage; je ne fis aucune réflexion ſur ce que j'allois faire ou devenir, je ne formai point le moindre projet ſur ma vie future. Aux approches de la nuit mon conducteur auroit voulu s'arrêter dans une aſſez grande ville, mais je lui ordonnai d'aller plus loin & juſqu'au prochain village. J'y mis pied à terre à une miſérable auberge, & je congédiai ma chaiſe & mon poſtillon, ſans avoir encore penſé à ce que j'avois à faire, ni pourquoi je choiſiſſois cet endroit plutôt que tout autre pour en faire ma demeure. A parler franchement, il me ſeroit du tout impoſſible de rendre la moindre raiſon de ce qui ſe paſſoit dans mon ame durant cette période de ma vie, tant tout y étoit en déſordre & en confuſion. Il faut qu'une ſorte de frénéſie ait rempli ces heures dont il n'eſt reſté dans ma mémoire que des traces ſi imparfaites. La ſeule choſe que je me rappelle bien diſtinctement, c'eſt qu'après avoir paſſé la nuit ſans avoir encore quitté les habits avec leſquels j'étois

partie de Londres, je ſortis de l'auberge auſſi-tôt que le jour parut, & j'allai errer à l'aventure aux environs du village. Mes pas incertains me conduiſirent à une allée de ſaules qui bordoit le cours d'une riviere; c'eſt-là qu'après m'être promenée quelques inſtans, la beauté du lieu, la ſolitude & la fraîcheur de l'air me firent enfin ſortir de ma léthargie, ranimerent mes ſens & réveillerent ma raiſon. Cette cruelle raiſon, ma mémoire, mon angoiſſe & mon déſeſpoir, tout revint à la fois : chaque circonſtance de ma vie paſſée s'offrit alors à mon eſprit ; mais ſur-tout l'idée de mon infidele amant, & mon criminel amour vinrent tourmenter mon imagination bleſſée, & faire ſaigner mon cœur déchiré, ce malheureux cœur qui, malgré ſa faute & tout ce qu'il avoit ſouffert, conſervoit encore l'amour le plus vif & le plus tendre pour celui qui l'avoit perdu. Cet amour inſenſé, qui étoit l'effet d'un naturel bon & ſenſible, aigriſſoit mes reſſentimens, & mettoit le comble à ma miſere. En vain voulus-je détourner mes triſtes penſées de deſſus des objets auſſi lugubres, eſpérant de trouver quelque rayon de conſolation dans l'avenir : cet avenir étoit encore plus effrayant ; j'avois devant mes

yeux la pauvreté, ſuivie de l'infamie & du beſoin ; je me voyois ſous la main cruelle de l'oppreſſion , & en bute aux inſultes de l'inſolence & du mépris. Moi, qui pendant un tems avois été l'objet chéri & qui faiſoit l'orgueil de parens trop indulgens ; moi qui pendant un tems avoit été aimée, reſpectée & admirée de tout ce qui m'environnoit, je me voyois devenue le rebut de la nature humaine, l'objet du mépris & de l'averſion de tous ceux qui avoient eu pour moi de l'attachement, & que j'avois le plus aimés ! Odieuſe à moi-même, ne tenant plus à perſonne, expoſée à tous les coups, à tous les aſſauts de quiconque voudroit m'inſulter, j'eſſayai de chercher la cauſe d'un ſi funeſte changement, & de découvrir à quel point je pouvois moi-même y avoir contribué. Quelque portée que je fuſſe à condamner ma conduite avec le Chevalier, quand je vins cependant à me rappeller les raiſons qui m'y avoient engagée, il me parut qu'elles étoient ſuffiſantes pour la juſtifier. Mais comme mes principes n'avoient pu me garantir du vice, ils étoient incapables auſſi de me ſoutenir dans l'adverſité ; & les ſophiſmes qui avoient ſéduit ma raiſon, ne vinrent point à bout d'étouffer la voix de ma

conſcience ; elle me reprochoit en ſecret que j'étois coupable ; & quand on pourroit m'excuſer en diſant que ce n'étoit que par ignorance, toujours eſt-il vrai que dans l'affreuſe détreſſe où je me trouvois, je n'avois pour me ſoutenir, ni le ſentiment d'une conduite ſans reproche, ni la joie que donne la vertu, ni aucun eſpoir de récompenſe ; ſoit que je regardaſſe en avant ou en arriere, tout étoit confuſion & angoiſſe, fureur & déſeſpoir. J'accuſois l'Etre ſuprême d'injuſtice & de cruauté, de ne m'avoir pas donné des motifs ſuffiſans pour réſiſter aux deſirs de mon cœur, & de me punir cependant d'y avoir cédé en faiſant fondre ſur moi toutes les ſuites funeſtes du crime. S'il y a un Dieu, m'écriai-je, c'eſt ſans doute un tyran cruel, ou du moins il ne prend aucun ſoin de ſes créatures. Dois-je ſupporter plus long-tems une exiſtence qui m'eſt à charge ? Je ſouffre ſans l'avoir mérité, & par le ſeul caprice du haſard, peut-être par la volonté d'un être qui ſe fait un jeu de ma miſere. Ah ! je n'ai déja que trop ſouffert ; mais c'en eſt fait, je vole à cet état d'anéantiſſement au delà duquel je ne vois plus rien & où ſe terminent auſſi tous mes vœux. O toi, pourſuivis-je, en élevant ma voix, & tenant mes

regards fixes vers le Ciel, ô toi! de qui je tiens cette malheureuſe exiſtence, reprends le don cruel que tu m'en as fait, & laiſſe repoſer mes cendres en paix! que jamais un nouveau ſouffle de vie ne vienne les ranimer pour la douleur, & les perfectionner pour la miſere. En prononçant ces dernieres paroles, je courus vers le bord de la riviere, & j'allois m'y précipiter, quand j'entendis, fort près de moi, pouſſer un cri, qui me fit tourner la tête pour voir d'où il pouvoit venir. Je vis venir à moi un Eccléſiaſtique déja avancé en âge, qui en m'abordant avec un air mêlé de terreur, de pitié & de bienveillance, me demanda ce que je prétendois faire? Au premier abord je ne lui montrai que de la mauvaiſe humeur, & je refuſai de lui répondre; mais peu-à-peu la compaſſion qu'il me montra, & la bonté avec laquelle il me traita, adoucirent le chagrin de mon cœur, & donnerent eſſor à mes larmes.

O Madame, me dit-il alors, ce ſont ici des ſignes favorables, & bien différens de ceux qui d'abord ont attiré mon attention, & m'ont engagé à vous ſuivre ſans me montrer, craignant que vous ne roulaſſiez quelque projet funeſte dans votre eſprit; mais,

pourſuivit-il, quelles peuvent avoir été les penſées qui d'un viſage tel que le vôtre ont pu faire le ſiege de l'horreur ? Je faiſois ma promenade du matin, au moment où vous avez frappé mes regards, & je vous ai obſervée pendant long-tems ; je vous voyois quelquefois vous arrêter & vous tordre les mains, quelquefois hâter vos pas, & un inſtant après vous promener lentement & les yeux fixes en terre, juſqu'à ce qu'enfin vous m'avez paru lever les yeux au Ciel, mais non avec un air ſuppliant & de piété, c'étoit un air de reproche & de défiance : par pitié, dites-moi, je vous en conjure, pourquoi vous vous en preniez ainſi à vous, à votre propre vie & au Ciel même ? Rappellez votre raiſon, & ne vous laiſſez plus aller au déſeſpoir ; que le bonheur que vous avez de voir prévenue à temps l'exécution du fatal deſſein que vous aviez conçu, ſoit pour vous le gage d'un avenir plus heureux, & un avertiſſement ſalutaire que la miſéricorde de Dieu n'eſt pas encore retirée de deſſus vous, mais qu'elle deſcend du haut de ſon trône pour ſauver votre ame de la mort.

Les torrens de larmes qui couloient de mes yeux pendant que cet homme reſpec-

table me parloit, me ſoulagerent au point que je me trouvai moi-même en état de parler, & que je deſirai ardemment de lui témoigner ma reconnoiſſance pour la part que ſa bonté lui faiſoit prendre à mes maux. Il y avoit ſi long-tems que je n'avois goûté les douceurs qu'il y a à confier à quelqu'un ſes chagrins & ſes peines, que je trouvai un plaiſir ſurprenant, & que je me ſentis merveilleuſement ſoulagée, de pouvoir décharger mon cœur, & faire part à mon honnête libérateur de toutes les circonſtances de ma funeſte hiſtoire, & des différentes penſées de mon eſprit égaré. Il frémit à l'ouïe des reproches que j'oſois faire à la Providence, & m'interrompant auſſi-tôt, il me dit qu'il me conduiroit vers une perſonne qui, loin de m'apprendre à murmurer, ſauroit me prêcher la patience & m'en donner en même tems l'exemple.

En s'entretenant ainſi avec moi il avoit inſenſiblement tourné mes pas vers le lieu de ſa demeure, & quand nous y fûmes arrivés, il m'introduiſit auprès de ſa femme; c'étoit une perſonne d'un âge moyen, très-pâle, & d'une grande maigreur, mais qui d'ailleurs avoit un air ſerein & content, & qui me fit l'accueil le plus tendre & le plus humain.

humain. Elle s'apperçut que j'étois angoisſée, & ſa compaſſion n'attendit pas mes plaintes; ſes larmes étoient prêtes à accompagner les miennes; ſes regards & ſa voix exprimerent combien elle étoit touchée de mon état, & je vis dans ſes ſoins empreſſés cette vraie politeſſe, cette cordiale hoſpitalité qui ne fut jamais l'effet de l'art, mais qui eſt le fruit d'une bienveillance réelle & ſincere. Pendant qu'elle s'occupoit à me préparer quelque rafraîchiſſement, ſon mari lui fit, en peu de mots, un précis de mon hiſtoire, & de l état où il m'avoit trouvée. Cette pauvre femme, lui dit-il, faute de principes, & par une ſuite de ſa mauvaiſe éducation, voit tout au travers d'un ſombre milieu; elle accuſe la Providence, & en eſt venue juſqu'à haïr ſa propre exiſtence, pour des maux qui ſont pourtant le partage commun de l'humanité dans ce court état d'épreuve. C'eſt à vous, ma chere, qui avez autant & plus ſouffert que qui que ce ſoit que je connoiſſe, c'eſt à vous à la guérir de ſa coupable impatience; vous êtes auſſi-bien qualifiée pour cela qu'il ſoit poſſible, & vous pouvez lui apprendre, par votre propre exemple, que ce monde n'eſt pas le lieu où la vertu doit recevoir ſa récompenſe.

Elle penſe qu'il n'y a perſonne qui ſoit auſſi malheureuſe qu'elle ; mais quand elle vous aura écoutée, elle reconnoîtra, je m'aſſure, que ſi vous êtes plus heureuſe qu'elle, c'eſt uniquement parce que vous avez de meilleurs principes que les ſiens.

Aſſurément, ma chere Dame, me dit alors l'épouſe du charitable Eccléſiaſtique, c'eſt en effet là le ſeul avantage que je puis avoir ſur vous ; mais il faut l'avouer, cet avantage eſt véritablement ſans égal. Il n'y a pourſuivit-elle, aujourd'hui que de dix jours, que j'accompagnai le convoi du dernier de mes fils, le ſeul qui me fût reſté de huit enfans que j'avois eu, qui tous avoient également été les objets de ma plus vive tendreſſe : mon cœur n'eſt pas moins ſenſible que le vôtre, ni les attachemens moins forts ; j'ai pourtant eu ſous mes yeux pendant une année entiere, avant la mort de mon cher fils, les funeſtes progrès du mal qui l'a emporté ; il a fallu ſoutenir le déchirant ſpectacle de le voir en proie aux plus affreuſes douleurs.

La pauvreté, ce mal redoutable dont vous ne pouvez ſoutenir l'idée, n'a pas même manqué à mon épreuve : quoique la profeſſion de mon mari lui donne un rang

honorable, ſes revenus ſont ſi bornés, que moi & mes enfans nous avons ſouvent manqué du néceſſaire; & quoique j'aie toujours été d'une ſanté foible, j'ai aidé à ſoutenir ma famille par le travail de mes mains. Aujourd'hui je ſouffre de continuels tourmens d'un cancer qui dans peu ſera la cauſe de ma mort; mes ſouffrances pourroient peut-être recevoir quelque adouciſſement, ſi j'uſois des remedes convenables, quoiqu'ils ne puſſent pas pourtant garantir ma vie, mais je n'ai pas les moyens de me procurer ce ſoulagement. O arrêtez, interrompis-je, mon ame eſt accablée de ce détail de maux auſſi inſupportables; comment eſt-il en vous de les ſoutenir? Pourquoi ne vous vois-je point, dans un déſeſpoir égal au mien, renoncer à votre exiſtence, & vous mettre hors des atteintes de la douleur? Mais ſur-tout, dites-moi, comment il eſt poſſible que vous conſerviez, au milieu de tant de ſortes de maux, cet air de gaieté & de ſérénité qui brille dans toute votre perſonne, & qui anime tous vos regards & vos mouvemens? Cette ſérénité & cette gaieté, me répondit cette excellente femme, ſi je la porte ſur mon viſage, je la ſens auſſi dans mon cœur; mon ame eſt non-ſeulement

tranquille & contente, mais j'éprouve encore souvent les plus vifs transports de joie & d'alégresse, que les plus hautes espérances puissent jamais donner. Et d'où, repris-je, d'où tenez-vous cet étonnant secret de tirer ainsi la joie du sein de la misere, & les ris du milieu des pleurs, de l'affliction, de la souffrance, de la pauvreté & de la mort ? Elle fut un moment avant que de me répondre, & s'avançant vers son cabinet, elle y prit une Bible, qu'elle me mit entre les mains : Voilà, dit-elle, le livre qui m'a enseigné cet heureux secret; c'est là que j'ai appris qu'une gloire éternelle est réservée à ceux qui sont assez sages pour vouloir l'accepter sous les conditions auxquelles la Sagesse infinie a jugé à propos de la leur accorder. C'est là encore que je reçois les consolantes promesses de l'assistance & du secours du Prince de la vie : c'est là où je trouve de quoi m'assurer que ces afflictions passageres auxquelles je me vois exposée, n'ont d'autre but que de me préparer à un bonheur éternel & ineffable. Je touche à ce bonheur; le peu qui me reste encore à vivre, ne me paroît qu'un point au delà duquel s'ouvre la glorieuse carriere de l'immortalité. Etant soutenue de la sorte,

comment perdrois-je courage ? Eſt-ce avec un tel appui que je peux me laiſſer abattre ? & avec une telle perſpective, avec des eſpérances ſi magnifiques & ſi certaines, mon ſort pourroit-il n'être pas heureux ?

Pendant que cette digne femme me parloit ainſi, ſes yeux ſembloient étinceler, & la joie éclatoit ſur tout ſon viſage; j'étois frappée de ſon air & de ſon ton, auſſi-bien que de ſes paroles, chaque ſyllabe qu'elle prononçoit s'enfonçoit ſi avant dans mon ame, que je ne pourrois jamais en rien oublier. L'impreſſion que tout cela faiſoit ſur moi me devint ſalutaire; je réſolus d'examiner une religion qui étoit capable de produire d'auſſi heureux effets, qu'il ne m'étoit pas poſſible d'attribuer à l'erreur ni au haſard, & comme le charitable couple qui m'avoit accueilli, me preſſoit avec une politeſſe ſi naturelle de choiſir leur petite habitation pour aſyle, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé quelque choſe de mieux, je me rendis à leurs inſtances, & m'établis avec joie chez ces honnêtes gens. C'eſt là qu'avec l'aide du bon Eccléſiaſtique, qui eſt un homme ſimple, compatiſſant, & véritablement religieux, j'ai étudié les Saintes Ecritures, & les preuves que nous avons de

leur divinité; mais j'avoue qu'après avoir lu cet admirable livre avec attention & dans la ſincérité de mon cœur, j'ai trouvé que toutes les preuves extérieures qui en établiſſent la vérité étoient, pour ainſi dire, de trop; l'excellence des préceptes renfermés dans les Saintes Ecritures, la liaiſon & la ſolidité des vérités qu'elles enſeignent, & les grands & puiſſans motifs qu'elles nous préſentent pour nous ſoutenir dans la pratique de la vertu; tout cela, joint avec l'exemple frappant que j'avois devant les yeux de leur ſalutaire efficace, ne me permettoient pas de douter de leur autorité & de leur origine céleſte.

Depuis que j'habite dans cette ſainte demeure, j'y ai eu l'édifiant ſpectacle de la mort plus qu'héroïque, de la mort douce, tranquille, joyeuſe & triomphante de cette chere & excellente femme, dont la vie m'avoit été déja ſi utile; avec toute la douceur & la tendreſſe de cœur d'une femme, elle ſut montrer auſſi une intrépidité plus mâle & plus ſoutenue que tout ce qu'on en vit jamais chez les Philoſophes les plus fermes, & les héros les plus audacieux. Aucun tourment n'ébranla la conſtance de ſon ame; & la longueur de ſes maux ne put jamais laſſer

ſa patience ; la mort fut toujours pour elle un objet d'eſpérance & non d'horreur. Quand je l'entendis rendre ſon dernier ſoupir avec action de grace, & que je vis l'air de joie & d'extaſe reſter encore ſur ſon viſage, pendant que ſa vie s'étoit envolée, je ne pus m'empêcher de m'écrier, en empruntant les belles paroles d'un ſaint Apôtre que j'avois depuis peu appriſes dans nos ſaints livres : O mort, où eſt ton aiguillon ! O ſépulcre, où eſt ta victoire !

Je ſuis à préſent ſur le point de quitter mon excellent bienfaicteur, & d'aller gagner mon pain au ſervice d'une famille du voiſinage, à laquelle il m'a recommandée. L'état de ſervante, pour lequel j'avois pendant un tems une répugnance invincible, aujourd'hui ne me paroît du tout plus fâcheux ; le Chriſtianiſme a fait ce que la philoſophie avoit en vain tenté, il a ſubjugué cet orgueil qui cauſoit ma répugnance, & me rendoit ſi ſenſible ; comme pénitente je me ſoumettrois volontiers à une mortification ; mais comme Chrétienne je me trouve ſupérieure à toutes les mortifications, excepté à celle qui naît du ſentiment de mes fautes paſſées ; celle-ci m'humilie juſques dans la pouſſiere, mais la pleine aſſurance

que me donne le Sauveur du monde du pardon & de la grace de Dieu en faveur des pécheurs vraiment repentans, releve mon ame abattue, & la remplit d'une paix & d'une joie que le monde ne peut ni donner ni ôter. Ainſi ſans aucun changement en bien dans les circonſtances extérieures de ma vie, je me trouve pourtant de pauvre que j'étois, de furieuſe & déſeſpérée, devenue aujourd'hui contente, heureuſe, reconnoiſſante, ſatisfaite de mon ſort, & en rendant graces à l'Etre ſuprême; mais cependant ravie de joie dans l'eſpérance de le quitter pour une gloire & un bonheur éternel.



SALAH,

OU

LES DANGERS

DE

L'HABITUDE,

CONTE ORIENTAL.

L'INDOLENCE eſt la fille de la foibleſſe, la ſœur du vice, & la mere des malheurs. Dès que ce penchant de la nature eſt affermi par l'habitude, il n'y a plus d'ambition de ſe rendre utile, ni d'eſpérance de faire aucun progrès dans quelque carriere. La ſageſſe eſt le fruit de la réflexion ; on ne l'acquiert point ſans effort ; & quiconque ne voit jamais les rayons du Soleil levant, mourra ſans avoir entendu parler de lui.

Fils de la perſévérance, lis & ſois ſage : c'eſt Salah qui te parle ; c'eſt l'Hermite du Lebanon, qui dans la cinquante-ſeptieme

année de ſa retraite, laiſſa cette inſtruction au genre humain.

J'étois autrefois ce que vous êtes à préſent, un voyageur ſur la terre, un contemplateur des aſtres. Je trafiquai & j'amaſſai de grands biens ; & j'aimai & je jouis de toutes les faveurs de l'amour ; je portai la robe d'honneur, & j'entendis la muſique de la flatterie. L'ambition entra dans mon cœur, & je parvins à des charges honorables ; mais tout cela me raſſaſſioit, & ne me contentoit pas, je me ſentis malheureux, & me retirai. Je cherchai long-tems ce que je trouvai enfin dans ce déſert ; un ſéjour où les beſoins coûtaſſent peu de deſirs & de ſoins, un état où je ne fuſſe pas obligé de payer les folies des hommes, & d'acheter leurs ſecours. C'eſt ici que je trouvai des fruits, des herbes & de l'eau, & où je réſolus d'attendre le moment de la mort, dont je ne crains pas beaucoup les approches.

Je paſſai quarante-huit ans loin des mortels, & ſans goût pour leur commerce. Un jour que je regardois un rocher ſuſpendu ſur ma cellule, l'envie me prit d'y monter : je voulus ſupprimer ce deſir, non qu'il fût criminel, mais parce qu'il étoit nouveau, & qu'un eſprit inſtruit par l'expé-

périence se méfie de tout changement qui n'apporte pas évidemment un meilleur sort. Je craignois que mon cœur ne me trompât, que ma curiosité ne vînt de l'inquiétude, & que l'ardeur de contempler les ouvrages de la nature ne renfermât un retour secret vers le monde. Je ramenai donc aussi-tôt mes pensées à ma cellule; mais la distraction augmentant, j'eus quelque espece de remords, je doutai si ce n'étoit pas la paresse qui m'empêchoit de monter au sommet du Lebanon.

Je me levai donc avant l'aurore, & je commençai à grimper cette rude montagne. Chargé d'années & de provisions, j'avançois lentement. Dès que le jour me permit de distinguer les objets, je vis que la pente de la montagne devenoit toujours plus escarpée; le sable glissoit dessous mes pieds; enfin j'arrivai à une petite plaine, entourée de rochers, ouverte du côté de l'Orient. C'est-là que je m'assis pour recouvrer mes forces. Après quelque repos, je voulus continuer; mais la crainte de la fatigue, les branchages qui formoient sur ma tête une ombre verdoyante, & les vents printaniers, qui portoient dans ces beaux lieux la fraîcheur des eaux avec le parfum des fleurs, tout m'arrêtoit.

Dans cet état d'irrésolution, où je combattois entre le projet de poursuivre ma route, & l'envie de la fixer à ce terme charmant, une pesanteur insensible engourdit tous mes sens; j'inclinai la tête sur le gazon, & je tombai dans les bras du sommeil. Il me sembloit entendre le bruit du vol des aigles, & je crus voir un être plus qu'humain. Où allez-vous, Salah ? me dit-il, d'un air & d'un ton qui m'inspira la confiance. Je grimpois, lui répondis-je, au sommet de la montagne, pour y jouir à loisir de la plus belle perspective de la nature. N'allez pas plus loin, continua-t-il, & je vous expliquerai ce que vous verrez & n'entendrez pas. Je suis un de ces êtres bienfaisans qui veillent sur les enfans de la poussiere, afin de les garantir des malheurs qu'ils n'ont pas mérités. Regardez, observez & apprenez.

Je regarde, & je découvre une montagne plus élevée que le Lebanon, & dont le sommet se perdoit dans les nues, & la racine dans un abyme de ténebres. Etonné de la voir sans fondement, comme suspendue dans un vuide immense, mes yeux s'égarerent. Ne soyez point effrayé, me dit-il, levez encore les yeux, & instruisez-vous.

Je contemple, & j'observai que le bas de

la montagne étoit d'une pente aiſée & couverte de fleurs, le milieu plus eſcarpé paroiſſoit hériſſé de rochers, & coupé de précipices, mais parſemé d'arbres fruitiers, de boſquets & de palais jettés comme au haſard ; le ſommet étoit ſtérile, & d'un aſpect peu attrayant ; cependant, à travers les fentes des rochers il ſortoit des buiſſons toujours verds, où les voyageurs pouvoient accrocher leurs mains, quelquefois appuyer leurs pieds, & quelquefois s'aſſeoir.

Comme j'obſervois toujours plus attentivement, j'apperçus une multitude innombrable de jeunes enfans qui s'amuſoient à cueillir des fleurs, ſous la garde d'une vierge modeſte, vêtue d'une robe blanche. Elle les laiſſoit errer librement & ſans contrainte, parce que le terrein étoit uni ; de ſorte qu'ils ne pouvoient ni tomber, ni s'égarer. Lorſqu'ils cueilloient une épine au lieu d'une fleur, comme il arrivoit ſouvent, la Nymphe rioit de la mépriſe. Heureuſe la troupe, diſois-je en moi-même, qui vit en ſûreté ſous des loix ſi douces & ſi charmantes ! Mais cette vierge ne les garda pas long-tems : elle les conduiſit dans un quartier plus élevé, où une autre Nymphe, d'un regard plus ſé-

vere, & d'un ton impérieux, vint les recevoir. Ils auroient bien voulu ne pas quitter leur mere ; quelques-uns désertoient la nouvelle maîtresse , qui les faisoit marcher par des sentiers étroits & raboteux ; mais loin de rentrer dans leur premier chemin , ils s'égaroient sur la montagne, à travers la fange & les précipices.

Craignez l'habitude , répétoit sans cesse à sa troupe timide la Nymphe redoutée : c'est elle qui rend les passions dangereuses ; les passions font les crimes, & l'habitude forme les vices ; la passion se fait détester par ses propres excès, mais l'habitude étouffe les remords, & ferme le retour à la sagesse. Ses chaînes s'étendent , se perpétuent, & l'homme vit & meurt dans l'esclavage. Craignez l'habitude.

Bientôt la Nymphe arriva vers le milieu de la montagne, où les rochers pierreux offroient de toutes parts des écueils & des précipices. Elle remit sa troupe à deux autres Nymphes d'une taille majestueuse, & d'un aspect vénérable. Elles paroissoient l'une & l'autre descendre du Ciel : l'une commandoit aux nations, mais recevoit les ordres de l'autre , & se taisoit pour l'écouter.

La Nymphe qui ſe retira, ne reçut de ſes diſciples, ni regrets, ni marques de reconnoiſſance : ils ſembloient même lui reprocher déja leur ignorance, & beaucoup d'erreurs qu'ils entrevoyoient dans une région plus éclairée.

La Nymphe ſubordonnée leur dit : Je n'ai que des avis à vous donner ; je ne ſuis que votre guide, & je vais vous mener à votre maîtreſſe. Nous n'en voulons point d'autre que vous, s'écria la multitude. Prenez garde, je ne ſuis pas faite pour le grand nombre : combien y en a-t-il que je n'ai pu garantir de la tyrannie des paſſions ? L'habitude qui les avoit ſaiſis dans la région tumultueuſe des appétits, les a précipités dans la caverne du déſeſpoir. Ce n'eſt pas à moi de contraindre, je ne ſçais qu'avertir, & vous avez beſoin de frein. On marche ici dans la route des dangers, & vous n'êtes pas aſſez forts pour les franchir tous à ma ſuite. Voyez-vous ce brouillard qui termine ma vue ? Au delà ſont les temples de la félicité, où les voyageurs ſe délaſſent pendant l'éternité des fatigues de leur pélerinage. Je ne connois pas cette région, & je vais vous conduire à celle qui vous montrera le chemin. Je vis cette foule ſe parta-

ger en deux bandes, & la plus nombreuſe aller ſe ranger ſous les étendarts de la premiere Nymphe.

Avez-vous bien conſidéré, Salah, me dit alors l'Etre divin ? Cette montagne que vous voyez, c'eſt la montagne de l'exiſtence, qui repréſente la vie humaine. Avant que les mortels parviennent à la connoiſſance du bien & du mal, ils errent dans des ſentiers fleuris, ſous la conduite de l'innocence. Mais à meſure que l'âge développe en eux les germes du vice & de la vertu, l'éducation doit veiller ſur leurs pas. Dès qu'ils ont atteint les jours de la vigueur, du travail & du péril, la raiſon & la religion marchent à leur tête pour leur faire traverſer les routes ſcabreuſes de l'exiſtence. Voyez-vous comment ils ſont continuellement harcelés dans cette moyenne région de la vie ? Ce ſont les appétits d'un côté, & les paſſions de l'autre. Les attaques de ceux-là ſont plus impétueuſes, & les combats de celles-ci plus opiniâtres. Les appétits les entraînent avec violence hors du bon chemin ; les paſſions marchent d'abord dans un ſentier parallele, avec la raiſon & la religion, & détournent inſenſiblement à gauche, pour égarer ſon retour. Les appétits attaquent

attaquent ordinairement les ames groſſieres, & les paſſions s'emparent des ames nobles. Le plus fort des appétits, c'eſt la lubricité; la plus ſubtile des paſſions, c'eſt la vanité. L'aſſaut le plus redoutable, c'eſt quand l'appétit & la paſſion réuniſſent leurs efforts; mais on ſuit mieux le ſentier de la raiſon, quand la paſſion attire d'un côté & l'appétit de l'autre.

Voyez quel eſt leur empire, puiſque leurs petits ſentiers ſont toujours peuplés, tandis que les grands chemins de la raiſon & de la religion ſont déſerts; ſur-tout voyez quel avantage ils ont ſur la raiſon. Ceux qu'ils enlevent à la religion, ſont bientôt rappellés par la conſcience, ſon émiſſaire, qui leur remet ſans ceſſe devant les yeux les leçons de l'éducation; au lieu que la raiſon n'étant aidée que d'elle-même, ſouvent trahie par l'orgueil qui ſurprend ſa confiance, perd bientôt ſon empire, & cede à l'habitude. Voyez-vous la cruelle, comme elle tire une chaîne derriere ceux qu'elle a ſéduits, pour leur fermer toute eſpérance de retour.

Je vis en effet de ces mortels égarés, qui retournant ſur leurs pas à chaque cri de la conſcience, tendoient la main à la

religion, pleuroient d'avoir quitté ses sentiers, brûloient d'y rentrer, faisoient de vains efforts pour rompre les chaînes de l'habitude, & demeuroient impitoyablement tourmentés dans ce funeste esclavage.

L'habitude, fiere de ses conquêtes, osoit capituler avec la raison, qui perdoit toujours dans ses traités ; elle ne pouvoit obtenir que des trêves, & des légers avantages ; jamais de victoires complettes, jamais de paix assurée. Au moment qu'elle comptoit sur les plus belles espérances, l'habitude venoit lui arracher ses sujets, & les amenoit captifs en triomphe. La religion plus impérieuse ne vouloit traiter à aucune condition ; elle avoit des chaînes aussi-bien que l'habitude ; & pour mieux s'assurer de ses soldats, elle les exerçoit d'abord à des travaux rudes & pénibles. Il falloit de la résolution pour la suivre, mais par ses marches vigoureuses, on se trouvoit bientôt loin de l'habitude.

Détournez-les yeux, Salah, continua l'Esprit, & voyez ceux qui ne veulent suivre ni la raison, ni la religion. Contemplez eurs égaremens, & soyez sage.

Je vis les uns égarés par l'ambition, qui

leur montroit sans cesse des palais magnifiques, situés sur des hauteurs; ils la suivoient, & l'ambition les menoit de précipice en précipice, où plusieurs se perdirent, & ils ne parurent plus. Ceux qui échappoient, après de longues traverses & des chûtes périlleuses, alloient tomber sous la tyrannie de l'avarice, qui les chargeoit de chaînes de fer, couvertes d'une lame d'or; & ils manioient & baisoient ces chaînes, jusqu'à ce qu'ils tombassent dans la caverne du désespoir.

Les autres, menés par l'intempérance, alloient à l'odeur des parfums cueillir les fruits suspendus sur les rochers; mais la plupart tenoient à peine dans leurs mains ces pommes délicieuses, que les branches, où ils s'étoient accrochés, venant à se rompre, ils s'engloutissoient dans les gouffres que la mort avoit creusés sous leurs pas.

D'autres se détournoient du chemin de la raison, aux labyrinthes de l'indolence; mais regardant toujours les traces qu'ils venoient de quitter, & toujours résolus d'y rentrer le lendemain. Le débauché chantoit & rioit dans la route; l'ambitieux triomphoit de la chûte d'un rival; mais les esclaves de l'indolence ne goûtoient ni joie, ni plaisirs. Sombres & pesans, ils se traînoient

en ſoupirant, juſqu'au jardin des pavots, où la mélancolie fermoit la porte derriere eux, & les inquiétoit ſans ceſſe dans leur ſommeil, en attendant le jour du déſeſpoir.

Souvenez-vous, Salah, de tout ce que vous avez vu, & ſoyez ſage.

Je m'éveillai à ces paroles, & je me vis au milieu des rochers du Lebanon, au moment que les oiſeaux annonçoient, par leurs chants redoublés, les premiers rayons du Soleil.



ÉMILIE,

NOUVELLE HISTORIQUE.

L'HISTOIRE a pris ſoin de conſacrer, par les éloges les plus magnifiques, les glorieuſes victoires que quelques perſonnes ont remportées ſur leurs paſſions; mais il en eſt peu qu'elle ait plus vantées que celles où Joſeph, Alexandre & Scipion triompherent du pouvoir de leurs ſens, dans quelques-unes de ces occaſions délicates où tant d'autres auroient fait gloire de ſuccomber. A ces anciens exemples d'une modération ſi peu commune, qu'on ne ſe laſſera jamais de l'admirer, joignons un exemple plus moderne, qui, pour être moins connu, n'en eſt pas moins digne de notre eſtime & de nos louanges.

Vers la fin du Regne d'Henri-le-Grand, vivoit à la Cour de France un Seigneur qui fut honoré de la qualité de Duc pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat. Le Roi qui connoiſſoit ſon mérite & ſa capacité, lui donna le gouvernement d'une Province dont la fidélité lui dev-

noit ſuſpecte. Le Duc ſe comporta dans ce poſte important avec tant de zele & d'habileté, qu'il prévint toujours les troubles que des eſprits remuans & factieux, enhardis par l'éloignement de la Cour, s'efforçoient d'exciter.

Comme il étoit obligé de réſider dans ſon Gouvernement, il y fit venir ſa femme avec une fille, le ſeul enfant qu'ils euſſent eu de leur mariage. Emilie, c'eſt le nom de cette fille, n'avoit encore que dix-huit ans, & joignoit aux graces de la beauté tout ce qu'une brillante éducation peut donner. Elle paſſoit pour une perſonne accomplie, & faiſoit l'objet de l'admiration & des recherches des plus grands Seigneurs de la Province; mais elle paroiſſoit inſenſible à toutes leurs galanteries. Son cœur étoit depuis long-tems en proie à la paſſion la plus violente. L'amour, qui fait tout rapprocher, & qui ne connoît aucune diſtinction de qualité, de rang, de richeſſes, l'avoit vivement bleſſée pour une perſonne qui paroiſſoit être, & par ſa naiſſance & par ſa fortune, bien au deſſous d'elle.

C'étoit un jeune homme que le Duc ſon pere avoit à ſon ſervice, & qui dans ſon

enfance avoit été Page de la Ducheſſe. Il étoit d'une ancienne Maiſon tombée dans l'indigence par les malheurs des Guerres civiles. Dubreuil, c'eſt ainſi que je le nommerai, bien fait, & d'une phyſionomie heureuſe, n'avoit alors que vingt ans. Il avoit répondu dignement aux ſoins que le Duc avoit pris de ſon éducation. Il s'étoit diſtingué dans tous les exercices qu'on a coutume de faire apprendre aux jeunes gens de ſa condition; & guidé par un goût particulier, il avoit orné ſon eſprit des connoiſſances les plus utiles & les plus agréables.

Les qualités de ſon cœur répondoient à celles de ſon eſprit. Il étoit plein de douceur, de politeſſe & de modeſtie. Ces vertus aimables lui gagnerent l'eſtime & l'amitié de tout le monde, mais ce qui méritoit ſur-tout en lui des éloges, c'eſt qu'il ne ſe pouvoit rien ajouter à ſon reſpect, à ſon attachement & à ſa fidélité pour le Duc & la Ducheſſe. Tant de belles qualités le rendirent cher à ce Seigneur, qui le gardoit dans ſa maiſon à titre de Gentilhomme, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion favorable, ou de l'avancer dans le Service, ou de lui procurer un établiſſement avantageux.

Le zele & l'affection avec leſquels Du-

breuil s'acquittoit de ses différens devoirs, lui valurent la confiance de son Maître, qui parvint à l'aimer avec une tendresse qui différoit peu de celle qu'il avoit pour sa propre fille. Il se reposoit sur lui d'un grand nombre d'affaires, auxquelles la multitude & l'importance de ses occupations ne lui permettoient pas de donner ses soins. Dubreuil avoit déja l'esprit mûr dans un âge encore tendre, & la probité qui faisoit le fond de son caractere, étoit si grande, qu'on ne vit jamais rien de répréhensible dans sa conduite. La sagesse ne cessa jamais d'être la regle de ses actions ; & quoique Emilie n'eût pas craint de lui faire connoître plus d'une fois l'ardeur de sa passion, il sut toujours se renfermer dans les bornes de la retenue la plus sévere, & jamais les appas de la fille ne lui purent faire oublier ce qu'il devoit au pere.

Cette conduite étoit d'autant plus digne d'admiration, qu'il aimoit autant qu'il étoit aimé. Les charmes d'Emilie avoient fait sur son cœur une impression aussi forte que celle qu'il avoit faite lui-même sur le cœur de cette jeune personne. Elevés, pour ainsi dire, l'un avec l'autre, ils avoient, dès la premiere enfance, éprouvé les effets de

cette douce ſympathie qui ſait unir les cœurs avec des liens ſi forts, qu'il eſt comme impoſſible de les rompre. Lorſqu'ils étoient enſemble, la ſatisfaction la plus vive brilloit ſur leur viſage. Le chagrin, l'ennui dans leſquels ils tomboient éloignés l'un de l'autre, ne faiſoient que trop connoître combien ils goûtoient de plaiſir à ſe voir.

Trop jeunes encore pour démêler ce qui les charmoit l'un par l'autre, ils vivoient tous deux dans cette heureuſe ignorance qui ne connoît ni crainte ni dangers. Si des perſonnes plus expérimentées s'appercevoient quelquefois des témoignages trop empreſſés qu'ils ſe donnoient de leur amitié, loin de prendre de ſages meſures pour en prévenir les ſuites, elles les tournoient en badinage ; & par cette imprudence, elles travailloient à fortifier des ſentimens qui devenoient tous les jours plus vifs & plus dangereux.

Il eſt vrai que l'innocence accompagnoit toujours leurs démarches & leurs actions ; mais elle n'étoit que le fruit de l'inexpérience de leur âge. Qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'égaraſſent auſſi-tôt qu'ils pourroient s'égarer !

Leur raiſon, éclairée par l'âge, porta le

jour dans leur cœur. Ils virent à découvert quelle étoit l'efpece de fentiment qui les avoit guidés jufqu'alors. Mais que cette connoiffance produifit en eux des effets bien différens. Dubreuil frémit à la vue des dangers qui menaçoient fa jeuneffe & fon innocence. Une foule de réflexions vint s'offrir à fon efprit timide. Il en fut alarmé. L'amour eut beau folliciter en faveur d'Emilie, l'honneur, la vertu, la fidélité le foutinrent. Elles lui prêterent des armes pour fe garantir des charmes de cette fille, & pour triompher de l'attrait du plaifir, ennemi d'autant plus dangereux qu'il plaît toujours. Mais pour mieux affurer fon triomphe, il crut devoir changer entiérement de conduite avec Emilie. Petit à petit il retrancha cette familiarité qu'un âge tendre avoit autorifée, & qu'il croyoit ne pouvoir plus prendre ou fouffrir, fans s'expofer au danger de fe perdre. Il ne vit Emilie que le plus rarement qu'il put : & lorfque la bienféance ou fon devoir l'obligeoient de fe préfenter devant elle ; la pudeur & la modeftie dirigeoient toutes fes paroles & toutes fes actions.

Pour Emilie, les funeftes fuites que pouvoit avoir la paffion qu'elle avoit décou-

verte dans ſon cœur, ne lui cauſerent aucune alarme. Elle ne les entrevit pas même, & loin que la nobleſſe de ſon ſang, ou les avantages que la fortune lui donnoit ſur Dubreuil, puſſent altérer ſes ſentimens, elle n'en trouva l'objet que plus aimable. Uniquement ſenſible au plaiſir d'aimer & d'être aimée, elle ſe nourrit des eſpérances les plus flatteuſes, & ſon cœur, naturellement généreux, goûtoit par avance le bonheur d'avoir fait la fortune d'un Amant chéri.

Sa ſeule crainte, ſa ſeule inquiétude étoit d'être moins aimée. La conduite réſervée de Dubreuil l'alarmoit. Incapable de faire des réflexions ſolides, & livrée toute entiere à ſa paſſion, elle ne s'occupoit que des moyens de paroître de plus en plus aimable à Dubreuil, & de faire naître dans le cœur de cet Amant trop timide & trop prudent, les mêmes eſpérances dont elle ſe repaiſſoit.

Projet fatal, qu'elle ne put exécuter qu'aux dépens de ſa réputation & de ſa gloire! Ce n'eſt pas qu'elle eût réellement deſſein de rien faire qui pût offenſer l'une & detruire l'autre. Ses vues étoient légitimes en un ſens; elle n'avoit d'autre but que celui d'unir ſon ſort à celui de Dubreuil.

Les raiſons qui devoient la diſſuader d'une prétention auſſi folle , ſe préſentoient à-peine à ſon eſprit , & remettant tout entre les mains du temps, elle vouloit recevoir continuellement autant de témoignages d'amour qu'elle en donnoit. Delà vint une conduite ſi peu meſurée , qu'elle ne pouvoit, interprétée même ſans malignité, que lui faire beaucoup de tort. Dans la crainte de laiſſer ralentir le feu qu'elle ſavoit avoir allumé dans le cœur de ſon Amant, elle ne gardoit, en quelque ſorte, à l'extérieur, ni bienſéance , ni ménagemens. En quelque occaſion que Dubreuil s'offrît à ſes yeux, elle annonçoit à tout le monde , par ſes regards enflammés, ce qu'elle devoit ſouhaiter que tout le monde ignorât. Cette pudeur, qui ſied ſi bien aux perſonnes de ſon ſexe , ce don précieux qu'elles ont reçu de la nature , comme un frein qui doit les retenir dans les bornes du devoir, il ſembloit qu'elle en eût ſecoué le joug ; on eût dit que la voix de l'honneur & du reſpect humain , qui ſait en impoſer à tant d'autres, & les contenir , n'avoit plus pour elle que des ſons impuiſſans. Auſſi peu maîtreſſe d'elle-même en préſence de témoins, que devoit-ce être quand elle ſe trouvoit ſeule

avec ſon Amant ? D'autant plus animée, qu'il affectoit plus de froideur, & toujours moins réſervée à proportion qu'il étoit plus prudent, elle gardoit ſi peu de meſures dans la peinture de ſon amour pour lui, dans les reproches d'ingratitude dont elle l'accabloit, & dans l'étalage ſéduiſant de tout ce qu'elle ſe ſentoit capable de faire pour leur commun bonheur, qu'il falloit que Dubreuil fût retenu par des motifs auſſi forts que ceux qui l'arrêtoient, pour ne pas céder au deſir de profiter de la foibleſſe d'un cœur qui paroiſſoit n'avoir rien à lui refuſer.

Qu'il en devoit coûter à cet Amant aimé pour ſe faire une ſi douce violence ! Sa paſſion ne le cédoit point à celle d'Emilie ; mais plus ſage & moins emporté qu'elle, il ne perdit jamais de vue l'affreux précipice dans lequel il pouvoit tomber. Sa raiſon, comme un flambeau lumineux, éclairant tous ſes pas, le préſerva toujours d'une honteuſe chûte. Ah ! qu'un cœur tendre & ſenſible eſt cruellement déchiré, lorſqu'il ne doit oppoſer à tant d'amour qu'une contrainte & qu'une rigueur éternelle ! Dubreuil fut cent fois ſur le point de ſe perdre ; & s'il évita des dangers, d'autant plus redoutables, qu'ils ne s'offroient que ſous une apparence

charmante, il ne dut ſa victoire qu'à ſes réflexions, & qu'à l'attention continuelle qu'il eut d'éviter des combats dont on ne peut ſortir vainqueur que par la fuite.

Un jour, entr'autres, que le Duc & la Ducheſſe étoient ſortis tous les deux, Dubreuil, abymé dans une profonde mélancolie, ſe promenoit dans les jardins de l'Hôtel. Il rêvoit triſtement à la rigueur de ſa deſtinée, qui lui préſentoit ſans ceſſe un bien auquel tout lui défendoit d'aſpirer ; lorſqu'Emilie, qui n'avoit garde de laiſſer perdre une occaſion ſi favorable de lui parler de ſon amour, deſcendit avec précipitation dans le jardin, pour faire un dernier effort. Dieux, qu'elle lui parut à craindre dans ce moment !

Un art ingénieux avoit joint à ſes appas les agrémens d'une parure recherchée ; & l'amour ſembloit avoir armé ſes yeux de ſes traits les plus redoutables. Dubreuil fut frappé de leur éclat, comme d'un coup de foudre ; & le trouble qui ſe repandit dans tous ſes ſens, ne lui permit pas d'avoir recours au ſtratagême, qui l'avoit tant de fois ſi bien ſervi. Devenu immobile, il n'eut pas la force de fuir.

Emilie s'apperçut avec plaiſir du déſor-

dre de Dubreuil. Elle s'applaudit du triomphe que ses charmes venoient de remporter ; & se flattant enfin d'une entiere victoire : Qu'avez-vous, mon cher Dubreuil, lui dit-elle, avec une douceur capable de toucher le cœur le plus sauvage ? qu'avez-vous ? Votre cœur, depuis si long-tems insensible aux tourmens que je souffre, se lasse-t-il enfin de se fermer à la pitié ! laisse-t-il enfin reprendre à l'amour tous les droits qu'il avoit sur lui ! Vous préparez-vous enfin à me rendre cet heureux tems, où satisfait, enchanté du plaisir de me voir, vous saviez si bien m'exprimer l'ardeur de votre flamme ? Nous passions alors les journées entieres dans les plus doux amusemens. Quel affreux changement a succédé tout-à-coup à des instans si précieux ! Vos yeux évitent par-tout les miens. Vous fuyez ma présence avec autant de soin, que vous aviez autrefois d'empressement à la rechercher. Quelle est donc la cause d'une conduite qui m'outrage ! Ne me trouveriez plus les mêmes appas qui vous avoient touché ; ces appas auxquels tant d'autres viennent tous les jours rendre des hommages si flatteurs ? Ou bien, n'auriez-vous point cessé de m'aimer par dégoût pour une conquête trop facile,

& qui n'a plus rien de piquant & de nouveau pour vous ? Ingrat, eſt-ce là le prix que j'avois droit d'attendre de mes bontés ; moi qui me fais encore une gloire de rebuter pour vous les vœux d'une foule d'adorateurs humiliés à mes pieds ! Ah, qu'un ſeul des regards dont vous faites ſi peu de cas, jetteroit de ſatisfaction & de raviſſement dans leurs cœurs ! Mais tous leurs hommages, tous leurs ſoupirs ne peuvent jamais toucher le mien. Je n'aime & ne puis aimer que vous. Vous ſeul pouvez faire la félicité de la tendre Emilie. Jugez de la violence de ſa paſſion par l'humiliant aveu qu'elle vous fait de ſa foibleſſe. Elle en connoît toute la honte, n'en doutez pas. Mais l'amour, cet impérieux tyran, exerce ſur ſon cœur un pouvoir abſolu. Craignez d'irriter ſa flamme par de nouveaux dédains, & de livrer aux plus affreux déſeſpoirs une malheureuſe qui ſe ſentant incapable de rien faire qui doive réellement la déshonorer, n'ignore pas cependant que toutes ſes démarches ſont autant de ſacrifices qu'elle vous fait de ſa gloire.

Des ruiſſeaux de larmes inonderent alors ſon viſage, & mille ſoupirs, entrecoupés de ſanglots, ne lui permirent pas d'en dire davantage.

davantage. Mais ce muet & tendre langage étoit bien plus propre que toutes ses plaintes & ses discours à faire oublier à Dubreuil les résolutions qu'il avoit prises.

Ah cessez, belle Emilie, s'écria-t-il, cessez d'accabler un malheureux, mille fois plus à plaindre que vous ne l'êtes vous-même; car il n'est plus tems de feindre, ni de vous déguiser un secret dont vous ne devez tirer aucun avantage. C'est ici la derniere fois que je veux m'exposer à vos regards. Une fuite prompte & volontaire va m'éloigner pour jamais de votre présence, trop redoutable à ma foiblesse. Je vous aime Emilie: l'amour blessa mon cœur du même trait dont il perça le vôtre. Comment aurois-je pu m'en défendre? Le peu d'expérience de ma jeunesse m'en déroba la connoissance. Je ne songeois alors qu'à partager avec vous l'innocence de vos jeux & de vos amusemens. Un âge plus mûr m'ayant enfin ouvert les yeux, je connus insensiblement, & par degrés, toute la force de ma passion. Que de violens combats ne livra-t-elle pas à mon cœur! tantôt vainqueur, tantôt vaincu, j'éprouvai successivement ma force & ma foiblesse. Mais, hélas! je reconnus bientôt que ce combat étoit iné-

gal & dangereux. Je fus convaincu qu'il me ſeroit impoſſible de m'expoſer continuellement à la vue de l'objet le plus aimable, ſans courir en même tems le riſque d'un naufrage aſſuré. Je pris donc la réſolution de fuir avec ſoin toutes les occaſions de nourrir un feu que votre préſence n'eût fait qu'allumer de plus en plus. Mon cœur, n'en doutez point, belle Emilie, n'eſt rien moins qu'inſenſible; mais la religion, le devoir, la reconnoiſſance pour vos généreux parens, doivent condamner mon amour au ſilence le plus rigoureux. Le ciel n'a point formé nos liens. La diſtance qu'il a voulu mettre entre votre fortune & la mienne, eſt trop grande pour la pouvoir franchir. La délicateſſe de mes ſentimens demande même que je vous faſſe ce ſacrifice cruel & néceſſaire tout à la fois. L'exemple que je vous donne doit être imité. La vertu, le devoir, la ſplendeur de votre ſang, tout exige que vous étouffiez un amour inutile & même honteux pour vous. Adieu donc, charmante Emilie; je ne vous verrai plus. Je le dois pour vous & pour moi. Puiſſe une paix durable ſuccéder au trouble de votre cœur, & faire la félicité de votre vie.

Sans attendre la réponse d'Emilie, Dubreuil s'éloigna d'elle avec une vîtesse qui ne laissa pas le tems à cette Amante infortunée de lui faire connoître la douleur & le désespoir que sa résolution venoit de lui causer. S'étant aussi-tôt retiré dans sa chambre, il s'affermit de plus en plus dans le dessein qu'il avoit formé de s'éloigner. Il ne tarda pas à goûter les fruits de la victoire qu'il venoit de remporter sur lui-même. Un calme profond appaisa le trouble & le désordre de ses sens. Le Duc fut à peine rentré, que cet Amant vertueux l'alla trouver pour lui demander la permission de se retirer.

Je ne doute point, Seigneur, lui dit-il, après l'avoir salué d'un air grave & modeste, que la priere que je vais vous faire, ne vous jette dans la surprise. Pénétré du plus profond respect pour votre personne, & du zele le plus ardent pour vos intérêts, je n'ai point d'autre ambition que celle de vous consacrer tous les momens de ma vie. Comment regarderez-vous donc la permission que je vous supplie de m'accorder de quitter votre Service & votre Maison? J'ose vous assurer, Seigneur, que mon cœur n'est point ingrat, & qu'il conservera

ſans ceſſe le ſouvenir des bienfaits dont vous m'avez comblé. Mais cette reconnoiſſance même que je vous dois, exigè de ma part un prompt éloignement, & de plus, que je vous cache les motifs.....

Que me dites-vous, Dubreuil, interrompit le Duc avec précipitation ? quel ſujet de plaintes avez-vous reçu dans ma maiſon, que vous ayez à me taire ; votre ſilence & votre diſcrétion offenſe l'amitié que j'ai pour vous, & votre retraite la bleſſe encore plus. Mon amitié n'a pas prétendu ſe borner aux ſoins que j'ai pris de votre éducation. Elle ne peut être ſatisfaite qu'en vous procurant un établiſſement avantageux. Je le dois à toutes les preuves que vous m'avez données de votre attachement. J'en cherche & j'en attends l'occaſion avec impatience : & vous demandez à me quitter ! vous faites plus, vous voulez me quitter ſans m'en apprendre la raiſon. Expliquez-moi ce myſtere. Il commence à me donner de l'inquiétude & de la défiance. Parlez ſans aucun déguiſement. De quelque nature que ſoit le ſecret que vous vouliez me cacher, ne craignez rien de ma part ; mais ſongez que je veux être obéi ſans replique.

Ah, Seigneur, reprit le jeune homme, en ſe jettant aux pieds du Duc, le récit que vous exigez de moi, ne peut que vous irriter, il va de votre repos de l'ignorer ? N'importe, reprit le Duc, je veux être inſtruit de tout. Hé bien, Seigneur, dit Dubreuil, je ne réſiſte plus. Ma ſoumiſſion va vous prouver juſqu'où va mon reſpect & mon attachement. Après ces mots, ſans oſer lever les yeux ſur le Duc, il lui fit, avec tous les ménagemens dont il fut capable, un récit ſingulier & détaillé des malheureux progrès que l'Amour avoit fait dans ſon cœur, & dans celui d'Emilie, & finit par le ſupplier encore de trouver bon qu'il ſe retirât, dans la crainte des ſuites que pouvoit avoir une paſſion dont il ne ſeroit peut-être pas toujours le maître.

Le Duc extrêmement ſurpris, & pénétré de douleur de ce qu'il venoit d'apprendre, ne put s'empêcher d'admirer la vertu de Dubreuil. Il le loua, le remercia même de la nouvelle preuve de reſpect & d'attachement qu'il lui donnoit, & lui dit que la démarche qu'il venoit de faire, ne pouvoit qu'augmenter les ſentimens qu'il avoit déja pour lui : qu'il vouloit cependant s'éclaircir par lui-même de la vérité des choſes

dont il venoit de l'informer, & qu'il lui commandoit de rester à son service, sans aucune crainte d'encourir sa disgrace.

Ce malheureux pere, instruit de l'égarement de sa fille, l'observa de près, & reconnut que tout ce qu'il avoit appris de Dubreuil, n'étoit que trop véritable. Mais il comprit en même temps combien il seroit difficile de la faire changer. Il en informa la Duchesse son épouse, qui déja s'en étoit apperçue. Les sages remontrances de cette mere tendre n'avoient encore rien gagné sur le cœur de sa fille : mais dans l'espérance de la ramener à son devoir, & dans la crainte d'affliger son époux, en lui découvrant le fol entêtement d'Emilie, elle avoit cru devoir le lui taire.

Ils furent de différens avis sur le parti qu'ils avoient à prendre. La Duchesse prétendoit que Dubreuil fût congédié dès l'instant même. Le Duc, pour contenter sa curiosité, voulut savoir auparavant jusqu'à quel point sa fille étoit capable de se livrer à sa passion.

Pour y parvenir, dès qu'il fut rentré dans son appartement, il fit appeller Dubreuil, & lui commanda de voir Emilie, & de lui demander un entretien secret dans

un endroit qu'il lui marqua. Son deſſein étoit de s'y cacher, & d'achever ainſi de s'inſtruire par lui-même juſqu'à quel excès Emilie portoit ſon égarement. De pareils ordres allarmerent Dubreuil. Le Duc s'en apperçut au trouble qui ſe fit voir dans les yeux de cet Amant, & lui dit qu'il vouloit être abſolument obéi. Ce ne fut que juſqu'au lendemain matin qu'il conſentit de différer à le ſatisfaire. Il preſcrivit l'heure à Dubreuil, & lui fit promettre qu'il ne feroit ni ne diroit rien qui pût jetter dans l'eſprit d'Emilie aucun ſoupçon des intentions de ſon pere.

Dubreuil ne fut pas plutôt ſeul qu'il réfléchit ſur les ſuites que pouvoit avoir la démarche qu'on lui demandoit. Combien ſon cœur n'en fut-il pas épouvanté! quelle fâcheuſe extrêmité pour un Amant, que de ſe voir forcé d'être lui-même l'inſtrument de la perte de ce qu'il aime! Dubreuil fut cent fois tenté, pour ſe dérober à cette néceſſité ſi cruelle, de ſortir ſur le champ de la maiſon du Duc, à deſſein de n'y mettre jamais le pied. Ce parti lui paroiſſoit le plus ſage qu'il pût embraſſer. Il alloit enfin s'y fixer, quand une crainte légitime lui fit changer d'avis. Il appréhenda que le Duc

ne prît sa fuite pour une preuve que la passion d'Emilie avoit été plus loin qu'il ne l'avoit dit. En effet, quelle raison auroit-il eue de se retirer secrétement, s'il n'avoit dit que la vérité ? Sans doute la crainte que quelqu'un n'eût découvert ses liaisons avec Emilie, & n'en instruisît le Duc, étoit ce qui seul l'avoit obligé de prendre les devants, pour se mettre, par l'étalage d'une vertu feinte, à couvert des effets d'un ressentiment qu'il devoit redouter. Quelle autre cause pouvoit avoir produit cette démarche, puisqu'au moment qu'on vouloit, par son moyen, savoir à quoi s'en tenir, il fuyoit un éclaircissement qui pouvoit seul assurer la fidélité de son rapport, & garantir Emilie des soupçons injurieux que son égarement donnoit lieu de former contre elle ? Ces réflexions accablerent Dubreuil. Il fut long-tems incertain de ce qu'il feroit, mais enfin il se persuada que la gloire de son Amante exigeoit de lui qu'il obéît au Duc. Je ne sais quelle espérance même vint l'enhardir. L'amour aime à se flatter : sur un rien il forme des projets de félicité pour l'avenir. Le Duc, en parlant à Dubreuil, étoit tranquille, & ne paroissoit agité d'aucun mouvement de colere ; ses

ordres même avoient été mêlés de témoignages d'estime. Il n'en fallut pas davantage à Dubreuil pour lui faire imaginer que l'espece de trahison qu'on lui commandoit, pourroit avoir quelque suite heureuse. Il craignit pourtant de s'abandonner à des espérances chimériques, & ne laissa pas de s'y livrer. Le calme rentra dans son cœur. Il courut chercher Emilie avec un air qui marquoit une sorte de contentement.

Quelle fut la joie de cette tendre Amante, lorsqu'elle vit que non-seulement il n'étoit pas sorti de la maison de son pere, ainsi qu'il l'en avoit menacé ; mais encore qu'il s'offroit de lui-même en sa présence, & qu'il l'avertissoit par ses regards qu'il vouloit lui parler. Peu s'en fallut qu'elle ne perdît le peu de raison qui lui restoit. Elle se fut bientôt débarrassée de ceux qui l'environnoient ; & son premier soin, dès qu'elle fut seule avec Dubreuil, fut de lui témoigner sa reconnoissance dans les termes les plus passionnés. Mais Dubreuil, que la prudence accompagnoit toujours, présageant, à ce début si tendre, quelle seroit l suite de la conversation, & craignant de n'être pas aussi maître de lui-même qu'il l'avoit résolu, prétexta que le Duc l'atten-

doit à l'heure même dans ſon appartement. Il ſe hâta de lui demander pour le lendemain matin un entretien ſecret, ainſi qu'il en avoit l'ordre. Il lui fit entendre qu'il vouloit prendre avec elle des meſures certaines pour ſe voir en liberté dans la ſuite, & ſe retira promptement.

La trop crédule Emilie faillit d'expirer de plaiſir, en apprenant un changement qu'elle n'attendoit pas. Elle ſe crut au comble de ſes vœux. Quoi donc, s'écria-t-elle en elle-même dans ſon premier tranſport : Dubreuil n'eſt plus ingrat & cruel ! mon amour enfin l'a déſarmé : je pourrai, ſans crainte, en exprimer devant lui toute la force & toute la tendreſſe ! Amour, je te pardonne tous les maux que tu m'as fait ſouffrir juſqu'à cette heure : le bien que tu m'offres m'en dédommage, & me les fait oublier.

Cette Amante paſſionnée attendit cet heureux moment avec la plus vive impatience. Elle accuſa cent fois la lenteur de l'Aſtre qui nous éclaire ; il lui paroiſſoit retarder ſa courſe : elle le prioit amoureuſement d'aller ſe plonger dans le ſein des mers. Lorſque la nuit eut ramené les ténebres, elle en ſouhaita la fin avec la même

impatience. Le jour, à ſon gré, ne pouvoit jamais reparoître aſſez tôt. Elle l'attendoit cependant en ſe livrant aux eſpérances les plus douces, en ſe formant de l'avenir les images les plus agréables. Elle voyoit Dubreuil expier à ſes pieds ſon ingratitude paſſée, par l'hommage le plus tendre, par l'expreſſion la plus animée des ſentimens les plus vifs. Elle voyoit.... qu'eſt-ce que l'amour ne voit pas dans l'avenir ?

A peine l'aurore fit voir ſes premiers rayons qu'Emilie ne s'occupa que du ſoin d'augmenter ſes charmes par celui de ſes ajuſtemens. Sa toilette fut longue & méditée, & lorſque ſon miroir l'eut aſſurée plus d'une fois qu'elle pouvoit paroître ſans crainte aux yeux de ſon Amant, elle fut au rendez-vous plus d'une heure avant celle dont ils étoient convenus. Dubreuil ne s'y rendit qu'après que le Duc, qu'il venoit de quitter, ſe fut placé dans un endroit qui le mettoit à portée de tout voir & de tout entendre, ſans être découvert.

Là, que ne dit point cette fille inconſidérée, pour convaincre Dubreuil de l'excès de ſa tendreſſe ? Ce fut en vain, qu'à pluſieurs repriſes, il tenta de la ramener à la raiſon, en lui repréſentant, avec plus de

force encore qu'il n'avoit fait l'autre fois ; tout ce qui devoit l'engager à triompher d'une paſſion qui ne pouvoit que la rendre malheureuſe. Mais cette Amante inſenſée, ſe voyant déchue des flatteuſes eſpérances qu'elle avoit conçues, menaça Dubreuil de s'ôter la vie, & de finir ainſi tout à la fois ſa honte & ſon amour. Touché de ſon égarement, & d'autant plus hardi qu'il avoit un témoin de ſa conduite, il ſe crut obligé de la raſſurer par des proteſtations d'un amour éternel, & par des promeſſes capables de lui remettre l'eſprit dans une aſſiette un peu plus tranquille.

Ce fut alors que le Duc ne pouvant plus réſiſter aux mouvemens de ſa juſte indignation, entra tout-à-coup dans la chambre, & jetta ſur Emilie des regards pleins de colere. » Fille ſans pudeur, s'écria-t-il, » qu'ai-je entendu ? que tes diſcours ſont » dignes du déſordre & de la corruption » de ton cœur ! Va, je ſaurai bien en ar- » rêter les progrès : les murs & les grilles » d'un couvent me répondront pour tou- » jours de ta retenue. C'eſt-là que tu pour- » ras à loiſir gémir ſur tes égaremens & » ſur l'ignominie qu'il ne tenoit pas à toi » de répandre ſur ma famille.

» Et vous, Dubreuil, lui dit-il, en se
» radoucissant, vous dont la sagesse & la
» prudence n'ont pu contenir dans les bor-
» nes du devoir une fille, qui devoit vous
» y ramener, si vous aviez paru vouloir
» vous en écarter, continuez à marcher
» dans les sentiers de la vertu. Vous trou-
» verez en elle seule un bonheur pur &
» sans remords. Mais ce n'est pas assez pour
» mon cœur reconnoissant, & mon estime,
» que vous avez méritée toute entiere par
» votre conduite, vous assure dès à pré-
» sent les avantages d'une fortune dont
» vous aurez lieu d'être satisfait. Suivez-
» moi. « Le Duc sortit après avoir pro-
noncé ces paroles, & se retira dans son ap-
partement, le cœur pénétré de la plus vive
affliction.

Emilie avoit été si consternée de l'arri-
vée imprévue de son pere, qu'elle en resta
long-tems immobile. Elle revint enfin de
sa surprise. Combien de tristes réflexions
s'offrirent alors à son esprit ! qu'elle en fut
cruellement tourmentée ! elle éprouva tout
ce que la crainte & la confusion ont de
plus désolant & de plus affreux. Mais rien
ne l'accabla tant, que de s'être vue trahie
par son Amant, lors même qu'elle s'en

croyoit aimée autant qu'elle l'aimoit. Dubreuil avoit pu la facrifier à l'efpoir de s'affurer une fortune ! Quelle honte pour elle d'avoir foupiré fi long-tems pour qui le méritoit fi peu.

Ciel ! quel étoit mon aveuglement, s'écria-t-elle, & qu'on a bien raifon de dire que la paffion couvre d'un voile épais les défauts de ce que l'on aime ! Dubreuil n'eft qu'un fourbe. S'il me jure qu'il m'adore, c'eft pour me livrer à tout le reffentiment d'un pere que j'offenfe. Ah ! ce qui fait ma plus grande peine, ce n'eft pas la crainte des effets de fa colere ; je ne les ai que trop mérités ; monftre, qui caufe tout mes maux, puifque j'ai pu m'avilir jufqu'à t'aimer. Hé ! quel temps choifis-tu, malheureux, pour m'affaffiner par la plus noire des trahifons ! Celui même, où me flattant d'avoir enfin touché ton cœur, où me livrant fans réferve au plaifir de t'aimer, j'étois prête à t'immoler mon nom, mon rang, ma fortune, ce que je dois à mes parens, à moi-même, tout enfin, excepté l'honneur. Que dis-je, & que fais-je où ma fureur m'auroit conduite ? Ciel ! je tremble à la vue de toute ma foibleffe. Je ne l'avois pas connue jufqu'à préfent. Je

m'étois reposée sur l'innocence de mes vues : mais je ne sens que trop en ce moment, que c'est un bonheur pour moi que l'ingrat n'ait pas voulu jouir de toute sa victoire. Pour qui donc étois-je prête d'oublier tous mes devoirs ? pour une ame basse & lâche qu'un vil intérêt guide : pour un scélérat qui n'a feint de m'aimer que pour me perdre ; à qui je n'ai pu inspirer aucun sentiment de pitié, ni de reconnoissance : & c'est pour lui, c'est par lui que je viens de perdre l'estime & la tendresse de mon pere, & d'enfoncer le poignard dans le sein d'une mere qui m'adore ! C'est pour lui, c'est par lui que je vais essuyer un traitement qui me couvrira d'un déshonneur éternel ! & je l'aimerois encore ! Non, non, il le faut haïr : il faut le détester. Je le dois : je le veux.

Ce fut à cette résolution que la triste Emilie s'arrêta. Ce fut avec le dessein de l'exécuter qu'elle se retira dans son cabinet. Mais bientôt succombant à la violence des divers mouvemens qui l'agitoient, elle fut obligée de se mettre au lit. La fievre ne tarda pas à se déclarer, & ne fit qu'augmenter continuellement. La Duchesse, que le Duc avoit instruite de ce qui s'étoit

paſſé, n'en fut pas moins outrée de colere que lui. Plus elle aimoit ſa fille, plus elle ſentoit vivement le tort qu'Emilie s'étoit fait. Elle accourut à ſon appartement pour l'accabler de reproches, & la préparer à ſupporter du moins avec conſtance le ſort que ſon pere lui préparoit. Mais que devint-elle, en voyant l'état de ſa fille ? Sa colere s'évanouit à l'inſtant : elle ne put que mêler ſes larmes à celles de cette fille ſi chere. Elle la plaignit. Elle partagea toutes ſes douleurs. Elle l'exhorta, de la maniere la plus tendre & la plus perſuaſive, à ſe défaire d'une paſſion qui leur cauſeroit la mort à toutes deux. Enfin, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit ramener le calme dans le cœur de cette Amante infortunée. Emilie pénétrée des bontés de ſa mere, dont elle ne ſe croyoit plus digne, lui proteſta qu'elle vouloit les mériter en étouffant un malheureux amour, dont juſqu'alors elle n'avoit pas connu tous les dangers. La Ducheſſe, après l'avoir conjurée de ſe tranquilliſer, la quitta pour paſſer chez le Duc, qu'elle vouloit informer de l'état & des réſolutions de ſa fille. Il fut allarmé de l'un, & parut ſatisfait des autres; mais il ne relâcha rien du deſſein qu'il avoit pris

pris de la renfermer dans un Couvent. Il recommanda feulement à la Ducheffe de prendre tous les foins poffibles de la fanté d'Emilie : fa faute ne la lui rendoit pas moins chere. La févérité qu'il faifoit paroître, venoit plutôt de l'excès de fa tendreffe, que de l'offenfe faite à fon autorité. Quelques jours fe pafsèrent fans que l'on vît aucun amendement à la maladie d'Emilie. La Ducheffe ne la quittoit prefque pas. Elle lui prodiguoit fans ceffe des confeils de mere & d'amie, pour l'aider à triompher d'elle-même plus aifément. Emilie l'affuroit, & peut-être le croyoit-elle ainfi, que fon cœur étoit plus tranquille, & qu'elle fentoit fa paffion diminuer de plus en plus.

Dubreuil n'étoit pas cependant dans une fituation meilleure que celle d'Emilie. La colere du Duc, que rien ne paroiffoit pouvoir appaifer, avoit anéanti les efpérances dont il s'étoit flatté. Tous les maux qu'il fe reprochoit d'avoir caufés à fon amante, & la crainte d'avoir encouru fa haine, qu'il fentoit bien qu'il n'avoit que trop méritée, le plongèrent dans le plus noir chagrin. Il fe foutint d'abord avec affez de conftance ; mais bientôt il lui fallut plier

ſous le poids qui l'accabloit. Il fut ſaiſi d'une fievre dont la violence l'obligea de garder le lit. Emilie en fut informée par haſard ; & ſur le champ, elle ſentit combien elle étoit loin encore d'être la maîtreſſe de ſon cœur.

Dubreuil n'étoit plus ce monſtre odieux, qui s'étoit porté, par des vues baſſes, à la trahir. C'étoit un amant généreux qui s'étoit immolé lui-même aux véritables intérêts de la perſonne aimée. Qu'on juge de l'effet qu'une idée ſi conſolante dut produire ſur le cœur de l'Amante la plus tendre. Sa paſſion reprit toute ſa force, & la fievre s'accrut avec elle. La Ducheſſe fut effrayée de la voir plus agitée que jamais. Elle s'attendrit, & lui demanda, les larmes aux yeux, la cauſe d'un changement auquel elle ne s'étoit pas attendue. Emilie crut devoir ne lui rien déguiſer. Elle lui peignit ſon amour avec des couleurs ſi fortes, elle fit ſi bien valoir le ſacrifice de Dubreuil, & les effets qu'il avoit produit ſur lui, que la Ducheſſe, ne pouvant réſiſter à tant de raiſons, de travailler au bonheur de ſa fille, lui promit, en l'embraſſant, de faire tous ſes efforts pour calmer la colere du Duc, & pour le porter

à lui donner Dubreuil pour époux.

Emilie concevant, à cette promeſſe, les eſpérances les plus douces, paſſa rapidement d'un excès de triſteſſe & d'abattement, au comble de la joie. Elle remercia ſa mere dans les termes les plus vifs. Elle l'aſſura qu'elle lui ſeroit une ſeconde fois redevable de la vie; & que les jours, que ſon extrême bonté vouloit lui conſerver, ſeroient tous employés à lui marquer ſon reſpect & ſon attachement.

La Ducheſſe la quitta pour aller de ce pas même acquitter ſa parole. Mais dès qu'Emilie fut ſeule, elle ſentit ſon contentement altéré par des craintes & des inquiétudes. Elle n'oſoit ſe promettre que ſon pere voulût ſe rendre aux prieres de la Ducheſſe. Quelle apparence, en effet, qu'un homme revêtu des plus hautes dignités de l'Etat, voulût donner à ſa fille un ſimple Gentilhomme deſtitué de tous les avantages de la fortune? L'ambition, qui fut toujours la paſſion favorite des grands, leur fait chercher pour leurs enfans les établiſſemens les plus conſidérables. Il faut que les alliances qu'ils contractent, ſervent à l'augmentation de leur fortune, ou du moins à la ſoutenir. Que ſavoit-elle ſi

ſon pere n'étoit pas prévenu des maximes ordinaires à ceux de ſon rang. Les réflexions, que ces idées lui fourniſſoient, n'étoient guere propres à nourrir ſes eſpérances.

Auſſi lorſque la Ducheſſe parla de cette alliance à ſon époux, il rejetta bien loin une ſemblable propoſition. Il s'en offenſa même. Il lui repréſenta tout ce que l'honneur & la gloire lui purent ſuggérer de motifs pour lui faire oublier un deſſein qui leur paroiſſoit ſi fort oppoſé. La Ducheſſe, en habile femme, ne voulut pas pouſſer plus loin cette tentative. La connoiſſance qu'elle avoit du caractere & de l'eſprit de ſon mari, l'empêcha de heurter de front ſes ſentimens. Elle entretint cependant Emilie dans l'eſpérance dont elle l'avoit flattée. Elle lui recommanda de ne ſonger qu'au rétabliſſement de ſa ſanté, d'avoir ſoin d'écarter toutes les idées qui pourroient l'affliger, & de ne point s'arrêter à celles qu'un premier refus de la part de ſon pere lui pouvoit donner.

Quelques jours après elle remit l'affaire ſur le tapis. Elle fit faire attention au Duc ſur l'ancienneté de la Maiſon de Dubreuil, ſur les richeſſes & les honneurs dont ſes

Ancêtres avoient été comblés. Elle le fit ressouvenir que cette Maiſon ne le cédoit en rien à la leur. Elle s'étendit ſur le mérite & les bonnes qualités de ce jeune Gentilhomme digne par ſes vertus d'une meilleure fortune. Elle lui dit qu'il ne tenoit qu'à lui de réparer l'injuſtice du ſort, qu'il falloit laiſſer aux ames vulgaires les idées communes; qu'un cœur généreux & bien placé devoit penſer autrement, & ſe conduire ſur d'autres principes; que rien n'étoit plus digne de lui que de remettre dans ſon premier éclat une maiſon tombée dans l'abaiſſement par une foule de diſgraces qu'elle n'avoit point méritées; que Dubreuil étoit digne de cette faveur par ſon reſpect pour eux, par ſon attachement à leurs intérêts, & par les ſervices qu'il leur avoit rendus; qu'il ne lui manquoit qu'un rang diſtingué pour faire briller aux yeux de toute la France ſon courage & ſes grandes qualités; que les marques qu'il avoit données de ſa modération à l'égard de leur fille, à laquelle on pouvoit dire qu'il avoit conſervé l'honneur, méritoient qu'il la lui donnât comme une récompenſe de ſa vertu, qui devoit paſſer pour être d'autant plus héroï-

que, qu'il étoit prévenu pour Emilie d'une plus ardente paſſion.

Sa reconnoiſſance, pourſuivit la Ducheſſe, pour une faveur qu'il a ſi peu lieu d'eſpérer, doit vous répondre du bonheur conſtant d'une fille que vous chériſſez encore malgré ſon égarement. Quelle douce ſatisfaction pour un pere, que celle de pouvoir aſſurer ainſi la félicité de ſes enfans! Il eſt vrai qu'Emilie s'eſt en quelque ſorte rendue indigne de vos bontés ; vous pouvez ſans injuſtice la punir d'un engagement de cœur que vous êtes en droit de condamner ; mais ſongez qu'au fonds, ces ſortes de fautes ſont involontaires, & qu'il vous ſera plus glorieux de lui faire éprouver l'indulgence d'un pere tendre, que la ſévérité d'un Juge inflexible. En la confinant dans un Cloître, ſans vocation, vous condamnez ſes yeux à des pleurs intariſſables ; vous livrez ſon cœur au déſeſpoir le plus affreux ; vous l'enlevez à mon amour, à votre tendreſſe, & nous la perdons l'un & l'autre pour jamais. Quel reproche n'aurez-vous pas à vous faire d'avoir cauſé, par votre rigueur, la ruine & les malheurs de votre propre ſang ?

L'amour, & la conſidération que le Duc

avoit pour sa femme, & l'estime & l'amitié dont il étoit prévenu pour Dubreuil; la tendresse qui se réveilla dans le fond de son cœur pour Emilie, toute criminelle qu'elle lui paroissoit : tout lui parla fortement en faveur de ces deux Amans. Il ne put résister davantage à la voix de la nature, qui le sollicitoit en faveur de sa fille. Dans un moment elle triompha de ses répugnances; & toutes ses idées de grandeur & d'ambition s'évanouirent. Mais ce qui le détermina principalement à faire à Dubreuil l'honneur de le recevoir dans son alliance, fut la sagesse de cet amant. Dubreuil jeune, bien fait, amoureux, adoré d'une des plus belles filles du monde, & Dubreuil plus occupé de la gloire de sa Maîtresse, que du soin de satisfaire sa passion, lui parut un phénomene qui méritoit de fixer ses regards & son admiration. Digne effet d'une vertu rare, qui sait captiver les cœurs, & faire revenir tout-à-coup les esprits de leurs préventions !

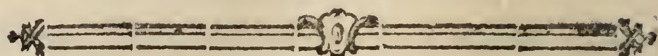
Le Duc répondit donc à la Duchesse, qu'il ne s'opposoit plus à l'alliance qu'elle lui proposoit. Comme alors Emilie & Dubreuil commençoient à ne plus garder la chambre, on les fit venir aussi-tôt l'un &

l'autre. Le bonheur inespéré qu'on leur annonçoit, eut d'abord quelque peine à trouver croyance dans leurs esprits. Dubreuil sur-tout, qu'Emilie n'avoit point revu depuis le fatal entretien qui lui avoit causé tant de maux, & que, pour se conformer aux intentions de la Duchesse, elle n'avoit point instruit des bontés & des projets de sa mere : Dubreuil ne pouvoit revenir de son étonnement. Ils se jetterent l'un & l'autre aux pieds du Duc & de la Duchesse, & leur exprimerent tour à-tour les sentimens de leur reconnoissance, avec tant de vivacité, qu'ils leur firent verser des larmes en abondance. A l'instant même le Duc écrivit au Roi, pour le supplier de donner son consentement à ce mariage, & d'agréer en même tems la démission de son Régiment en faveur de Dubreuil.

Ce Prince, dont la clémence & la bonté composoient l'aimable caractère, accorda tout ce que le Duc lui demandoit, quoique bien informé que la famille de Dubreuil avoit été dans des intérêts contraires aux siens. Ce fut à la tête de ce Régiment que Dubreuil justifia dans la suite le jugement avantageux que la Duchesse avoit formé de son courage & de ses autres belles qualités.

Cependant on fit les préparatifs pour la ſolemnité des nôces de nos amans. Tout y fut brillant & magnifique, & les gens éclairés & ſages, qui connoiſſoient le mérite de Dubreuil, applaudirent hautement au choix du Duc. Le jeune & vertueux Gentilhomme, devenu poſſeſſeur de la belle Emilie, regarda quelque tems ſon bonheur comme un ſonge ; mais ſon aimable épouſe continuant toujours à le combler des témoignages d'un amour inaltérable, il trouva dans ſa poſſeſſion un bonheur réel & ſolide. Elle n'avoit aimé que cet amant, elle n'aima que ſon époux, & toute la ſuite de ſa vie fut la pleine juſtification de ſa vertu, que les emportemens de ſa paſſion avoient donné lieu de ſoupçonner.





LE SOLITAIRE,

OU

AMYNTOR

ET

THEODORE,*

Conte en vers traduit de l'Allemand.

DANS cette vaſte étendue, où l'océan Atlantique roule ſes flots d'un monde à l'autre monde ; la derniere des Iſles Hébrides, qui ſemblent garder les côtes de la Bretagne leur mere, Ilda porte ſa tête juſques aux cieux.

Iſle fortunée, quoique ſoumiſe aux influences de l'ourſe glacé. Elle ignore les arts qui poliſſent & corrompent des climats

* L'auteur a donné à ce Conte le nom de poëme épique, & ce poëme eſt en trois chants : nous l'avons regardé comme un Conte agréable ; ce ſera donc ici un Conte poétique ſans diverſion de chants, attendu qu'il eſt abſurde de donner à un auſſi petit ouvrage le titre faſtueux de poëme épique.

plus doux ; elle poſſede les biens de la ſimple nature & de la ſimple vertu. Jamais elle ne vit flotter ſur ces rives les drapeaux enſanglantés, jamais le glaive meurtrier ne déſola ſes campagnes. La volupté, cette enchantereſſe, qui enivre les nations d'un nectar empoiſonné, eſt un nom inconnu dans cette heureuſe contrée. Le contentement tranquille, l'antique fidélité, l'union des cœurs, l'innocence, ſont ſes divinités tutélaires. Elles aſſurent aux habitans de ce petit monde le bonheur de la vie, une ame exempte de la rage des paſſions, un corps à l'abri du ravage des maladies. Le teint brille des roſes de la ſanté, les reſſorts lians de la vigueur ſe déploient dans tous les mouvemens. Endurci par la tempérance au péril & à la peine, l'Inſulaire lutte contre les flots, grimpe le ſommet des rochers. Le travail l'éveille au point du jour, le travail ferme ſes yeux d'un ſommeil paiſible, tandis que les vents & les flots heurtent contre les rochers qui lui ſervent de rempart. De tous ſes biens le plus précieux, bien que l'avarice, que l'ambition ne connurent jamais, c'eſt la liberté. Compagne de l'indépendance, qui ſe plaît dans les antres & dans les dé-

ferts, elle répand ſes douceurs ſur la jeuneſſe & ſur l'âge le plus avancé.

Fille du ciel & de la nature, muſe du ſentiment, j'implore votre ſecours. Soit qu'au coucher du ſoleil vous vous promeniez dans une forêt épaiſſe, ou qu'au lever de l'aurore vous vous tranſportiez ſur les Alpes les plus élevées : ſoit que dans la chaleur du jour vous vous retiriez ſous les berceaux de verdure qui ombragent ce beau vallon ; & qu'aux bords de ce ruiſſeau tranquille, l'inſpiration & le génie prêtent l'oreille à vos leçons : Que ma voix parvienne juſqu'aux lieux où vous faites votre demeure; venez, & daignez m'être propice.

Étendez vos ailes puiſſantes ſur ces flots tumultueux ; qu'un vol rapide me porte ſur ces côtes inacceſſibles. Accordez votre lyre au ſon que ce vent fait entendre dans les échos de ces montagnes ; que vos nombres, que votre cadence, marchent avec la liberté qui regne dans ces lieux ſauvages ; que vos accens plaintifs accompagnent le triſte récit que j'entreprends dans ces vers.

C'eſt ici qu'Aurele, le vertueux Aurele ſe voyoit exilé. Quelle ſolitude plus pro-

fonde sa douleur pouvoit-elle choisir? Banni, par l'injustice du sort & par les malheurs de la guerre, des beaux lieux qui l'avoient vu naître, & parvenir au comble du bonheur, il traîne dans ces lieux écartés les restes d'une vie usée par les malheurs. Un souvenir cruel lui retrace sa félicité passée : une épouse fidelle, l'amour en fit le choix, la raison le confirma : une fille, dans la premiere fleur de sa beauté, livrée au pouvoir d'un ennemi, chez qui la fureur d'une guerre civile a étouffé jusqu'aux remords.

Tourmenté de ces affreuses idées, il remplit l'air de ses gémissemens; il mêle ses plaintes aux mugissemens des flots; il passe les nuits étendu sur un rocher battu des vents & de l'orage.

Tel fut l'état de son ame, jusqu'à ce que le tems, ce grand médecin de la vie, qui seul a le secret de fermer des yeux ouverts par le chagrin, de chasser les fantômes d'une noire mélancholie, le tems fit couler dans ses veines enflammées un baume insensible & salutaire. Aux plus violentes agitations succede un état de réflexion tranquille. Mais ce calme est mal assuré; c'est celui des flots que les vents

laiſſent retomber, & qui frémiſſent encore de la tempête. Enfin, la raiſon remonte ſur ſon trône. Aurele tourne les yeux vers le ciel. Au travers des épais nuages, dont nous enveloppent les ſens, ſa piété contemple l'Être ſuprême, ſeul arbitre de nos deſtinées, toujours juſte, toujours ſage, dont la main bienfaiſante ne bleſſe que pour procurer la guériſon. A cette penſée il ſent s'appaiſer les paſſions qui le déchiroient : les tranſports de la colere, les fureurs de la vengeance, ces excès, enfans de la foibleſſe, ſont ramenés dans leurs bornes par la main de la vertu. Les erreurs dont l'homme eſt le jouet, ſe diſſipent à la lumiere de la vérité, comme les vapeurs diſparoiſſent aux premiers rayons du ſoleil. Tranſporté par la foi, au delà de ce monde borné par le tems, dans lequel ſe promènent le vice & la mort, il découvre la perſpective brillante d'un monde de lumiere & d'amour. Si quelques ſoupirs s'échappent encore de ſon cœur, ils lui ſont arrachés par ces noms ſi tendres, d'épouſe, de fille ; par l'idée des peines qu'elles endurent pour l'amour de lui ; par l'intérêt d'un ennemi qui, ſourd à la voix de la compaſſion, pourra lui-même implorer en vain la compaſſion du ciel.

Placé entre les gémeaux le soleil donnoit la plus belle des saisons aux climats que cette Isle voit à son midi. Elle-même, quoique sur les confins du vaste domaine de l'hiver, ne laisse pas de sentir les rayons de cet astre bienfaisant. Les côteaux, les vallées sont couverts de thym, de lavande fleurie, de carmel (*a*) aromatique : on respire par-tout les parfums & la santé. C'est dans les rochers dont l'Isle est bordée qu'on reconnoît sur-tout la douce influence du printems. Ces rocs, auparavant solitaires, sont peuplés de colonies innombrables d'oiseaux venus de terres inconnues. A la voix de la nature, ils ont entrepris un voyage hardi, au dessus du vaste océan. Traversant l'étendue immense & uniforme des cieux, ils ont su diriger leur course à un point fixe, & retrouver leur lit nuptial.

Aurele observe les jeux de ces habitans de l'air. Puis abaissant ses regards sur le désert mouvant, où se perd sa vue, ses pensées s'élevent; il adore la main puissante qui a creusé ce lit d'une profondeur im-

(1) Plante connue des botanistes sous le nom d'*Argatilis Sylvaticus*, dont les habitans de ces Isles font beaucoup de cas.

menſe, qui a reſſerré cette ſphere fluide dans des cercles éternels. Elle conduit les vents d'un pôle à l'autre pôle, pour rejoindre des mondes ſéparés, & pour réunir dans des ſervices & dans un amour mutuels, la famille entiere de la terre. La belle heure du ſoir approchoit : le ſoleil ſur ſon déclin laiſſoit tomber ſur l'océan ſes rayons dorés : le miroir azuré réfléchit cette brillante image; autour d'elle des nuages colorés forment un payſage aërien.

Le Solitaire jouiſſoit avec un plaiſir mêlé de reſpect de ce magnifique ſpectacle, & ſe laiſſoit aller à la rêverie, panché vers la ſurface unie des eaux. Tout-à-coup un bruit ſourd s'éleve des voûtes ſouterraines que la mer a creuſées, il roule de caverne en caverne comme un murmure plaintif. Les oiſeaux interrompent leurs chants. Le fulmar jettant ſon cri lugubre, ſort de ſon nid & s'envole vers la mer. La nuit vient avant ſon heure, & répand ſur les flots une effrayante noirceur : une eſpece de friſſonnement parcourt les ondes émues : un nuage épais s'avance, il porte dans ſon ſein les orages & la mort : le terrible vent du Sud ſe précipite en furie ſur ces mers épouvantées. A l'abri d'un rocher, dont le

ſommet

ſommet avancé brave la tempête, Aurele immobile contemple ce tumulte affreux. Ses yeux ſont étonnés de ces montagnes d'eau, ſes oreilles ſont ébranlées par le tonnerre des vagues.

Auſſi loin que ſa vue peut s'étendre, là où les dernieres vagues confondent leur écume avec les nues, tout-à-coup paroît un vaiſſeau qui ſemble gliſſer du haut des airs. Cet objet, d'abord confus, s'approche chaſſé par l'orage; chaque voile ſe développe, chaque mât ſe ſépare & ſe diſtingue. Aurele ſuit ſa courſe d'un œil attentif. Il invoque celui dont les vents écoutent la voix, dont la mer en fureur reſpecte le moindre ſigne : il le ſupplie de jetter du ciel un regard favorable ſur des malheureux qui vont périr, dans ces ténebres, au milieu de ces abymes, éperdus de frayeur, environnés des horreurs du trépas. Mais non, têtes deſtinées à la mort, ni vos vœux, ni ceux de vos ſemblables ne ſauroient retarder votre heure. A l'inſtant, l'affreux génie des tempêtes quitte ſa caverne profonde, où la lumiere du jour ne pénétra jamais; il ſort du gouffre avec un air menaçant; les flots épouvantés fuient en rugiſſant devant lui.

Il donne ſes ordres ſiniſtres ; auſſi-tôt les Aquilons furieux déploient leurs ailes noires chargées de grêle & de torrens de pluie ; ils chaſſent devant eux l'orage qui ſe répand en éclats : leur ſouffle puiſſant pénetre juſqu'au fond de l'abyme, il ſouleve, il bouleverſe la maſſe entiere des eaux. Foible jouet de cette affreuſe tourmente le vaiſſeau tournoie avec impétuoſité, le gouvernail ſe rompt, les mâts tombent fracaſſés, les voiles déchirées volent au loin dans les airs. Ah ciel! ſauvez ces malheureux. La moitié de l'océan s'éleve, elle pend ſur le frêle navire qu'elle couvre d'une ombre épouvantable; le déluge tombe, ils ſont engloutis, le vaiſſeau s'abyme pour ne reparoître jamais.

Aurele en eſt témoin ; des pleurs involontaires arroſent ſes joues blanchies par la vieilleſſe; il détourne ſes pas, il fuit ce triſte lieu, il marche en ſilence, ſon cœur eſt navré : ta volonté, dit-il en ſoupirant, ta volonté ſoit faite, ſuprême arbitre des événemens ! Mais la mort demande une larme, & l'homme doit ſentir les malheurs de l'humanité.

A quelque diſtance de l'endroit où il a été ſpectateur de cette fatale ſcene, là

où la baie s'enfonçant tourne du côté du pôle, un rocher s'éleve en arcade: affermie par ſon propre poids, elle ſemble le vaſte portail de quelque temple antique. Aurele traverſoit cet antre, abſorbé dans ſes penſées, lorſque les échos de la voûte lui renvoient un bruit & des cris. Il s'arrête, il leve les yeux, il apperçoit un cercle d'Inſulaires empreſſés autour d'un homme que la mer vient de jetter ſur le rivage. Il s'approche, il le trouve étendu ſur le ſable. Le feu de la vie ne brille plus dans ſes yeux ternis, ſes joues ont perdu les vives couleurs dont elles étoient animées; une pâleur mortelle eſt répandue ſur ſes traits défigurés. De ſes cheveux dégoutte l'eau ſalée, ſa main ſerre un morceau de rame, témoin des efforts qu'il a faits dans ſon agonie en luttant contre les flots. Jeune, & formé avec complaiſance par les mains de la nature, les proportions hardies ſe marient avec les graces dans ſa figure intéreſſante. Aurele touché, leve au ciel des yeux ſupplians; & n'ignorant pas qu'une étincelle de vie ſe cache quelquefois, retirée dans ſon centre où elle conſerve ſon activité, il fait promptement tranſporter dans ſa demeure ce corps inanimé.

Une main officieuſe réchauffe ſes membres glacés, des odeurs aromatiques chaſſent les vapeurs malignes qui offuſquent ſon cerveau, une liqueur extraite des plantes des montagnes s'inſinue dans ſes levres. Bientôt un mouvement inſenſible ranime ſon pouls interrompu; on voit par degrés ſur ſon viſage le ſang reprendre ſon cours; il revient peu à peu de cette tranſe mortelle, comme on ſe réveille avec peine de quelque rêve affreux.

Rappellé à la vie & à la douleur, un foible crépuſcule paroît dans ſes yeux entr'ouverts. Il les tourne languiſſamment vers le ciel, enſuite ſur ces inconnus qui l'environnent fondant en larmes. Il les ferme de nouveau, comme ne pouvant ſouffrir la vie & la lumiere. A la fin, d'une voix entrecoupée, il prononce en haletant quelques mots qui annoncent le déſordre de ſes ſens: » Baiſſez, baiſſez toutes les voi-
» les. O ciel, ayez pitié de nous! Ah!
» l'océan entier vient fondre ſur nos têtes.
» Derniere eſpérance de mon cœur, non,
» nous ne ſerons point ſéparés. Aidez-
» moi, aidez-moi, cette vague l'enleve.
» O ſi quelque flambeau céleſte éclairoit
» ce noir abyme! Eloignée, engloutie,
» perdue pour jamais! «

Il ſe tait, un tremblement général ſaiſit les pâles aſſiſtans.

Aurele les congédie avec des paroles de remerciement & d'amitié. Il reſte ſeul avec l'étranger; attaché ſur ſon viſage, il obſerve d'un œil inquiet, d'une oreille attentive, tous ſes mouvemens, tous ſes ſoupirs. Tantôt il épie le moment de lui donner quelque conſolation, tantôt il eſt retenu par la crainte de troubler le repos ſacré dû aux malheurs extrêmes.

Il regne entr'eux un ſilence morne, profond, ſolemnel.

O Toi, dit-il enfin, qu'un miracle a tiré des gouffres de la mer, ſi, rendu à toi-même, tu peux diſcerner la main puiſſante qui t'a ſauvé, adore cette main divine. Enfermé dans un abyme impénétrable, la voix du tout-puiſſant a commandé à la mort de rendre ſa proie, afin que tu ſubſiſtes comme un monument d'admiration & d'amour. . . . Il ne m'écoute pas: quelque malheur étrange l'accable, quelque ſecret tourment preſſe ſon cœur, & fait couler de ſes yeux ces larmes ameres . . . Découvre-moi le fond de ton ame. Quelque affligé que tu ſois, ſache que par un triſte privilege, formé moi-même à la miſere, j'ai acquis le droit

de partager les infortunes, je ſais rendre aux enfans de la douleur, larme pour larme, & ſoupir pour ſoupir.

Qu'ai-je entendu ? s'écrie l'étranger, après quelques momens d'admiration & de ſurpriſe. Sur cette terre ignorée des humains, près des bornes les plus reculées de la nature, un langage qui ſe reſſent ſi peu de la rudeſſe du climat, un cœur ouvert aux ſentimens de la pitié la plus tendre ! Généreux inconnu, ſi des maux qui ne veulent point de remede vous ont pour jamais dévoué au deſeſpoir, vous voyez un digne compagnon d'infortunes, que la lumiere du matin ne rappellera plus à la joie, que la nuit n'invitera plus au repos. Dans la fleur de votre jeuneſſe, dites-moi, votre cœur touché d'une beauté divine, éprouva-t-il ces émotions, ce trouble charmant que la beauté fait naître, lorſqu'elle s'offre pour la premiere fois à nos regards enchantés ? Le ciel ſembla-t-il approuver cette paſſion vertueuſe ? Vous accorda-t-il ce bonheur qu'on n'achete point par des tréſors, que ne donne point le pouvoir ſuprême, cette félicité céleſte, l'amour payé par l'amour ? Connûtes-vous ces épanchemens d'une tendreſſe & d'une

fidélité mutuelle auxquels le cœur s'abandonne avec transport? Si tel fut votre sort, connoissant mes plaisirs vous concevrez mon désespoir. Cette fortune, si digne d'envie, toute cette fortune est abymée dans ces ondes. Cieux, qui dévouâtes aux vents & aux flots sa tête innocente, vous seuls pouvez dire ce que j'ai perdu. O amant infortuné, ô malheureux Amyntor! Les larmes, les sanglots étouffent sa voix, ce n'est plus qu'un müet désespoir, qu'une nouvelle agonie.

Dans ce moment le crepuscule, qui les avoit éclairés d'une foible lumiere, avoit fait place à une nuit obscure, dont l'horreur vient augmenter ce qu'il y a de lugubre dans ce touchant entretien. Aurele en sent toute l'impression. Il connoît trop la nature pour combattre un amour sans espoir. Que ne puis-je soulager des maux que je partage, Amyntor! lui dit il: j'en prends à témoin le ciel qui voit tes larmes, je délivrerois ton ame de ses plus vives douleurs. Sa douleur! qu'elle est juste, lorsque la raison & l'amour pleurent sur un même tombeau! Viens, nous mêlerons nos larmes pour celle qu'adoroit ta vertu & que regrette ta fidélité. Tous

les jours, dès que l'aurore viendra dorer nos montagnes, lorſque la nuit les couvrira de ſon ombre, tous les charmes de ſon viſage, toutes les beautés de ſon ame feront le ſujet de nos diſcours. Enſuite, tu entendras le récit funeſte ... Amyntor, ton cœur palpitera à la ſeule idée des maux qui font ſaigner le mien. Mais la nuit s'avance, voici l'heure du repos : puiſſent les miniſtres céleſtes qui veillent ſur les pauvres mortels, te donner un ſommeil paiſible, t'offrir des images de lumiere, & ſouffler dans ton ame cette paix ſacrée qui eſt l'apanage de la vertu.

Minuit approchoit, une épaiſſe obſcurité couvroit toute la nature. A travers l'horreur des ténebres, les vents faiſoient entendre leurs longs ſifflemens; les flots, encore irrités, aſſaillant les rochers qui ſervent de rampart à l'iſle, portoient leurs menaces juſques aux oreilles d'Amyntor. Emporté par chaque coup de vent, couvert par chaque vague, il eſt encore dans le travail, dans l'agitation. La mémoire, avec ſes couleurs pâles, lui retrace la tempête & ſes horreurs; il ſe voit arracher une ſeconde fois l'objet qu'il chérit plus que la vie. Enfin, l'ame entraînée par le

poids du corps, tombe de l'abbattement dans le ſommeil; la ſcene lugubre qui l'environnoit s'obſcurcit par degrés, bientôt c'eſt une nuit profonde.

Repos peu durable! La raiſon s'endort; l'imagination s'éveille. Elle fait ſortir de leurs demeures cachées les illuſions fantaſtiques, enfans de la peur ou de l'eſpoir chimérique. Tout-à-coup l'air s'obſcurcit, la mer s'enfle : Amyntor, tantôt oppreſſé ſous une montagne d'eau prête à fondre ſur lui, tantôt élevé ſur le ſommet d'une vague, ſaiſi de vertige, ſe voit porté d'une nuée à une autre. Tantôt jetté ſur un rivage inconnu, dans une vaſte ſolitude, où regnent l'obſcurité & le ſilence, il ſe traine avec effort errant dans ces ſables immenſes, il entend de loin les flots qui rugiſſent dans ces déſerts. Soudain, précipité dans un gouffre, il croit, par une chûte épouvantable, tomber au centre du chaos.

Là cependant il retrouve Theodore avec tous ſes charmes. Elle le reçoit avec un tendre ſouris : ſes beaux yeux, comme un Ciel ſans nuages, laiſſent voir ſon ame toute entiere : elle ne connoît point de crimes, elle ne cache point de deſirs : des

myrthes embaumés, des fleurs croiſſent & ſe courbent en berceau, des roſſignols font entendre un chant nuptial, les amans ſe promenent, ils volent ſur le gazon émaillé, & dans leurs tranſports mutuels ils font l'échange de leurs cœurs.

Trois fois Amyntor veut preſſer entre ſes bras ſa chere Theodore, trois fois elle s'échappe & s'évanouit dans les airs. *Arrêtes ; où fuis-tu ?* ſes cris, ſes efforts le réveillent. L'impreſſion reſte dans ſes ſens tranſportés : cette image brillante charme encore ſes yeux, cette voix chérie réſonne encore à ſes oreilles.

Douce illuſion ! hélas, la reflexion la diſſipe ; il ne retrouve que ſa douleur. Il s'élançe hors de ſon lit ; & dans les ténebres, il erre ſur le rivage, comme un ſpectre que ſes peines ont chaſſé de ſon tombeau. Il monte ſur un rocher, il veut ſe précipiter dans les flots. Ce qui le retint, ce ne fut point la ſoumiſſion aux volontés céleſtes ; la paſſion eſt trop violente pour laiſſer parler la raiſon. Une lueur d'eſpérance le ſoutient encore. Peut-être le frêle eſquif, auquel il confia ſon Amante, s'offrira-t-il à ſa vue : il tourne de tous côtés ſes yeux ardens : il n'apperçoit pas

même flotter ce cadavre, qu'il couvriroit d'une terre arroſée de ſes larmes.

Déja les heures vigilantes ouvrent les portes de l'Orient; l'Aurore ſort avec ſa lampe couleur de pourpre. Le vaſte horizon ſe dévoile, il offre un ſpectacle grand & ſauvage, ſi les yeux d'Amyntor étoient capables d'en jouir. Sous ſes pieds, la profonde Mer du Nord étend ſes ondes roulantes à un immenſe éloignement. D'eſpace en eſpace, on voit ſortir comme par dégré de ſon ſein, ſes nombreuſes iſles, fleurons précieux de la Couronne d'Albion. Au delà, de hautes montagnes paroiſſent comme des nuages azurés. Plus près mille & mille payſages frappent les regards ſurpris. Ici le roc nu, entaſſé par piles ſur les roches eſcarpées, forme un édifice bizarre d'une effrayante hauteur. Là le bruyant peuplier, le vaſte chêne, le pin à la tête élevée, embelliſſent leur verdure des rayons dorés du ſoleil.

Cependant Aurele, ſortant d'un ſommeil tranquille, tel que la tempérance le donne, penſe à rejoindre le jeune étranger & à réprendre les ſoins que la compaſſion lui inſpire.

Mais, avant toutes choſes, s'élevant à

celui qui forma ſon cœur pour ſentir : » Principe de la lumiere, dit-il, toi dont » le ſoleil emprunte ſa ſplendeur ; ſource de » vie & d'amour, dont le regard propice » ranime en ce moment la nature ; ô le » premier & le meilleur des Etres ! Ton » Eſſence ineffable ſe dérobe aux recher- » ches des mortels ; l'homme cependant, » quoique placé au dernier rang des créa- » tures raiſonnables, peut lire ton pouvoir » ſans bornes, ta ſouveraine intelligence, » imprimées dans tes ouvrages, en carac- » teres auſſi anciens, auſſi durables que le » ſoleil. Révélation toujours ſubſiſtante, » toujours la même, qui s'étend de ſiecle » en ſiecle & d'un monde à un autre monde ! » Reçois mes hommages, bonté univerſel- » le, dont les effets ſe répandent de ce » trône élevé, ſur la terre, dans les airs, » dans les eaux, & pénétrent tout ce qui » a vie. Tout ce qui a vie ſur la terre, » dans les eaux, dans les airs, fait mon- » ter vers ton trône des louanges immor- » telles. Pere commun ! Que ma voix, ani- » mée par la reconnoiſſance, ſoit entendue » au milieu de cet hymne univerſel ; qu'elle » annonce une créature couronnée de liber- » té, capable de vertu & de bonheur, for-

» mée pour te connoître & pour t'adorer.

» Soit que tu veuilles prolonger ma vie, » ou qu'en cet inſtant la mort s'approche » de moi, daignes, ô mon pere & mon » ami, me conduire innocent, au milieu » des ſombres détours qu'habitent l'erreur » & le crime, dans le ſéjour lumineux de » la paix & de la vérité. «

Après cette élévation, mouvement d'une ame ſincere, Aurele ſort, il monte le rocher d'un pas ferme, avec cette vigueur que la frugalité, que l'exercice, qu'une conſcience tranquille, ce grand cordial de la vie entretiennent juſques à l'âge le plus avancé.

Il apperçoit l'Inconnu, couché ſur la terre, abymé dans ſes penſées. Il s'arrête; ô Spectacle, dit-il, qui arracheroit des larmes à l'opulence même! celui qui ſe voyoit hier comblé des faveurs de l'amour & de la fortune, poſſeſſeur de tout ce que ſon imagination lui peignoit de plus enchanteur; le voilà étendu ſur le ſable, ſous un Ciel inconnu, privé de tout, de l'eſpérance même. Vous que les plaiſirs accompagnent, que couronne la grandeur, mortel heureux, voyez ce que vous pouvez devenir en un inſtant.

Cieux, écoutez-moi, s'écrie le malheureux Amyntor; que la douleur dont je ſuis déchiré ſe change en une affreuſe rage, qu'elle me jette dans une mortelle agonie. Je ſuis las de la lumiere. Les jours qui ſe préſentent à moi ne ſont qu'obſcurité, que déſeſpoir.... Mais, qui ſe plaint oublie qu'il peut mourir.... O fille ſainte! ſi dans le repos où tu es élevée, au deſſus de ce Ciel périſſable, les noms les plus ſacrés ſur la terre, & qui te furent les plus chers, le nom d'amant, le nom d'ami, peuvent encore te coucher, jette ſur moi un rayon qui me guide, découvre moi le lieu fatal où ton corps ſans vie a été pouſſé par les flots: que je puiſſe..... Sort barbare, réſerviez vous un amant à des devoirs ſi douloureux! Que je puiſſe rendre à ces précieux reſtes les derniers honneurs, baigner de mes pleurs cette urne glacée, hâter l'inſtant qui doit mêler ma cendre à cette cendre chérie!

Tels étoient mes regrets, dit Aurele en s'approchant. Tout ce que le cœur peut éprouver de douleur & de rage déchiroit mon ſein tour-à-tour. Ecoute, vertueux jeune homme, &, par l'excès de mes malheurs, apprends à ſupporter les tiens. Tu

vois un homme dont le commencement, dont le milieu de la vie, employés avec honneur dans des actes de la vertu, firent respecter le nom par ce petit nombre d'hommes dont la louange est glorieuse. Cette autre source du bonheur le plus continuel, la paix, la tendresse domestique, répandoit sa douceur sur mes jours. Possesseur d'une épouse accomplie, les nœuds de l'amitié joints aux nœuds de l'amour, unissoient nos volontés : nous avions mêmes craintes & mêmes espérances, même terre & mêmes Cieux. Je tombe, Amyntor, de cet heureux état dans l'exil, dans la misere; confondu avec des scélérats, je me vois flétri par cette vengeance publique, dont l'infamie ne devoit s'attacher qu'au crime !

Et cela, ô raison suprême, cela part d'un pouvoir qui réclame ton autorité, qui s'arroge un droit divin, pour violer impunément ces loix que tu observes toi-même !

O toi qu'un long exil a dû instruire, Monarque qui as senti le joug de l'oppresseur (1), entends la voix de ton peuple,

(1) C'est aux dernieres années du regne de Charles II que l'Auteur fixe le tems du sujet de son poëme. *Ceux*

qui gémiſſant ſous un ſemblable joug, te conjure, par ces jours que tu paſſas dans l'indigence, dans l'angoiſſe, d'avoir pitié de ſa miſere.

Loin de moi, cependant, cette licence effrénée qui, ſous le nom d'amour de la patrie, cache la haine d'un légitime gouvernement. Que les loix ſoient les gardes du Prince & les gardiennes du peuple. Qu'elles maintiennent ainſi le premier de nos droits, le premier de nos biens, l'ame de toute jouiſſance, la liberté, héritage de tout Etre qui penſe, privilege irrévocable de l'humanité.

Mais ſi, nous refuſant ce que le Ciel nous accorde, le Monarque oſe dédaigner ce qui fait ſon meilleur droit à la couronne, ſi loin d'être le berger de ſes peuples, il en eſt le raviſſeur; la ſoumiſſion à ce tyran eſt une trahiſon envers le genre-humain. Le Ciel ordonneroit-il d'adorer

dit-il dans ſa préface, *qui gouvernoient l'Ecoſſe ſous ce prince, reduiſoient au déſeſpoir les peuples de ce pays, les pilloient, les empriſonnoient & les maſſacroient enſuite pour avoir cédé aux effets du déſeſpoir où ils les avoient réduits. Ils pourſuivoient, ſous le nom de fanatiques & de ſéditieux, tous ceux qui, attachés à leur patrie, prenoient la défenſe des Loix. J'ai entre les mains la copie d'un acte, dont l'original, ſigné du Roi Charles, ſe trouve dans la Secretairie, où l'on commande de faire ſur ces malheureux des exécutions militaires, ſans procès ni conviction.*

la peste, ou le tremblement de terre, dans les tems que leur rage dévore ses victimes par milliers?

Et cependant, ô douleur! tel fut le sort de notre infortunée patrie. Le bruit de nos chaînes, nos gémissemens qui s'élevoient de ces antres sauvages, annoncerent aux Cieux notre désolation, accuserent la cruauté d'un bras qui exterminoit en bourreau ceux qu'il auroit dû ramener en frere.

C'est dans ce gouffre que s'abyma mon bonheur. Moi-même, Amyntor, comme si j'eusse été une peste publique, redoutée de la société, abhorrée de la nature, on me condamne, sans me citer, sans m'entendre; le prix du sang est mis sur ma tête; l'on déchaîne contre moi tous les meurtriers que la cupidité excite au carnage: l'indigne commission de les conduire est donnée à mon ennemi mortel, à un homme connu, détesté par les actes inouis de la plus affreuse barbarie. Le prétexte, ô Ciel! puis-je le dire sans craindre d'allumer votre tonnerre, le prétexte de la religion avoit rendu cet homme sanguinaire, plus redoutable que les monstres des forêts. Il arme ses supports, troupe exercée dans tout ce que l'art des bourreaux inventa

de plus cruel, ſcélérats familiariſés avec les plus noirs forfaits. La flamme vole devant eux, le brigandage marque la trace de leurs pas. Cet azyle, ces ombrages, où depuis ſi long-tems l'amour & la vertu avoient choiſi leur retraite, que la guerre avoit reſpecté, devient le théatre de leurs fureurs. Mon épouſe, ma fille, ſont traînées par ce barbare, au milieu du tems conſacré au repos, au milieu des cris de ceux qui ſont témoins de ſa lâche fureur, hors de leur lit & de leurs foyers. Il veut arracher d'elles, à force de menaces & de tourmens, l'aveu du lieu de ma retraite. Il les retient captives dans ſa demeure abhorrée. Ah! qu'aucune de mes penſées ne s'échappe vers cette côte fatale; toute la paix qui m'a tant coûté à établir dans mon ame, feroit bientôt naufrage, mes eſpérances céleſtes s'abymeroient dans le déſeſpoir; Emilie, tendre épouſe, & toi, ma Theodore, ſeul gage de notre amour!

Il parloit encore... Mais, ô muſe plaintive, tout le pouvoir que vous avez de percer le cœur, d'arrêter le ſang dans les veines glacées, tous vos accens douloureux, expreſſions de l'agonie, ſuffiront-ils pour rendre ce que ſentit Amyntor!

» O Ciel, qu'ai-je entendu, Aurele !....
O confusion, horreur ! Est ce vous le plus injustement traité, le plus infortuné de tous les hommes ! Hélas, vous fûtes pere. Sur ce fatal rivage... votre Theodore.... A ces mots il tombe, un froid mortel a serré son cœur, sa vie est une seconde fois sur le point de s'envoler.

Tel qu'un voyageur aux pieds duquel éclatte la foudre, il reste immobile d'effroi; ses yeux sont fixes, égarés, ses membres roidis, c'est un marbre, monument d'épouvante: tel parut ce malheureux pere, à ce mot affreux, trop intelligible, quoiqu'à demi-prononcé. Il n'a pas la force de pousser un soupir, aucune larme ne peut couler, tous ses sens sont glacés d'étonnement & d'horreur. Tout-à-coup, tel qu'un homme, dont un rêve funeste a troublé le cerveau & allumé la fureur, Amyntor se leve, il tire un poignard; » C'est moi, » c'est moi, s'écrie-t-il, qui dois porter » la peine de tant d'injustices; c'est ainsi » que je mets fin aux horreurs de ma destinée. » Il leve le bras. Aurele le saisit; il parcourt avec des yeux effrayés & un cœur palpitant tous les traits de ce beau jeune homme, pour se rappeller s'ils lui

ſont connus : O funeſte entrepriſe! s'écrie-t-il enfin. Qui que tu ſois, garde-toi d'attenter ſur tes jours. N'ajoute pas à tes crimes, ſi du moins tu es capable de crime, un forfait dont la nature frémit. O ſouverain juge! l'homme oſera-t-il donc violer tes ordres, & au moment de ſa rebellion, ſe jetter en ta préſence redoutable, encore teint d'un ſang qu'il ne s'eſt point repenti d'avoir verſé! Rappelle tes eſprits, Amyntor, ſouviens-toi de ce que tu es, des droits & de la juſtice de celui dont la main eſt préſentement ſur toi. Mais parle : quoique tremblant encore de ton action furieuſe, je ſuis preſſé de ſavoir ce que ſignifie.... Ah je n'en dois pas demander davantage! Ma Théodore..... O Ciel! ai-je donc péché au-delà de la meſure de ta grace? Mais moi, qui reprens ce jeune homme de ſa rage, me laiſſerai-je emporter à de ſemblables excès? Le Ciel l'avoit accordée à mes vœux, le Ciel retire ce don de ſa faveur; dans l'une & dans l'autre de ces diſpenſations il eſt également adorable.

Pénétré de honte & d'admiration, Amyntor revient enfin à lui-même. Il ſe jette aux pieds du vieillard, il attache avec tranſport ſur ſa main ſes levres tremblan-

tes ; ses yeux grossis de larmes, sont remplis de crainte, de confusion, de respect ; ils parlent au défaut de sa bouche, ils cherchent, ils évitent les regards du vénérable Solitaire ; ces mouvemens tumultueux permettent à peine à sa langue mal assurée de prononcer ces paroles : »Qu as-» tu fait ? Pourquoi sauver un misérable ? Tu » ne peux le connoître sans le détester. Ton » honneur, ta tendresse, ta fidélité, tous tes » devoirs prononcent contre moi. Je suis... » Ah détourne tes regards, ces regards ef-» frayans & augustes ; laisse-moi dire ce que » j'abhorre.... O ciel, ô vertu, pardon-» nez si je voudrois renoncer à ce que la » nature veut que je respecte ! Elle m'a fait » fils de Rolando ; par vos liens, plus sa-» crés que ceux de la nature, je suis étran-» ger à ses crimes..... Le fils de Rolando, ah ciel, à mes pieds, en mon pouvoir ! Quel affreux combat au dedans de moi !... ma raison ébranlée... D'un seul coup, malgré l'Océan qui nous sépare, percer le cœur de mon ennemi... Loin de moi, mouvemens indignes d'une ame vertueuse ; je me laisserois aller aux forfaits que je déteste dans mon persécuteur ! Tandis qu'il parle, le poignard demeure suspendu sur

le jeune homme profterné : les bras ouverts, Amyntor femble hâter le coup fatal qu'il implore. Mais le fer tombe de la main d'Aurele ; la pitié triomphe ; il alloit la témoigner , lorfqu'une troupe d'Infulaires s'affemble foudain autour d'eux. Ils viennent, fuivant l'ancienne coutume qu'ils obfervent religieufement, offrir leurs foins & leurs fecours à l'étranger.

Ils avoient pour chef le fage Montano, dont le tems a blanchi la tête, dont les yeux percent le fombre avenir.

Aurele, après quelques momens, le tire à part, & lui confie Amyntor. Sauvez-le de lui-même, dit-il ; &, fans attendre fa réponfe, il s'éloigne & porte dans fa demeure les penfées dont il eft agité.

Elevé au deffus des montagnes, qui placées au Sud de Kilda portent aux cieux leur triple fommet, le foleil dans toute fa force, dardoit fes rayons fur la plaine. Les troupeaux s'acheminent à pas lents vers le rivage ; ils vont chercher parmi les rocs leur amere & faine nourriture. Un inftinct fûr leur fait connoître l'heure du flux, malgré les variations qu'y caufe l'aftre de la nuit dans fa courfe changeante. C'eft fur ce fignal que donnent ces ani-

maux que leurs ſimples bergers ſe reglent pour prendre au milieu du jour un repas frugal.

Le ſeul Aurele demeure inſenſible aux beſoins de la nature ; il ne peut ſonger qu'à ſes malheurs. Sa fille n'eſt plus ; il ignore le ſort de ſon épouſe ! De lugubres images s'élevent devant lui. Une vive douleur, une cruelle incertitude le déchirent tour-à-tour. La raiſon, la nature, ſe livrent un combat où l'on voit tour-à-tour pancher des deux côtés la balance. Enfin, appellant tous les ſecours que peut prêter la vertu, s'appuient de celui qui tire la force de la foibleſſe même ; il ſe réſigne ; il ſacrifie à la volonté ſuprême les douces foibleſſes d'un cœur paternel. Les ſoupirs qu'arrache un ſouvenir ſi cher, commencent à le ſoulager. Ces larmes de tendreſſe qui, par un charme incompréhenſible, nous inondent à la fois de douleur & de plaiſir, coulent enfin de ſes yeux.

Le calme commençoit à renaître ; au travers de la tempête dont ſon ame fut agitée, la raiſon faiſoit briller cette clarté qui réjouit & qui fortifie, lorſqu'il voit de loin Amyntor s'approcher à pas lents.

La triſteſſe répandoit ſur ſes traits abattus un charme ſecret. Son port noble, majeſtueux dans ſa douleur, frappe le Solitaire; la compaſſion, la tendreſſe agitent ſon cœur; ils s'aſſeient ſur un banc de gazon. Le jeune homme commence ainſi ſon diſcours.

Prêtez une oreille attentive au récit d'Amyntor, & votre équité le condamnera ou l'abſoudra. Mais pourrai-je prononcer le nom d'un pere, lorſque la vérité me défend d'y joindre des éloges? Ce nom que le ciel a rendu ſacré; autour duquel la nature a placé l'honneur, le devoir, & l'amour, comme une triple défenſe, dont aucune penſée non reſpectueuſe n'oſeroit approcher. Mes yeux ont été témoins, hélas, ils n'ont vu que de trop près les déteſtables effets d'un zele ſanguinaire; à quels affreux excès ne ſe porte-t-il point, excité par d'indignes prêtres, toujours prêts à ſervir d'inſtrumens à un tyran furieux, & à couvrir d'un prétexte ſacré leurs attentats ſacrileges!

Facile à ſéduire, facile à ſe laiſſer enflammer, bientôt Rolando ne reſpire que la violence & la rage. Rage inhumaine, que l'innocence ne put toucher, que le

respect dû au sexe & à l'âge, que les charmes de la beauté ne purent point retenir ! . . . Couple illustre, le sentiment de votre vertu vous soutenoit contre les horreurs de votre sort ! Au dessus des menaces, au dessus de la mort même, vous montrâtes cette fermeté qui dédaigne les plaintes & les murmures, qui ne s'arme point d'orgueil, qui ne se soutient point par les applaudissemens; calme avec constance, & grand sans effort, vous suivîtes la raison, vous obéîtes au ciel !

Mais où prendre des termes pour continuer mon récit ? Que ne puis-je emprunter les doux sons de Philomele, lorsque le printems & l'amour animent ses tendres accens, & que la nature riante semble attentive à sa voix ! Vous entendriez sans peine ce qui se passa dans le cœur d'Amyntor, lorsqu'un sentiment secret, tel d'abord qu'un foible crépuscule, & qu'il étoit aisé de prendre pour la simple humanité, devint un sentiment plus tendre ; l'amour, mon seul crime, si l'amour est un crime, lorsque la vertu allume son flambeau & que le respect lui sert de guide.

O Théodore ! qui eût pu, sans être

touché, voir tant de charmes réunis, cette fleur de jeuneſſe qui brilloit dans tous vos attraits, cette ame tendre qui ſe montroit dans vos beaux yeux, cette dignité jointe aux graces par les mains d'une nature favorable. Tant de beautés miſes dans un jour moins éblouiſſant & plus tendre ! La triſteſſe y avoit répandu ces ombres légeres qui en adouciſſoient l'éclat; des larmes en faiſoient l'ornement. Pouvoir enchanteur, quel nom puis-je vous donner? Lorſque l'amour emprunte les regards de la pitié généreuſe, qui annoblit un objet perſécuté par le ſort, la paſſion épurée prend toute la dignité de la vertu; elle approche de ces ſentimens délicieux & ſublimes que l'amour goûte dans le ciel.

Ces hommages reſpectueux d'un cœur droit & ſincere firent enfin impreſſion ſur l'aimable Théodore; elle écoute mes ſoupirs; un tendre ſouris, un regard qu'une modeſte rougeur accompagne, me dit que ſon ame vertueuſe n'eſt pas inſenſible à mon ardeur. Momens heureux, je vous ai entrevus pour ſentir plus vivement l'horreur de ceux qui vous ſuccedent!

Voici le comble de nos malheurs. La

beauté de Théodore frappa les yeux de Rolando. L'amour, si ce n'est pas profaner ce nom que de le donner à une passion furieuse, l'amour toucha cette ame fiere..... Mais ma bouche se refuse au récit des crimes d'un pere; je voudrois les couvrir du voile d'un silence éternel.

Repoussé avec le mépris & l'indignation qu'il méritoit, la rage la plus affreuse s'empare de son ame. Il est juste, s'écrie-t-il, que qui invite au dédain, essuie des refus. Je saurai nous épargner à tous deux la peine de rougir, à toi de ta dissimulation, à moi de ma basse flatterie. Cette brutale menace porta le dernier coup à la triste Emilie. Le poison de la douleur, qui depuis long tems gagnoit peu à peu, pénetre enfin jusqu'aux sources de la vie; elle succombe sous le double poids de l'infamie & de l'horreur. Aurele! ô le plus outragé de tous les hommes! Oserai-je poursuivre & t'annoncer de nouveux malheurs, ajouter le désespoir à ton affliction? Elle n'est plus.

Providence sévere! s'écrie Aurele en se frappant la poitrine. Mais il réprime un second mouvement, il étouffe d'injustes murmures; & dans le plus rude combat

que la nature puiſſe ſoutenir, aucune plainte ne ſort de ſa bouche ; il ſoumet avec reſpect ſa volonté à la volonté ſuprême ... Après tant de bienfaits reçus de la bonté divine, ne recevrois je pas les maux que cette même bonté diſpenſe ? Que ſont ces maux, ſinon des graces déguiſées, des remedes préparés par les mains de la bonté divine pour les uſages les plus ſalutaires. Couple heureux, couple chéri, reçoi mes derniers adieux ! Encore quelques jours de triſteſſe, & la triſteſſe ne ſera plus. Et toi, jeune homme, permets-moi de t'appeller mon fils ; ton amitié, la part que tu as eu de mes malheurs, ne t'ont que trop acquis un tel nom ; ne crains pas de continuer ton récit ; c'eſt à moi, quand le ciel m'afflige, d'écouter & d'adorer.

A genoux autour du lit de votre epouſe, pourſuivit Amyntor, baignés de nos larmes, nous étions muets de douleur. Emilie leve ſur moi ſes regards mourans ; enſuite les tenant fixés & immobiles ſur ſa chere Théodore.... Sauvez, ſauvez ma fille... Elle dit, & ſe laiſſant aller entre ſes bras tremblans, elle cede, ſans pouſſer un ſoupir, au tranquille ſommeil de la mort. Je vis mettre ſon corps dans une terre ſainte ; je ſouhaitai

à son ame vertueuse une paix éternelle; je répandis sur son tombeau les larmes d'une piété sincere.

Que restoit-il à faire à l'honneur & à l'amour, sinon de fuir cette fatale demeure de la violence & de la mort. A l'heure de la nuit où l'ombre & le silence regnent sur toute la nature, la lune sur son déclin montoit d'un air lugubre vers le milieu de sa course; dans ce lieu propre à inspirer la terreur, sous cette caverne obscure où reposoit Emilie, j'apperçois ma Théodore seule, à genoux sur le tombeau. Saisit de ce respect, de cette terreur sacrée qu'inspiroient l'heure & le lieu, je plie en tremblant le genoux; sur la tombe de cette mere respectée, nous joignons ensemble nos mains; nous jurons par ce lieu redoutable, par le ténébreux empire de la mort, par la pâle dominatrice des nuits & par le superbe cortege de ces feux roulans qui brûlent à jamais autour d'elle, par cette froide poussiere qui fut un être vivant, & sur-tout par la plus noble partie de cet être, cet esprit affranchi de ses liens, témoin invisible de nos sermens, nous jurons que ni le tems, ni le sort ne pourront rien sur notre constance,

que la main ſeule de la mort briſera des nœuds ſi ſacrés & ſi doux.

J'emmene ma Théodore. Un navire caché par des arbres touffus nous attendoit au pied d'une deſcente rapide dans une baie inconnue. Nous partons. Mais, ô mon pere, comment pourrai-je achever mon récit! L'océan ſe noircit, la tempête gronde, les voiles ſe déchirent, l'équipage eſt ſaiſit d'effroi. Et ma chere Théodore! Je la vois, je la vois encore; je ſens ſon cœur battre contre mon ſein; j'entends les vœux ardens qu'elle pouſſe au ciel pour moi ſeul; j'approche mes levres de ſes joues pâles & froides. Je conjure avec larmes, je prodigue l'or, j'engage les plus hardis matelots à ſauver dans l'eſquif ce précieux tréſor. Je me prépare à la ſuivre. Dans ce moment une vague s'éleve & l'engloutit avec moi. Myſtérieuſe providence! Eſt ce mon fatal amour qui attire ſur cette tête chérie les jugemens dûs à ma famille? ou reſervez-vous Amyntor à tous les traits de votre vengeance, à de plus affreuſes tempêtes, à des années de mort? La voix lui manque, ſa douleur ne peut s'exhaler par des larmes; ſes bras étendus, ſes yeux fixés au ciel offrent l'image du déſeſpoir.

Le flambeau du jour, quoiqu'avancé dans sa course, répandoit encore sa lumiere & sa chaleur. De douces vapeurs s'élevent du sein des mers & forment bientôt un voile agréable qui tempere l'ardeur de ces feux qui brûloient la terre. Aurele conduit son hôte sous une grotte d'un marbre brut ; une eau pure en sort par deux sources abondantes ; elle s'enfuit en murmurant ; les zéphyrs y trempent leurs ailes. C'est-là qu'on peut attendre l'heure de la fraîcheur ; c'est de-là qu'on découvre l'isle entiere. Le hameau, sa capitale, dont la paix & la santé sont les Dieux tutélaires, son territoire mêlé de champs & de pâturages arrosés de ruisseaux, son temple rustique, couvert de chaume, où l'orgueil n'entre jamais, où la piété seule offre des dons, se présentent à la vue.

Aurele promene ses regards ; il soupire & prend la parole. Tous les enfans de la terre naissent enfans de la douleur ; triste héritage qu'ils tiennent de leurs peres, & qu'ils transmettent à leur postérité. Chacun à sa portion de miseres. Jettez les yeux, Amyntor, sur cette vallée qui s'ouvre du côté de l'Orient. Amyntor obéit. Il voit avec étonnemeut neuf femmes chargées

d'inſtrumens champêtres, occupées à préparer la terre pour la moiſſon. Les unes l'ouvrent avec la bêche tranchante, & briſent les mottes à coup redoublés; les autres marchent d'un pas meſuré, repandent en cercle devant elles les dons de Cérès. Les dernieres traînent avec effort la herſe peſante & couvrent le grain précieux.

Tu vois, reprend Aurele, dans la tâche pénible que fournit un ſexe trop foible pour de ſi rudes travaux, tu vois ce que demande la dure néceſſité. Douze fois elles virent le ſoleil ſe coucher depuis que leurs époux ſe furent expoſés dans un eſquif pour chercher la proviſion annuelle, en arrêtant dans leurs filets ces caravanes nombreuſes qui, errant de rivage en rivage, viennent chaque année peupler nos golfes & nos bayes. Un orage furieux jetta tout à coup ces infortunés, en pleine mer, & plongea dans les larmes ce petit peuple de freres & d'amis. Aux approches de la nuit des débris de planches & de rames fracaſſées s'avançant avec les flots, vinrent mettre ſous les yeux des preuves trop certaines du funeſte naufrage qu'on ne faiſoit encore que ſoupçonner; un cri général

ral de douleur se fit entendre ; les rivages retentissent de lugubres accens ; ces femmes fondant en larmes passent les nuits sur les montagnes glacées ; leurs regards avides semblent vouloir parcourir la terre & les mers ; enfin, du sommet de ces montagnes élevées que tu apperçois, on vit paroître neuf feux, qui élevant leurs flammes dans les airs, sembloient le disputer par leur éclat à ces brillans météores qu'on voit errer dans une nuit obscure ; nous ne pouvions en croire nos yeux ; mais ces feux ayant reparu chaque nuit à plusieurs reprises, la joie, avec ses plus douces larmes & ses plus vifs transports, fit place à la tristesse ; elle étoit cependant troublée par d'accablantes conjectures. Comment délivrer ces malheureux enfermés sur cet écueil par les gouffres profonds de la mer dans une prison impénétrable ? Tout espoir de liberté leur avoit été enlevé avec leurs navires ! Quels secours leur donner contre les inévitables assauts de la misere ? Mais l'espérance est le soutien de l'homme malheureux. Vous voyez aujourd'hui ces épouses fidelles, que l'amour remplit d'une adresse & d'une force qui n'est pas naturel à leur sexe, s'occuper à

à l'envi dans ces champs des travaux de l'automne, & s'en occuper avec joie.

Amyntor, ému à ce récit, se rappelle la cruauté de son sort, la tristesse s'empare de lui; il quitte la colline sans y faire attention, porte ses pas incertains vers le rivage; la nature étale en vain la plus brillante scene; la beauté des lieux qu'il traverse, des milliers d'oiseaux remarquables par la richesse de leurs couleurs, par la gaieté & la douceur de leurs chants, le ravissant spectacle du soleil prêt à finir sa course, & dont les derniers rayons semblent se disputer la gloire de répandre l'or & la pourpre sur l'horizon qu'ils quittent à regret; tous ces objets frappent inutilement les yeux & les oreilles d'Amyntor. Son ame concentrée en elle-même est fermée à tout ce qui l'environne; son imagination blessée substitue à ces rians objets une scene de tristesse; il croit être sur des bords affreux habités par l'angoisse & le désespoir. Cependant, arrivé près de la mer, il leve enfin les yeux, & voit à quelque distance sortir d'un navire deux bandes d'inconnus, dont l'attitude & les gestes le remplissent d'étonnement. Descendus sur le rivage, ils se jettent tous ensemble à

genoux, tenant les mains levées vers le Ciel, ils le louent & le bénissent. Ils s'avancent ensuite à pas lents vers l'endroit où étoit Amyntor ; tout-à-coup il découvre au milieu de ces inconnus une jeune fille soutenue des deux côtés, se traînant avec effort, pâle, triste, rêveuse, telle qu'une personne abattue par la maladie, ou plongée dans la douleur la plus profonde. O pouvoir du Ciel ! s'écrie Amyntor, en élançant vers elle son ame & ses regards, c'est un songe... Non, il n'est pas possible... Mon sang se glace... C'est bien là son image... Trompeuse illusion!... Les Génies qui errent sur ce vaste Océan & qui habitent ces isles écartées, créent de pareils fantômes, & se plaisent à se jouer des malheureux... Ils ont revêtu cet Etre imaginaire de tous les charmes de ma Théodore!.. Mais que vois-je ? Ses yeux étonnés se fixent sur les miens ; elle semble hors d'elle-même ; toutes ses forces lui manquent ; elle tombe ; il court il se précipite ; il reçoit dans ses bras le corps de son amante... C'est elle, c'est ma Théodore ! O puissance divine, bonté immense ! c'est ta main bienfaisante!... Mon amour... Ma vie!... Il verse des larmes,

ſon cœur eſt agité par la joie, le doute & la crainte; ſes yeux ſe colent ſur ſon amante. Ame de ma vie ! s'écrie-t-il avec tranſport, objet de toute ma tendreſſe & de tous mes deſirs ! reviens, reviens à la vie & à ton amant. Chers amis, hâtez-vous de lui donner du ſecours ! O ma Théodore ! reveille-toi, c'eſt moi, c'eſt ton Amyntor qui t'appelle ! A ce nom puiſſant ſon ame ſe retrouve, elle revient des portes de la mort, elle leve en tremblant ſes yeux ſur Amyntor, & ſerrant ſa tête contre ſon ſein, elle articule le nom de ſon amant; l'excès de ſon bonheur inattendu, trop ſupérieur à ſes forces, la fait retomber; elle s'évanouit entre les bras d'Amyntor. Telle la roſe nouvelle dont les rayons du matin ont fait éclore les charmes, ſe ſeche & tombe fanée, aux feux brûlans du midi.

L'état de Théodore tenoit encore Amyntor dans la plus cruelle incertitude; les inconnus étoient déja de retour avec les ſecours qu'il leur avoit demandés: quelle ſurpriſe lorſqu'il reconnut cette troupe fidelle, ces braves matelots à qui il avoit confié ſa Théodore ! Cette chere amante rouvre enfin ſes yeux à la lumiere; &

comme au matin les premiers rayons de l'aurore font briller la pourpre où régnoit l'obſcurité, une nouvelle vie vient la ranimer, & rendre à ſes joues leur brillant éclat. Amyntor apprend des matelots qui l'avoient ſauvée, comment la tempête les ayant jettés près de l'iſle Borere, les neuf Inſulaires qui y étoient depuis quelque tems priſonniers, s'étoient avancés au travers de mille périls, & après des travaux incroyables étoient venus à bout de les conduire de rocher en rocher, & d'écueil en écueil, eux & leur navire, juſqu'à cette côte fortunée. Amyntor ne peut en entendre davantage; ſes ſens, ſes regards, ſon ame entiere ſe fixe ſur la ſeule Théodore; il eſt tranſporté à l'ouïe des ſons angéliques que ſa bouche prononce. Amyntor, douce eſpérance de mon ame qui m'eſt rendue, toi qui fis tout mon déſeſpoir & toute ma félicité, n'eſt-ce point une illuſion? Suis-je encore ſur la terre? Eſt-ce bien toi que ces bras tiennent embraſſés? Mer profonde, rivages inconnus, lieux ſauvages, puis-je m'en fier à mes ſens? Oui, c'eſt lui, c'eſt lui-même, mon cœur le reconnoît : le ſouverain de mon ame vit encore! Mais je ſuccombe à mes tranſports!

La joie & l'admiration qui charment mon ame lui deviennent fatales. O mon cher Amyntor, ferois-je arrachée de nouveau à la vie? cauferois-je à ton cœur de nouvelles allarmes! L'excès de fa joie fait couler des larmes de fes yeux; fon ame oppreffée en reçoit du foulagement.

Cependant, tel qu'un Ange tutélaire qui veille avec follicitude fur le dépôt qui lui eft confié, fon jeune amant obferve en filence, & avec une tendre inquiétude, tous fes mouvemens; il ne s'occupe que d'elle; il effaie de calmer fes agitations & de la préparer par dégrés à de nouvelles émotions. Heureufe Théodore! tu ne connois encore que la moitié de ton bonheur: que ton ame raffemble toutes fes forces, qu'elle foit en garde contre les faififfemens de la joie & les excès du raviffement. Apprends, mais calme tes tranfports, apprends que refugié dans cette ifle, tranquille & plein de vigueur, ton refpectacle pere vit encore. Modere-toi, je t'en conjure; le voilà, il s'avance vers nous... Elle dégage avec vivacité fa main de la mienne, & franchit comme un éclair l'efpace qui la féparoit d'Aurele. Il la voit, il la reconnoît, il la confidere avec étonne-

ment... Sa chere Théodore à ſes pieds, à genoux devant lui ! il la prend dans ſes bras, il la preſſe contre ſon ſein. O mon pere ! O ma fille ! Ils ne peuvent prononcer que ces mots ; un ſilence énergique peint l'état de leur ame. Penchés ſur le ſein de l'un de l'autre, leur cœur ſemble diſputer à qui l'emportera en reconnoiſſance envers l'Etre ſuprême ; la nature entiere prend part à cette ſcene attendriſſante ; l'air, la terre & la mer ſemblent leur applaudir ; le ciel jette ſur eux un regard de plaiſir & d'approbation. L'alégreſſe ſe répand dans toute l'Iſle ; les cœurs pleurent d'amour & de joie.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

TABLE.

Fin de la Table.



